

6^e ANNÉE. - N° 7
Tome XII

DÉCEMBRE 1924

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur
et Organe de la Société
du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur.

*Toute la question du Sacré-Cœur;
Tout le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur
Voilà l'objet de cette Revue.*

SOMMAIRE

I. - DOCTRINE

- Félix ANIZAN. — Le Témoignage humain du Dieu fait homme 3
Les 6 et 7 Mai (*Suite et fin*) 12
René GUÉNON. — Considérations sur le Symbolisme —
II. Symbolisme et Philosophie..... 18
L. CHARBONNEAU-LASSAY. — L'Iconographie embléma-
tique de Jésus-Christ. - Le Poisson 24

II. - VIE

- ÉPHÉMÉRIDES DE DÉCEMBRE 40
Abbé Lucien BURON. — Madeleine Morice (1736-1769) 51
Le Rayonnement du Sacré Cœur dans l'éducation. - I. Rôle
pédagogique du Sacré-Cœur, II. Mes notes de classe. III.
Une lettre. IV. Exemple de causerie aux enfants : de la Neige 58
LES BELLES PAGES. — Monsieur l'Abbé Bonnardel et le
Cœur de Jésus (*Suite et fin*) 79

IV. - BIBLIOGRAPHIE 90

Revue Mensuelle, les 12 N° franco ; 20 fr. ; U. P. 30 fr.

Collection des 5 premières années : Chaque collection : 30 frs.

ROME — PARAY-LE-MONIAL — PARIS

BRUXELLES — QUÉBEC — PÉKIN

La Revue Universelle du Sacré-Cœur

Paraît le 1^{er} de chaque mois

par livraisons d'au moins 80 pages avec un supplément pour le Clergé sous le patronage de S. E. le Cardinal DUBOIS, archevêque de Paris.

Comité de Direction :
Le Comité de la Société
du Rayonnement Intellectuel
du Sacré-Cœur.

Secrétaire Gral de Rédaction :
Abbé Félix ANIZAN
30, Rue Demours, PARIS XVII^e
Chèque postal Paris 599-92

L'abonnement est d'un an.

Il part du 1^{er} Juin et du 1^{er} Décembre.

France et Colonies : 20 francs. - Autres pays : 30 francs.

Le numéro: France et Colonies : 2 francs. - Autres pays : 2 fr. 50.

Chaque collection de chacune des 5 premières années : 30 francs

On s'abonne aux adresses indiquées à la première page de ce numéro. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 1 franc et de la bande d'abonnement.

Nos collaborateurs restent responsables des articles qu'ils signent. **La Revue Universelle du Sacré-Cœur** n'est engagée que par les articles signés : « Le Comité de Direction ».

Les manuscrits adressés à la Revue ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des articles de la Revue ne sont autorisées qu'avec une indication de la source.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés en double exemplaire au Secrétariat de *Regnabit*, 30, Rue Demours, Paris (XVII^e). Les auteurs et les éditeurs qui sont avisés du refus d'annonce de leurs ouvrages peuvent les reprendre à cette adresse où ils restent à leur disposition pendant un an.

Pour tout ce qui concerne l'Administration ou la
Rédaction de « REGNABIT ».

Adressez toutes vos communications (anonyme-
ment) : à Monsieur l'Administrateur de *Regnabit*.

ou

à Monsieur le Secrétaire Général de *Regnabit*

30, Rue Demours, PARIS (XVII^e)

7/12
6^e ANNÉE - N° 7

DÉCEMBRE 1926

REGNABIT

**Revue Universelle du Sacré-Cœur
et Organe de la Société
du Rayonnement Intellectuel du Sacré-Cœur**

**Toute l'immense question du Sacré-Cœur
Tout le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur
Voilà l'objet de cette Revue.**

Tome 12



ROME : 8, Lungo Tevere Cenci (XV^e)

PARAY-LE-MONIAL : Rue de la Croix-de-Pierre

PARIS : 10, Rue Cassette (VI^e)

BRUXELLES-ETTERBEEK : 43, Avenue Eudore Pirmez.

PÉKIN : Librairie Française

CANADA : M. Amédée Denault, C. R. S. C., 105, Rue Sainte-Anne, QUÉBEC.

D 91070

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur
et Organe de la Société
du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur

ROME

8, Lungo Tevere Cencl (XVe)

PARIS

10, Rue Cassette (VI*)

PARAY-LE-MONIAL, Rue Croix-de-Pierre — Chèque Postal : LYON, 83/33**BRUXELLES - ETTERBEECK**

43, Avenue Eudore-Pirmez

PÉKIN

Librairie Française

CANADA : M. Amédée DENAULT, C.R.S.C., 105, rue Sainte-Anne, Québec.

LE TÉMOIGNAGE HUMAIN DU DIEU FAIT HOMME

Donc, le train roulait.

J'avais emporté le numéro de la *Vie spirituelle* où un prêtre du Christ déclare — sans en exprimer de regret — qu'un prêtre ne saurait, comme philosophe, tenir compte de l'autorité du Christ. (1) Dans ma valise, ce numéro voisinait avec une *pars* de la *Somme Théologique*. J'allais ouvrir une retraite. Et il fait si bon, avant de prêcher le Christ, relire quelqu'un des très beaux articles qui parlent si bien de Lui.

Mais cette fois ce n'est pas Saint Thomas que je lus le premier. Que peut bien dire un ami du Christ contre le rayonnement humain du Christ dans l'ordre de la pensée ?

Après avoir résumé — correctement — l'article où je m'étonne que des philosophes ne fassent aucune place au Christ dans l'enseignement de la philosophie (2), Monsieur l'abbé Maquart poursuit : « La Réponse à ces différents étonnements se trouve dans les tout premiers éléments de philosophie et de théologie. Rappelons en effet à M. Anizan : a) que le témoignage de Notre-Seigneur est *divin* et non humain, bien qu'il soit homme,

(1) *La vie spirituelle*, juin 1926.

(2) *Regnabit*, janvier 1926.

car les actions appartiennent aux personnes et non aux natures (actiones sunt suppositorum) ; or en Notre-Seigneur il n'y a qu'une personne qui est divine. »

Monsieur l'abbé Maquart est bien avisé de se référer toujours aux « tout premiers principes de la philosophie et de la théologie. » Et c'est bien son droit de mettre en relief cette vérité — je crois ne pas l'avoir oubliée — qu'en Notre-Seigneur « il n'y a qu'une personne qui est divine. »

Ce qui me surprend, c'est que, de la divinité de la personne du Christ, Monsieur l'abbé Maquart conclue à la divinité de son témoignage, comme si la personne divine de Jésus ne pouvait pas, par sa nature humaine, produire des opérations strictement *humaines*.

Je ne me permettrai point de « rappeler » à Monsieur l'abbé Maquart l'article premier de la question 19 de la *Tertia*. Monsieur l'abbé Maquart sait que notre Docteur se demande là « s'il n'y a dans le Christ qu'une seule opération de sa nature divine et de sa nature humaine. » Et Monsieur l'abbé Maquart sait très bien la réponse de saint Thomas, réponse qui se fonde et sur des arguments théologiques et sur des décisions ecclésiastiques qui n'ont rien perdu de leur valeur : « Dans le Christ, et la nature divine et la nature humaine ont chacune leur propre forme et leur propre vertu. La nature humaine a donc sa propre opération distincte de l'opération divine, tout comme la nature divine a sa propre opération distincte de l'opération humaine... Il faut donc reconnaître dans le même Jésus-Christ deux sortes d'opérations naturelles : l'opération divine et l'opération humaine. »

— Mais pourtant « il n'y a en Notre-Seigneur qu'une seule personne qui est divine. »

— Saint Thomas n'a point oublié ce « tout premier élément de la théologie. » Il a même deviné que certains esprits pourraient prendre occasion de cette vérité là pour affirmer une erreur, en concluant trop vite de l'unité de la personne à l'unité de l'opération. Contre sa propre thèse, il a formulé lui-même, entre autres objections, celle-ci : « Il n'y a dans le Christ qu'une seule personne. Or l'opération appartient à la personne. Dans le Christ il n'y a donc qu'une seule et même opération de la divinité et de l'humanité. » A quoi il a répondu que « l'opération est bien de la personne, mais selon la forme et la nature qui spécifie l'opération. Où il y a natures diverses, il y a donc opérations diverses... Il faut donc qu'il y ait dans le Christ deux sortes d'opérations, spécifiquement différentes l'une de l'autre, selon les deux natures qui sont en Lui. »

Monsieur l'abbé Maquart dit : « Les actions appartiennent aux personnes ET NON aux natures » — Saint Thomas dit :

« L'agir est de la personne PAR la nature. *Operari est personae a natura* (ad 4) ». « L'opération est de la personne mais SELON la forme et la nature qui spécifie l'opération. *Operari est hypostasis subsistentis, sed secundum formam et naturam a qua speciem recipit* (ad 3) ».

Monsieur l'abbé Maquart dit : « Bien que le Christ ait la nature humaine, son témoignage ne saurait être humain, parce qu'il n'y a en Lui « qu'une personne qui est divine. » — Saint Thomas dit : « Parce que le Christ a la nature humaine, et bien qu'il n'y ait en Lui qu'une personne qui est divine », celles de ses opérations qu'Il fera selon sa nature humaine seront des opérations humaines. »

Monsieur l'abbé Maquart dit : « L'unité de la personne qui est divine exige l'unité du témoignage qui sera divin » — Saint Thomas dit : « La pluralité des opérations ne s'oppose point à l'unité personnelle. *Pluralitas operationum non praejudicat unitati personali* (ad 4). »

Monsieur l'abbé Maquart, qui n'a certainement pas besoin qu'on lui rappelle Saint Thomas, contredit certainement saint Thomas. Or, quiconque contredit saint Thomas doit s'attendre aux risques qu'il encourt. Et puis, quand le Maître s'est prononcé formellement, n'est-ce pas un peu hardi que le contredire en se contentant de rééditer une « objection » déjà réfutée par lui !

Ceux qui suivent saint Thomas diront que le Christ « en qui il n'y a qu'une personne qui est divine » a deux sortes d'opérations : opérations divines, quand Il agit selon sa nature divine ; opérations humaines, quand il agit selon sa nature humaine.

Et, par application du général au particulier (le témoignage est une opération : il est l'action d'un témoin qui témoigne) ils diront : En Notre-Seigneur « il n'y a qu'une personne » qui témoigne, et cette personne « est divine ». Mais cette personne divine, si elle témoigne en vertu de quelque chose qui est spécifiquement divin, son témoignage est divin et si elle témoigne en vertu de quelque chose qui est spécifiquement humain, son témoignage est humain.

* * *

Puisque nous voilà en compagnie du Docteur Angélique, restons-y quelques instants. Notre guide va nous conduire, par une voie plus directe encore, à la même conclusion.

Il me semblerait quelque peu impertinent de rappeler à Monsieur l'abbé Maquart comment saint Thomas parle de la science du Christ. Mais Monsieur l'abbé Maquart aura certainement plaisir à relire avec moi telles pages qu'il n'a point oubliées.

Dès le premier article (III, q. IX, a. 1) notre Maître démontre que dans le Christ — bien qu'il n'y ait en Lui qu'une personne qui est divine — il faut admettre, à raison de sa nature humaine qui est parfaite, quelque autre science que la science divine. *Necesse fuit, ratione humanae naturae quae in Christo perfecta fuit, fuisse in eo aliquam scientiam, praeter scientiam divinam.* Il va jusqu'à dire que ne pas reconnaître dans le Christ cette science créée, distincte de la science divine, ce serait déclarer la faillite de l'Incarnation. *Cum quaelibet res sit propter suam operationem, frustra haberet Christus animam intellectivam, si non intelligeret secundum illam : quod pertinet ad scientiam creatam.* Il affirme que sont condamnés par l'Eglise tous ceux qui disent que dans le Christ « en qui il n'y a qu'une seule personne qui est divine », il n'y a pareillement qu'une seule science qui est divine. Et le texte auquel il se réfère — Monsieur l'abbé Maquart le connaît parfaitement — le voici : « Nous affirmons que tout est double dans le même et unique Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Nous professons qu'il a deux natures : la nature divine et la nature humaine. Nous confessons que chacune de ses deux natures a ses propriétés naturelles : sa nature divine a tout ce qui est divin ; sa nature humaine, tout ce qui est humain. »

Mais cette science créée, distincte de la science divine, et que posséda le Christ à raison de sa nature humaine, quelle en est la nature ?

Saint Thomas nous fait contempler dans l'âme de Jésus une connaissance béatifiante « qui consiste dans la vue de Dieu face à face, et qui convient très excellemment au Christ, puisque c'est à lui que tous les bienheureux devront de jouir d'une vision comparable à la sienne. » (a. 2).

Il nous montre, dans l'âme du Christ, une science infuse qui fait de son intelligence la sœur des esprits angéliques. (a. 3).

Deux sciences créées, qui sont bien distinctes de sa science divine, et qui pourtant ne sont pas strictement humaines. Elles perfectionnent vraiment sa nature humaine ; mais elles ne sont pas de sa nature humaine. Il ne les a pas en vertu de sa forme humaine ; il les a comme par irradiation de sa personne divine sur son humanité.

Outre ces deux sciences créées qui ne sont pas strictement humaines, n'en a-t-il pas quelque autre qui le soit tout à fait.

Monsieur l'abbé Maquart sait très bien la pensée qu'exprime Saint Thomas dans son article 4. Puisque rien n'a manqué à la nature humaine du Christ de ce que Dieu a planté dans la nature humaine, il faut dire que le Christ eut une science (certains l'appellent expérimentale) qu'il s'est acquise par le jeu naturel de ses facultés humaines : facultés et jeu qui conviennent à sa

nature humaine en tant que nature humaine, et non pas en tant que le Verbe se l'est hypostatiquement unie.

Science acquise qui est strictement humaine : elle n'est pas seulement *dans* la nature humaine du Christ comme en un sujet qu'elle perfectionne ; elle est *de* sa nature humaine, comme de sa propre cause. *Scientiam acquisitam, quae propria est scientia secundum modum humanum, non solum ex parte subjecti recipientis sed etiam ex parte causae agentis.* (III, q. IX, a. 4 in c.)

Et cette science « proprement humaine » du Christ comprend — en le dépassant — tout le domaine de notre philosophie. *Per scientiam acquisitam scivit (anima Christi) omnia illa quae possunt sciri per actionem intellectus agentis* (III, q. XII, a. 1). Par le jeu naturel de son intelligence humaine, l'Homme-Dieu s'est élevé, des faits qu'Il a Lui-même observés, aux lois universelles de l'être et aux lois de tous les êtres. Et cela dans tous les ordres : de la logique, de la physique, de la psychologie, de la morale, de la sociologie, de la métaphysique, de la théodicée naturelle. *Omnia quae possunt sciri per actionem intellectus agentis.*

Le Christ n'a pas fait beaucoup d'expériences scientifiques. Il n'a sans doute guère lu de papyrus. Mais Il a regardé les lis des champs. Il a fréquenté les hommes. Il a réfléchi sur le jeu de sa propre pensée. Et cela Lui a suffi, affirme saint Thomas qui, par son expérience personnelle avait appris qu'un esprit puissant n'a pas besoin de faits nombreux pour saisir l'être. Par les propres expériences qu'Il a faites, et par l'activité naturelle de sa propre intelligence humaine, le Christ est parvenu à la connaissance de tout ce que peut connaître l'homme par le jeu naturel de sa propre pensée. *Licet Christus non fuerit omnia expertus, ex his tamen quae expertus est, in omnium devenit notitiam* (III, q. XII, a. 1 ad 1).

Tout ce qu'il y a de vrai dans les *Livres des Métaphysiques*, le Christ l'a connu par le jeu naturel de sa propre intelligence humaine, c'est-à-dire de la même façon que l'a connu Aristote. Mais le Christ l'a connu sans aucun mélange d'erreur, et beaucoup mieux qu'Aristote. Tout ce qu'il y a de vrai dans le *Phédon*, le Christ l'a connu par le jeu naturel de sa propre intelligence humaine, c'est-à-dire exactement de la même manière que l'ont connu Socrate et Platon. Mais le Christ l'a connu sans aucun mélange d'erreur, et beaucoup mieux que Platon et Socrate.

Que me disait donc tout à l'heure Monsieur l'abbé Maquart ? Après m'avoir rappelé que dans le Christ il ne peut y avoir de témoignage que le témoignage divin parce que les actions appartiennent aux personnes et qu'il n'y a en Notre-Seigneur qu'une

seule personne qui est divine, Monsieur l'abbé Maquart me rappelait bien d'autres choses :

« b) La philosophie mentionne Socrate parce que sa morale est *naturelle* et à ce titre lui appartient ; la morale de Jésus, au contraire, est essentiellement *surnaturelle* et pour cette raison a sa place ailleurs qu'en philosophie. — c) La philosophie est sans doute la science des choses divines et humaines par leurs causes suprêmes *rationnelles* ; au-dessus d'elles il y a, dépassant infiniment la philosophie, les causes suprêmes *surnaturelles* ; Jésus nous dit le dernier pourquoi *surnaturel* des choses, mais Dieu, qui donne le dernier pourquoi *naturel* des choses, n'est pas Dieu en tant qu'il est un et Trine, auteur de la surnature et de la grâce que la philosophie ignore, mais en tant qu'auteur de la nature connu seulement analogiquement par la raison. — d) Jésus nous a certes fait connaître mieux que quiconque de Dieu ce qui n'est connaissable que par *révélation*, et les rapports de Fils à Père que les hommes doivent avoir envers lui ; la philosophie n'accepte et ne peut accepter le témoignage de Celui qui nous fait pénétrer « dans le sein du Père » et n'a à connaître que les rapports de créatures à Créateur seuls accessibles à la raison. (1) »

Voilà bien des affirmations. Mais comment les concilier avec la doctrine de saint Thomas ?

D'après notre Docteur, il faut que l'Homme-Dieu ait des opérations naturellement humaines : sans quoi c'est en vain qu'Il se serait fait homme. Or, au nombre de ces opérations naturellement humaines se trouve l'acquisition d'une science qui comprend — et qui dépasse — toute la philosophie morale de Socrate. Cette science morale de Jésus est donc naturellement humaine. Il est donc faux que la science morale de Jésus soit « essentiellement surnaturelle. »

D'après notre Docteur, l'Homme-Dieu s'est élevé, des faits qu'Il a observés à la façon humaine, et par le jeu humain d'une activité intellectuelle humaine, à la connaissance parfaite et « proprement humaine » de toutes les lois de la physique et de la métaphysique aristotéliciennes. Par cette science « proprement humaine », dont le domaine propre est celui des causes *rationnelles*, le Christ a perçu les derniers pourquoi *naturels*

(1) Monsieur l'abbé Maquart ajoute un point. « Le symbole, dit-il, étant une forme de la pensée, ressortit non à la philosophie qui n'en étudie que les actes, mais à la littérature. »

Dans cette phrase, deux affirmations qui me semblent peu conformes aux directives données par Saint Thomas.

1^o) — *La philosophie n'étudie que les actes de la pensée* — Saint Thomas serait, je crois, moins exclusif. Même dans l'ordre de la pensée, il n'étudierait pas seulement les actes, mais les *habitudes*.

2^o) — *Une forme de pensée ne ressortit qu'à la littérature*. — Saint Thomas verrait, je crois, plus large et plus profond. Il dirait qu'en regardant l'acte de la pensée, la théologien lui-même doit en considérer non pas seulement l'espèce, mais encore le *mode*: mode qui ne se mesure ni aux objets qu'on voit ni aux images qui nous le font voir, mais à l'état de celui qui voit. — J'étudierai sous peu les beaux textes où saint Thomas me paraît dire tout cela très nettement.

des choses. Si le philosophe est celui qui, partant de faits dûment observés, découvre à la lumière de sa propre raison les suprêmes raisons *naturelles* des choses, il faut reconnaître que, même par sa science « proprement humaine », le Christ est un très grand philosophe et le plus grand de tous. Il l'est pour avoir découvert, par le même chemin qu'Aristote mais plus parfaitement que lui, « les rapports de créature à créateur » ; pour avoir scruté, par les mêmes procédés que Socrate mais plus profondément que lui, la nature de l'âme ; pour avoir analysé, par les mêmes moyens que Platon mais avec plus de pénétration que lui, les conditions vitales de la société humaine. Il est donc faux, si nous regardons le témoignage du Christ et par rapport aux vérités qu'il affirme et par rapport à la connaissance qu'il exprime, que tout témoignage du Christ doive nécessairement se référer aux seules causes suprêmes *surnaturelles*, aux derniers pourquoi *surnaturels* des choses.

Avons-nous, en réalité, de la part de l'Homme-Dieu, des témoignages qui se réfèrent aux vérités *rationnelles* qui sont du strict domaine de la philosophie ?

Monsieur l'abbé Maquart insiste sur ce fait que le Christ « nous a fait connaître mieux que quiconque de Dieu ce qui n'est connaissable que par révélation et les rapports de Fils à Père que les hommes doivent avoir avec lui. » Il a bien raison d'insister sur cette vérité, que j'affirme avec autant de cœur que lui.

Mais Jésus n'a pas dit que des vérités supra-philosophiques. Il en a dit qui sont du domaine exact de la philosophie. Il a affirmé l'existence et l'immortalité de l'âme. Il a témoigné de l'existence du Créateur et de son affectueuse sollicitude pour toute sa création. Il a enseigné aux hommes les préceptes de justice et d'entraide sans lesquels serait impossible toute société humaine. Et que de vérités de bon sens humain dans notre saint Evangile !

Certes, toutes ces vérités là, qui sont d'ordre strictement humain, Jésus-Christ les savait, et Il les sait, par d'admirables sciences supra-humaines (j'entends sa science divine, sa science béatifiante, sa science infuse). Mais Il les savait et Il les sait aussi par une science « proprement humaine » et qui, bien inférieure aux autres sciences du Christ, est bien supérieure à celle qu'ont acquise, par les mêmes procédés intellectuels que Lui, les philosophes qui ont étudié les mêmes objets que Lui.

Or, la parole est de même nature que la pensée dont elle n'est que l'expression parole divine quand elle exprime une pensée divine ; parole humaine quand elle exprime une pensée humaine.

— De la part du Christ, il n'y aura — numériquement — qu'une seule affirmation, mais qui aura double valeur spécifiquement différente.

Monsieur l'abbé Maquart ne s'étonnera point de cette dualité spécifique dans une unité numérique : il connaît bien la réponse de saint Thomas (III, q. XIX a. 1 ad 3) à ceux qui concluraient de l'unité parfaite de la personne du Christ à l'unité parfaite de son opération. « L'opération est de la personne mais selon la nature. Voilà pourquoi de la diversité des natures provient l'espèce diverse des opérations, mais de l'unité de la personne provient l'unité numérique, quant à l'opération de l'espèce. » Le Christ marche sur les flots. Sa marche, numériquement une, est à la fois et divine, et humaine : humaine, en tant que produite par le jeu normal de ses membres humains ; divine, en tant que la divinité a suspendu l'une des lois du corps humain qui s'avance. — Le Christ exprime son amour. Il ne prononce qu'une parole de tendresse. Mais qui dit tout ensemble et son amour divin et son amour humain. — Il témoigne d'une vérité. Et son témoignage est unique. Mais cet unique témoignage a tout ensemble une valeur divine et une valeur humaine, s'il exprime tout ensemble une pensée divine et une pensée humaine de l'Homme-Dieu.

En bref, je dirai : Parce qu'il y a deux natures en Jésus-Christ la nature divine, la nature humaine, il faut qu'il y ait en Lui deux sciences : une science divine, une science humaine ; et deux témoignages : un témoignage divin, un témoignage humain. Témoignage divin, parce que science divine : et science divine, parce qu'en Lui la nature divine doit avoir tout ce qui est divin : *confitemur habere divinam naturam (Christi) omnia quae sunt divina*. Témoignage proprement humain, parce que science « proprement humaine » ; et science proprement humaine, parce que rien ne peut manquer à l'Homme-Dieu de ce que la droite nature doit apporter à l'homme ; *confitemur habere humanam naturam (Christi) omnia quae humana sunt, absque peccato*.

* * *

Son témoignage divin, c'est notre devoir de l'accepter.

Son témoignage humain, de quel droit le récuser ?

Ceux qui adorent comme leur vrai Dieu cet homme qui affirme l'immortalité de l'âme savent bien que le témoignage humain par lequel il exprime une pensée « proprement humaine » est revêtu de garanties exceptionnelles. Ils ne sauraient en négliger l'indéniable valeur. Et leur pensée sera plus parfaitement soumise au Christ quand ils la soumettront tout ensemble à l'autorité humaine de l'homme et à l'autorité divine de Dieu.

Quant à ceux qui n'ont pas le bonheur de croire à la divinité du Christ, ils s'honoreront eux-mêmes en s'inclinant devant

l'autorité humaine de l'homme en qui tout homme intelligent salue un maître de la pensée humaine. Et, pour peu qu'ils connaissent l'histoire intellectuelle et morale de l'humanité, ils voudront évoquer avec respect le témoignage humain de Celui qu'ils estimeront être « le plus divin des hommes ou le plus humain des dieux. (1) »

FÉLIX ANIZAN.

PENSÉE A MÉDITER

« Nous avons à faire *l'éducation de la charité*. Le peuple chrétien pense trop à ce qui se voit et ne pense pas assez aux dons qu'il devrait faire aux intelligences et aux âmes. Apprenons-lui que Dieu sera plus glorifié par une école libre sauvée et soutenue largement que par un régiment de statues polychrômes dont il peuplerait son église paroissiale. »

Georges ARDANT,

Vicaire Général de Limoges.

(Article paru dans la *Vie catholique*.)

(1) Gonzague Truc. *Les Sacrements*.

LES 6 ET 7 MAI 1926

(Fin.)

RAPPORT DE M. L'ABBÉ BURON, sur le rôle intellectuel du Sacré-Cœur.

Ce qui a été fait à ce sujet dans le passé.

Commençons par délimiter le sujet. Il ne s'agit aucunement du rôle de l'intelligence dans la dévotion et le culte rendus au Sacré-Cœur. De ce rôle tous les auteurs qui ont traité la question ont parlé plus ou moins longuement. (Et par auteurs il faut entendre non pas seulement ceux qui ont écrit des traités didactiques, mais encore tous ceux qui, même en passant, nous ont laissé quelque chose concernant le Sacré-Cœur.)

La question est uniquement de savoir si dans le passé on a reconnu, affirmé et développé plus ou moins longuement le rôle, l'influence, non de la dévotion ou du culte du Cœur de Jésus, mais du Cœur de Jésus lui-même sur la pensée humaine et l'ensemble de son activité.

Et là, nous sommes bien obligés de mettre un gros point d'interrogation qui équivaut à une négation.

Si nous examinons les divers traités de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus (le mot « dévotion » est ici le mot juste, puisque jusqu'à présent on n'a envisagé le Cœur de Jésus que comme objet presque exclusif de dévotion), on remarque qu'ils sont tous muets sur ce point.

Nous trouvons cependant, çà et là, dans l'abondante littérature du Sacré-Cœur quelques textes qu'il est utile de réunir, sans prétendre le moins du monde à être complet.

C'est ainsi que saint Fulgence nous dit que le Cœur de Jésus donne « la vraie science de l'incompréhensible Majesté. »

Le P. Alvarez de Paz, de la Compagnie de Jésus, dont la compétence ascétique et mystique n'est plus à démontrer, nous assure à son tour que le Cœur de Jésus nous fait entrer dans la *connaissance* du Verbe.

Sainte Françoise Romaine avait une connaissance expérimentale des choses de Dieu. Elle vit dans ses extases d'incomparables beautés et entr'autres que le Cœur de Jésus est un abîme insondable de *lumière* ; « les plaies de Jésus, dit-elle, sont comme des canaux qui donnent aux âmes la *lumière*... C'est de la blessure du Sacré Côté que les Prophètes, les Évangélistes et les principaux Docteurs étaient *illuminés*. »

M. de Bernières-Louvigny, grand Trésorier de France, considérait le Cœur de Jésus comme un livre : « Au même mois j'eus un autre jour une veuë, que le cœur seul de Jésus-Christ me pourroit suffire de lecture, et de conférences, et que dans lui je rencontrerois les *lumières* et les sentiments purs de la vie surhumaine. »

M. l'abbé Sauvé dans « Le Culte du Cœur de Jésus », t. II, a bien une élévation, la 48^{me}, traitant des « Rayonnements de la Dévotion au Cœur de Jésus sur la terre (Ordre intellectuel) ». Mais nous y chercherions en vain le but de notre Société.

Le R. P. Cathary, de la Compagnie de Jésus, nous dit toutefois : « L'indifférence a glacé les cœurs... les trois concupiscentes règnent en souveraines, et leurs feux impurs ont consumé, presque jusqu'à ses racines, la vie divine dans les âmes... Jésus ouvre sa poitrine sacrée... Il en sort son propre cœur... il met ce foyer divin, comme un *soleil*, au milieu du monde enseveli dans les *ténèbres*... » Et dans un autre endroit : « Il mérite notre étude par ses *lumières*. »

Et le Roi Alphonse XIII, dans la consécration qu'il fit de l'Espagne, le 30 mai 1919, au « Cœur de Jésus-Eucharistie ; au Cœur de l'Homme-Dieu » prononça cette phrase : « Régniez sur les cœurs des hommes, au sein des foyers, sur *l'intelligence des savants, dans les palais des Universités et les salles des écoles, sur nos lois et sur nos institutions nationales.* »

Deux documents, semble-t-il, devraient nous donner des idées précises et des directives ; et cependant il n'en est rien.

1) Le T. H. F. Irlide, le 20 juin 1879, écrit à tous les membres de l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes une lettre magistrale sur « La Dévotion au Sacré-Cœur ». Après avoir rappelé la résolution du XXIII^e Chapitre Général de consacrer la Congrégation au Cœur de Jésus, le Fr. Irlide fait part des progrès de la dévotion à ce divin Cœur soit parmi les maîtres, soit parmi les élèves ; il dit le ferme établissement de l'Apostolat de la Prière, dans les diverses maisons, ceux du Rosaire vivant du Cœur de Jésus et de la Communion réparatrice. Il annonce à sa famille spirituelle la décision prise en Conseil du Régime d'offrir à la Basilique du Vœu National, à Montmartre, l'autel et la statue de Jésus-Enseignant, « amende honorable pour l'école sans Dieu. »

Dans ce beau document (paru dans les Ephémérides du mois de juin) il est question de l'école sans Dieu, de la réparation à offrir au Cœur de Jésus pour la méconnaissance de ses droits, de sacrifices à accomplir dans tous les domaines pour activer la souscription ouverte et offrir au Cœur divin un don qui soit digne de Lui, de neuvaines de prières et de messes, etc.

Mais à aucun endroit de cet important message son éminent auteur ne parle des droits du Cœur de Jésus sur l'intelligence et de son rôle éminemment inspirateur. Et cependant le T. H. F. Irlide était le chef d'une grande armée tout entière merveilleusement dressée à la formation des intelligences. Ce n'était pas son but direct ; il s'est donc tu.

2) Le second document, plus important sans doute et plus évocateur (paru lui aussi dans le n° de juin) est le beau discours que Mgr Péchenard prononça dans la Basilique du Vœu National, à Montmartre, pendant la cérémonie au cours de laquelle l'Institut Catholique de Paris se consacra solennellement au divin Cœur de Jésus, le 27 juin 1897.

A ses auditeurs très nombreux Mgr Péchenard redit tout d'abord les rapports de la science avec Dieu « unique source de vérité... objet final et dernier terme de ses investigations. » Il célébra la grandeur de la raison dont la puissance, bien qu'affaiblie par sa déchéance originelle, est demeurée encore bien grande ; son champ est sans limites, puisqu'elle a pour objet non seulement cet univers créé, mais l'auteur même de cet univers, non seulement le passé et le présent, mais encore tout l'avenir. »

Il condamna l'attitude orgueilleuse des savants qui, au lieu de louer Dieu et de célébrer sa grandeur, paraissent n'exister le plus souvent, que pour proclamer l'incompatibilité de la science et de la foi. L'homme dont la mission est d'être « le chorège et l'interprète de la nature » a fermé les yeux à la lumière et il ne peut plus rien saisir des mystères de Dieu.

Il loua ensuite les savants chrétiens qui l'écoutaient et qui ne craignaient pas de proclamer bien haut leurs convictions religieuses. Leur présence à cette cérémonie démontrait que la loi et la science peuvent vivre l'une à côté de l'autre, l'une par l'autre : la foi aidant la science dans ses conclusions ; la science éclairant la foi et la fortifiant.

Dans une seconde partie le Recteur de l'Institut Catholique montra l'abondance des bénédictions que la consécration au Cœur de Jésus devait attirer sur l'œuvre entière et sur chacun de ses membres. Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité, il a promis à ceux qui se sont dépouillés pour son amour le centuple en ce monde et la vie éternelle ; il a promis de sauvegarder les intérêts de ceux qui prendraient soin des siens ; il a promis de bénir ceux qui honoreront son Sacré-Cœur. Il faut donc lui faire hommage de tout, Lui consacrer tout et tout attendre de Lui. Il faut se tourner vers le Cœur de Jésus dans lequel « Dieu a concentré tous les trésors de sa puissance et de sa bonté ; il est le foyer incandescent, le centre, l'organe et le symbole vivant de la divine charité. »

Jusqu'à présent l'orateur avait préparé le terrain. Maintenant il nous montre vraiment, mais pas assez, nous semble-t-il, le rôle intellectuel du Sacré-Cœur.

« Il vous faut d'abord, Messieurs et chers Frères, les lumières de l'esprit. Car il est nécessaire que vos intelligences, sans cesse appliquées à la recherche du vrai, à l'étude de problèmes ardu, à la solution de questions difficiles, soient illuminées des rayons de la lumière divine, afin de discerner la vérité de l'erreur. Or, Jésus, Notre-Seigneur, n'est-il pas le Verbe de Dieu, l'éternelle raison, l'infinie Sagesse ? N'est-ce pas Lui qui éclaire toute intelligence humaine ? N'est-ce pas déjà à ce Verbe que s'adressait Salomon pour obtenir cette sagesse merveilleuse qui fut, en effet, accordée à sa prière ?... N'est-ce pas en se reposant sur le Cœur de ce Verbe incarné que l'Apôtre saint Jean puisa cette science surhumaine, cette connaissance des mystères divins qu'il a si majestueusement exposés au frontispice de son Évangile ? N'est-ce pas près de ce Cœur sacré, toujours vivant dans l'Eucharistie, que le plus profond des penseurs, saint Thomas d'Aquin, cherchait ses inspirations lorsque, pressé par les difficultés, il allait appuyer sa forte tête contre la porte du tabernacle ? Demandez donc, mes chers Frères, comme ces saints, demandez à Notre-Seigneur la lumière, la science et la sagesse, et comme eux vous serez illuminés. »

Dans la suite de son discours l'orateur montra la nécessité de la pratique constante de la vertu et le recours au Cœur de Jésus qui connaissant son œuvre, en voit les besoins multiples et veut y remédier, peut-être en suscitant une âme généreuse dont l'aide efficace permettra à l'Institut Catholique de perfectionner son œuvre.

Dans la consécration qui suivit ce discours, Mgr Péchenard prononça les paroles suivantes : « Nous vous promettons tous ô Cœur sacré de Jésus, de travailler sans relâche à ramener votre empire dans le domaine de la science et à étendre votre règne parmi tous les hommes. »

Nous nous retrouvons, par cette promesse, sur notre terrain. Le discours du Recteur de l'Institut Catholique est fort beau, mais il ne fait pas assez grande la part du Cœur de Jésus dans le domaine intellectuel. Avec son éminent talent, Mgr Péchenard pouvait exposer avec plus de profondeur la royauté du divin Cœur sur les intelligences. Il ne l'a pas fait. Nous sommes cependant bien obligés de constater que l'influence du Cœur de Jésus est décisive sur l'esprit humain. Le jour où ses lumières pénétreront à flots dans les intelligences, ce jour-là un grand pas sera fait non seulement dans le domaine de la spéculation, mais encore et surtout, ce qui importe, dans celui de l'amour, et de l'amour

pratique. Alors nous verrons tout à la lumière de l'amour, tout sous l'angle de l'amour.

RAPPORT DE M. THOMAS SUR LA DÉCHRISTIANISATION DE LA PENSÉE FÉMININE.

Pour l'homme la guerre a été une période d'isolement, souvent méditatif, au cours de laquelle le tête-à-tête avec la mort et le contact quotidien avec le prêtre-soldat ont été les deux éléments principaux de l'orientation vers Dieu de la pensée masculine.

Pour la femme, solitaire, veuve, ou jeune orpheline, la guerre correspond à un isolement, souvent actif, pendant lequel les nécessités matérielles éloignent de l'Église, et créent la dangereuse promiscuité des usines et des bureaux, avec toutes ses conséquences : elle ne peut rencontrer que des ferments de déchristianisation de sa pensée.

Dans la bourgeoisie, la gêne a entraîné la nécessité de l'accession des jeunes filles aux carrières dites « libérales ». Le nombre des établissements catholiques d'enseignement secondaire est devenu absolument insuffisant pour la quantité d'étudiantes qui seraient susceptibles de les fréquenter — et le plus grand nombre s'approche de l'enseignement athée — quand il n'est pas formellement anti-catholique — dans les lycées et les Facultés de l'État laïque. Ici, c'est la promiscuité intellectuelle qui crée la « femme à l'esprit fort ».

Telles sont les causes. Examinons les remèdes. D'une manière générale, il convient de renforcer la Foi dans la famille, où l'éducation religieuse doit nécessairement corriger les déformations d'âme qu'entraîne l'instruction laïque. Une propagande très étudiée, et surtout individuelle, doit toucher les membres du corps enseignant, aussi bien que les étudiantes... D'une manière particulière, la Société du Rayonnement Intellectuel du Sacré-Cœur peut faire beaucoup à ce point de vue, en agissant, conformément à son programme, sur la pensée féminine, de telle sorte que soit reconquis l'esprit et le cœur de la femme, par le Cœur de Jésus. Parce que la femme a une intelligence très sensible, elle comprendra aisément le sens de notre action, éminemment intellectuelle.

Parce qu'elle a un cœur qui est celui de l'amour maternel instinctif, si pur, si élevé, si compréhensif de tous les sacrifices comme de tous les élans, elle doit évidemment saisir la beauté

et la logique du but que nous poursuivons : placer le Cœur aimant de Jésus au Centre du Plan divin comme au centre de nos pensées et au centre de nos actes. Car là encore, c'est une œuvre d'Amour... (1)



(1) Après la lecture de ce rapport, un assistant mentionna la formation à Poitiers d'un groupement qui paraît plein de promesses pour l'avenir. A Poitiers, d'ailleurs, le milieu universitaire est dans la grande généralité, d'une bonne tenue. Les rapports entre étudiants et étudiantes se bornent le plus souvent à la franche camaraderie. Cette personne écrivait quelques jours plus tard «...grande est partout là-bas et surtout dans les milieux sortants des lycées, collèges, E. N., la soif d'idées religieuses, mais aussi combien sont pauvres les sources chargées de l'assouvir. Le bon grain jeté là germerait certainement. Les terres sont prêtes et riches... mais elle attendent la semence... »

D'autre part la Semaine Religieuse de Paris (22-5-1926, p. 196.) publiait l'information suivante :

« Il vient de se créer, à Paris, une Fédération régionale des Étudiantes et anciennes Étudiantes catholiques, groupant, actuellement, les trois associations : Institut Catholique, Veritas et Conférence Pasteur, sous la présidence de Mlle Suzanne Labrousse.

La Fédération possède, dès maintenant, un service de placement et un service de renseignements divers pour tout ce qui concerne la vie matérielle de l'étudiante.

On doit s'adresser, pour tous renseignements, au Secrétariat de la Fédération 26, rue Cassette, VI^e, ouvert tous les jours, sauf le dimanche, de 9 h. 15 à 11 h. 30 et de 14 h. à 17 h.

Considérations sur le Symbolisme

II. — SYMBOLISME ET PHILOSOPHIE.

Nous avons rencontré, non plus cette fois dans une revue maçonnique, mais dans une revue catholique (1), une assertion qui peut sembler fort étrange : « Le symbolisme, y disait-on, ressortit non à la philosophie, mais à la littérature. » A vrai dire, nous ne sommes nullement disposé à protester, pour notre part, contre la première partie de cette assertion, et nous dirons pourquoi tout à l'heure ; mais ce que nous avons trouvé étonnant et même inquiétant, c'est sa seconde partie. Les paraboles évangéliques, les visions des prophètes, l'Apocalypse, bien d'autres choses encore parmi celles que contient l'Écriture sainte, tout cela, qui est du symbolisme le plus incontestable, ne serait donc que de la « littérature » ? Et nous nous sommes souvenu que précisément la « critique » universitaire et moderniste applique volontiers ce mot aux Livres sacrés, avec l'intention d'en nier implicitement par là le caractère inspiré, en les ramenant aux proportions d'une chose purement humaine. Cette intention, cependant, il est bien certain qu'elle n'est pas dans la phrase que nous venons de citer ; mais qu'il est donc dangereux d'écrire sans peser suffisamment les termes qu'on emploie ! Nous ne voyons qu'une seule explication plausible : c'est que l'auteur ignore tout du véritable symbolisme, et que ce terme n'a peut-être guère évoqué en lui que le souvenir d'une certaine école poétique qui, il y a une trentaine d'années, s'intitulait en effet « symboliste » on ne sait trop pourquoi ; assurément, ce prétendu symbolisme, n'était bien que de la littérature ; mais prendre pour la vraie signification d'un mot ce qui n'en est qu'un emploi abusif, voilà une fâcheuse confusion de la part d'un philosophe. Pourtant, dans le cas présent, nous n'en sommes qu'à moitié surpris, justement parce qu'il s'agit d'un philosophe, d'un « spécialiste » qui s'enferme dans la philosophie et ne veut rien connaître en dehors de celle-ci ; c'est bien pour cela que tout ce qui touche au symbolisme lui échappe inévitablement.

C'est là le point sur lequel nous voulons insister : nous disons, nous aussi, que le symbolisme ne relève pas de la philosophie ; mais les raisons n'en sont pas tout à fait celles que peut

(1) On nous excusera de ne pas donner d'une façon plus précise l'indication des revues et des articles auxquels nous faisons allusion ; la raison en est que nous tenons à éviter soigneusement, dans ces études d'un caractère purement doctrinal, tout ce qui pourrait fournir le moindre prétexte à une polémique quelconque.

donner notre philosophe. Celui-ci déclare que, s'il en est ainsi, c'est parce que le symbolisme est « une forme de la pensée » (1) ; nous ajouterons : et parce que la philosophie en est une autre, radicalement différente, opposée même à certains égards. Nous irons même plus loin : cette forme de pensée que représente la philosophie ne correspond qu'à un point de vue très spécial et n'est valable que dans un domaine assez restreint ; le symbolisme a une tout autre portée ; si ce sont bien deux formes de la pensée, ce serait une grave erreur que de vouloir les mettre sur le même plan. Que les philosophes aient d'autres prétentions, cela ne prouve rien ; pour mettre les choses à leur juste place, il faut avant tout les envisager avec impartialité, ce qu'ils ne peuvent faire en l'occurrence. Sans doute, nous n'entendons pas interdire aux philosophes de s'occuper du symbolisme s'il leur en prend fantaisie, comme il leur arrive de s'occuper des choses les plus diverses ; ils peuvent essayer par exemple de constituer une « psychologie du symbolisme », et certains ne s'en sont pas privés ; cela pourra toujours les amener à poser des questions intéressantes, même s'ils doivent les laisser sans solution ; mais nous sommes persuadé que, en tant que philosophes, ils n'arriveront jamais à pénétrer le sens profond du moindre symbole, parce qu'il y a là quelque chose qui est entièrement en dehors de leur façon de penser et qui dépasse leur compétence.

Nous ne pouvons songer à traiter ici la question avec tous les développements qu'elle comporterait ; mais nous donnerons du moins quelques indications qui, croyons-nous, justifieront suffisamment ce que nous venons de dire. Et, tout d'abord, ceux qui s'étonneraient de nous voir n'attribuer à la philosophie qu'une importance secondaire, une position subalterne en quelque sorte, n'auront qu'à réfléchir à ceci, que nous avons déjà exposé dans un de nos précédents articles (*Le Verbe et le Symbole*, janvier 1926) : au fond, toute expression, quelle qu'elle soit, a un caractère symbolique, au sens le plus général de ce terme ; les philosophes ne peuvent faire autrement que de se servir de mots, et ces mots, en eux-mêmes, ne sont rien d'autre que des symboles ; c'est donc bien, d'une certaine façon, la philosophie qui rentre dans le domaine du symbolisme, qui est par conséquent subordonnée à celui-ci, et non pas l'inverse.

Cependant, il y a, sous un certain rapport, une opposition entre philosophie et symbolisme, si l'on entend ce dernier dans une acception un peu plus restreinte, celle qu'on lui donne le

(1) Il paraît, toujours d'après le même auteur, que la philosophie n'étudie pas les formes de la pensée, qu'elle « n'en étudie que les actes » ; ce sont là des subtilités dont l'intérêt nous échappe.

plus habituellement. Cette opposition, nous l'avons indiquée aussi dans le même article : la philosophie (que nous n'avons pas alors désignée spécialement) est, comme tout ce qui s'exprime dans les formes ordinaires du langage, essentiellement analytique, tandis que le symbolisme proprement dit est essentiellement synthétique. La philosophie représente le type même de la pensée discursive, et c'est ce qui lui impose des limitations dont elle ne saurait s'affranchir ; au contraire, le symbolisme est, pourrait-on dire, le support de la pensée intuitive, et, par là, il ouvre des possibilités véritablement illimitées. Que l'on comprenne bien, d'ailleurs, que, quand nous parlons ici de pensée intuitive, ce dont il s'agit n'a rien de commun avec l'intuition purement sensible qui est la seule que connaissent la plupart de nos contemporains ; ce que nous avons en vue, c'est l'intuition intellectuelle, qui est au-dessus de la raison, tandis que l'intuition sensible est au-dessous de celle-ci.

La philosophie, par son caractère discursif, est chose exclusivement rationnelle, car ce caractère est celui qui appartient en propre à la raison elle-même ; le domaine de la philosophie et ses possibilités ne peuvent donc s'étendre au delà de ce que la raison est capable d'atteindre ; et encore ne représente-t-elle qu'un certain usage de cette faculté, car il y a, dans l'ordre de la connaissance rationnelle, bien des choses qui ne sont pas du ressort de la philosophie. Nous ne contestons d'ailleurs nullement la valeur de la raison dans son domaine ; mais cette valeur ne peut être que relative, comme ce domaine l'est également ; et, du reste, le mot *ratio* lui-même n'a-t-il pas primitivement le sens de « rapport » ? Nous ne contestons pas davantage la légitimité de la dialectique, encore que les philosophes en abusent trop souvent ; mais cette dialectique ne doit être qu'un moyen, non une fin en elle-même, et, en outre, il se peut que ce moyen ne soit pas applicable à tout indistinctement ; pour se rendre compte de cela, il faut sortir des bornes de la dialectique, et c'est ce que ne peut faire le philosophe comme tel.

En admettant même que la philosophie aille aussi loin que cela lui est théoriquement possible, nous voulons dire jusqu'aux extrêmes limites du domaine de la raison, ce sera encore bien peu en vérité, car, suivant l'expression évangélique, « une seule chose est nécessaire », et c'est précisément cette chose qui lui demeurera toujours interdite, parce qu'elle est au-dessus de toute connaissance rationnelle. Que peuvent les méthodes discursives du philosophe en face de l'inexprimable, qui est, comme nous l'expliquions dans notre dernier article, le « mystère » au sens le plus vrai et le plus profond de ce mot ? Le symbolisme, au contraire, a pour fonction essentielle de faire « assentir » cet inexprimable, de fournir le support qui permettra à l'intuition

intellectuelle de l'atteindre effectivement ; qui donc, ayant compris cela, oserait encore nier l'immense supériorité du symbolisme et contester que sa portée dépasse incomparablement celle de toute philosophie ? Si excellente et si parfaite en son genre que puisse être une philosophie (et ce n'est certes pas aux philosophies modernes que nous pensons en disant cela), ce n'est pourtant « que de la paille » ; c'est saint Thomas d'Aquin lui-même qui l'a dit, et nous pouvons l'en croire.

Il y a encore autre chose : en considérant le symbolisme comme « forme de pensée », nous ne l'envisageons que sous le rapport humain, le seul sous lequel une comparaison avec la philosophie soit possible ; nous devons sans doute l'envisager ainsi, mais cela est loin d'être suffisant. Ici, nous sommes obligé, pour ne pas trop nous répéter, de renvoyer de nouveau à notre article sur *Le Verbe et le Symbole* : nous y avons expliqué, en effet, comment il y a dans le symbolisme ce qu'on pourrait appeler un côté divin, par là même que non seulement il est en parfaite conformité avec les lois de la nature, expression de la Volonté divine, mais que surtout il se fonde essentiellement sur la correspondance de l'ordre naturel avec l'ordre surnaturel, correspondance en vertu de laquelle la nature tout entière ne reçoit sa vraie signification que si on la regarde comme un support pour nous élever à la connaissance des vérités divines, ce qui est précisément la fonction propre du symbolisme. Cette convenance profonde avec le plan divin fait du symbolisme quelque chose de « non-humain », suivant le terme hindou que nous citons alors, quelque chose dont l'origine remonte plus haut et plus loin que l'humanité, puisque cette origine est dans l'œuvre même du Verbe : elle est tout d'abord dans la création elle-même, et elle est ensuite dans la Révélation primordiale, dans la grande Tradition dont toutes les autres ne sont que des formes dérivées, et qui fut toujours en réalité, comme nous l'avons déjà dit aussi (juin 1926, p. 46), l'unique vraie Religion de l'humanité tout entière (1).

En face de ces titres du symbolisme, qui en font la valeur transcendante, quels sont ceux que la philosophie peut bien avoir à revendiquer ? L'origine du symbolisme se confond avec l'origine des temps, si elle n'est même, en un sens, au delà des temps ; et, qu'on le remarque bien, il n'est aucun symbole véritablement traditionnel auquel on puisse assigner un inventeur humain, dont on puisse dire qu'il a été imaginé par tel ou tel individu ; cela ne devrait-il pas donner à réfléchir ? Toute

(1) Nous devons dire nettement à ce propos, pour ne laisser place à aucune équivoque, que nous nous refusons absolument à donner le nom de « tradition » à toutes les choses purement humaines et « profanes » auxquelles on l'applique souvent d'une façon abusive, et, en particulier, à une doctrine philosophique quelle qu'elle soit.

philosophie, au contraire, ne remonte qu'à une époque déterminée et, en somme, toujours récente, même s'il s'agit de l'antiquité classique qui n'est qu'une antiquité fort relative (ce qui prouve d'ailleurs que, même humainement, ce mode de pensée n'a rien d'essentiel) (1) ; elle est l'œuvre d'un homme dont le nom nous est connu aussi bien que la date à laquelle il a vécu, et c'est ce nom même qui sert d'ordinaire à la désigner, ce qui montre bien qu'il n'y a là rien que d'humain et d'individuel. C'est pourquoi nous disons tout à l'heure qu'on ne peut songer à établir une comparaison entre la philosophie et le symbolisme qu'à la condition d'envisager celui-ci exclusivement du côté humain, puisque, pour tout le reste, on ne saurait trouver dans l'ordre philosophique ni équivalence ni correspondance quelconque.

La philosophie est donc, si l'on veut, la « sagesse humaine », mais elle n'est que cela, et c'est pourquoi nous disons qu'elle est bien peu de chose ; et elle n'est que cela parce qu'elle est une spéculation toute rationnelle, et que la raison est une faculté purement humaine, celle même par laquelle se définit essentiellement la nature humaine comme telle. « Sagesse humaine », autant dire « sagesse mondaine », au sens où le « monde » est entendu dans l'Évangile (2) ; nous pourrions encore, dans le même sens, dire tout aussi bien « sagesse profane » ; toutes ces expressions sont synonymes au fond, et elles indiquent clairement que ce dont il s'agit n'est point la véritable sagesse, que ce n'en est tout au plus qu'une ombre. D'ailleurs, insistons-y encore, c'est une philosophie aussi parfaite que possible qui est cette ombre et ne peut prétendre à rien de plus ; mais, en fait, la plupart des philosophies ne sont pas même cela, elles ne sont que des hypothèses plus ou moins fantaisistes, de simples opinions individuelles sans autorité et sans portée réelle.

Nous pouvons, pour conclure, résumer en quelques mots le fond de notre pensée : la philosophie n'est que du « savoir profane », tandis que le symbolisme, entendu dans son vrai sens, fait essentiellement partie de la « science sacrée ». Il en est malheureusement, surtout à notre époque, qui sont incapables de faire comme il convient la distinction entre ces deux ordres de connaissance ; mais ce n'est pas à ceux-là que nous nous adressons, car, déclarons-le très nettement à cette occasion, c'est uniquement de « science sacrée » que nous entendons nous occuper ici.

RENÉ GUÉNON.

P.-S. — Un ami de *Regnabit* nous a communiqué deux

(1) Il y aurait lieu de se demander pourquoi la philosophie a pris naissance au VI^e siècle avant notre ère, époque qui présente des caractères fort singuliers.

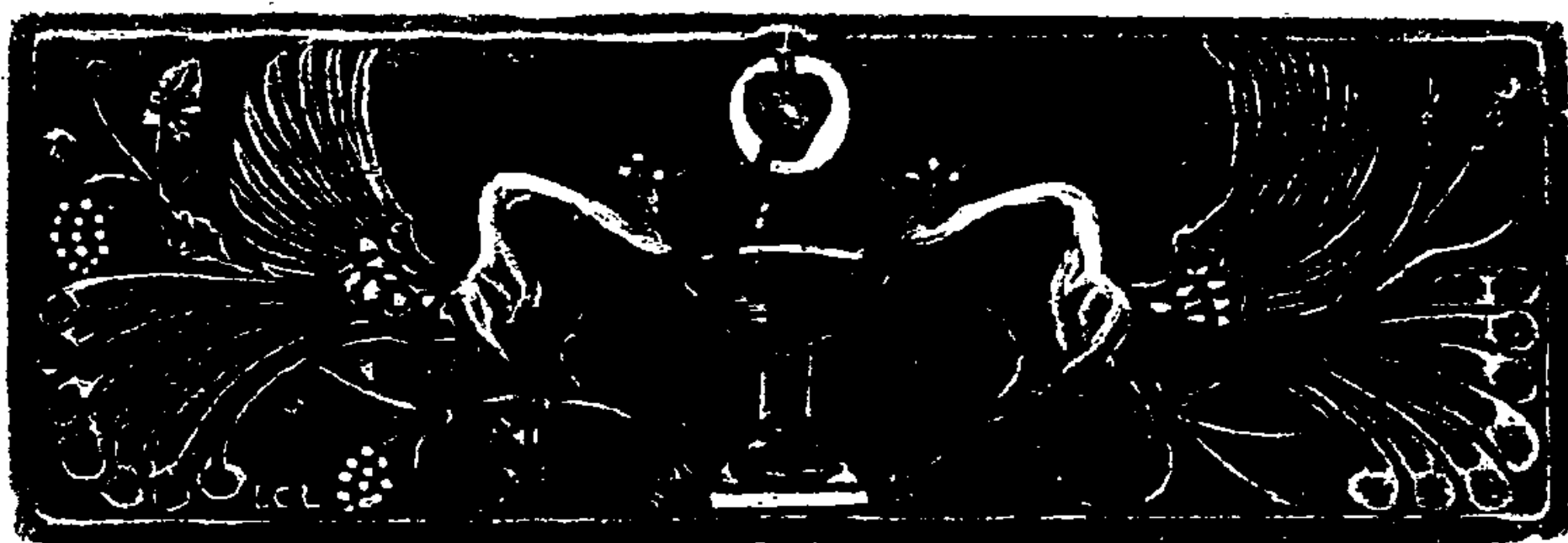
(2) En sanscrit, le mot *laukika*, « mondain » (dérivé de *loka*, « monde »), est :

notes, parues l'une dans l'*Illustration* du 20 mars, l'autre dans la *Nature* du 26 juin 1926, et concernant un mystérieux symbole gravé sur la paroi d'une falaise abrupte qui borde le massif des Andes péruviennes. Ce signe, dont on sait seulement qu'il existait à l'arrivée des conquérants espagnols, est appelé par les indigènes *el candelario de las tres cruces*, c'est-à-dire « le candélabre aux trois croix », dénomination qui donne une idée assez exacte de sa forme générale. Ses lignes sont constituées par des tranchées profondément creusées dans la paroi ; sa hauteur paraît être de 200 à 250 mètres, et, par temps clair, il est visible à l'œil nu d'une distance de 21 kilomètres. L'auteur des deux notes en question, M. V. Forbin, ne propose aucune interprétation de ce symbole ; d'après les photographies, malheureusement peu nettes, qui accompagnent son texte, nous pensons qu'il doit s'agir d'une représentation de l'« Arbre de Vie », et c'est à ce titre que nous croyons intéressant de le signaler ici, comme complément à notre article sur *Les Arbres du Paradis* (mars 1926). Dans cet article, en effet, nous avons parlé de l'arbre triple dont la tige centrale figure proprement l'« Arbre de Vie », tandis que les deux autres représentent la double nature de l'« Arbre de la Science du bien et du mal » ; nous en avons ici un exemple iconographique d'autant plus remarquable que la forme donnée aux trois tiges évoque l'ensemble, symboliquement équivalent comme nous l'expliquions alors, qui est constitué par la croix du Christ et celles des deux larrons. On sait d'ailleurs que, dans les sculptures des anciens temples de l'Amérique centrale, l'« Arbre de Vie » est souvent représenté sous la forme d'une croix, ce qui confirme assez fortement notre interprétation.

R. G.



pris souvent avec la même acception que dans le langage évangélique, et cette concordance nous paraît très digne de remarque.



L'iconographie emblématique de Jésus-Christ

LE POISSON

Au premier rang des figures emblématiques qui furent adoptées dès les débuts du Christianisme pour représenter conventionnellement le Rédempteur du Monde, le Poisson s'impose à l'attention comme l'une de celles qui ont été dotées, par nos premiers artistes chrétiens, d'une iconographie des plus riches, et, par nos anciens maîtres dans la Foi, des interprétations les plus intéressantes.

Soit qu'il ait été figuré sous son aspect générique de poisson commun ou sous les formes plus spécifiques du Dauphin, du Poisson Eucharistique ou du Crustacé, soit qu'il ait été représenté près du Christ pêcheur, de la Nasse ou du Filet, cet emblème du Poisson mystique cache en lui des significations différentes qu'il convient d'étudier séparément. Les lignes qui vont suivre ne parleront que de la symbolique du Poisson commun.

* * *

Le Poisson dans les cultes pré-chrétiens.

Quant on étudie l'histoire du passé religieux du Poisson avant l'avènement du Sauveur, on est frappé du grand rôle joué par cet emblème dont la vogue paraît être descendue, en partant des régions du Touran, d'une part vers l'Inde et l'Extrême-Orient, et, d'autre part vers la Médie, la Susiane, l'Assyrie, la Chaldée, la Babylonie, la Mésopotamie, la Syro-Phénicie, l'Egypte et jusqu'en Lybie, en Numidie et même dans la région du Haut-Niger... Est-ce par cette voie et par la mystérieuse, l'énigmatique Atlantide (1) que ce même emblème, dont nous ne

(1) Pour la question de l'Atlantide océanique ou continentale, voir P. Le Cour. *A la recherche de l'Atlantide*. in *Les Annales* ann. 1926. n° 2257, p. 335.

connaissions pas bien le sens précis là-bas, est allé prendre place sur les momunents mexicains de Palenqué ? (1) On n'ose plus trop, à l'heure actuelle, sourire devant cette hypothèse — ; ou bien serait-ce par les chemins glacés des hautes régions septentrionales : en Allemagne du Nord et dans la Scandinavie l'Esprit des Eaux, conçu d'abord sous la forme du Poisson, fut peu à peu revêtu de tous les attributs intellectuels de l'homme, et prit enfin l'aspect mi-humain, mi-pisciforme. (2).

Dans la région que nous pouvons considérer comme son plus ancien habitat. Le dieu Poisson nous apparaît comme symbolisant la fécondité humaine et son origine divine, ce qui s'accorde avec ce que dit, dans une magistrale étude d'archéologie orientale le savant Delaporte : « Dans la pensée des Sumériens, c'est du principe humide que découle tout ce qui possède la vie » (3).

J'ai déjà précisé que dans toutes les religions de la très ancienne humanité, l'une des idées dominantes fut une admiration extrême pour le pouvoir de reproduction donnée aux êtres vivants par une Divinité qu'elles ne connaissaient que fort mal, mais à laquelle elles témoignaient à leur façon, en raison de ce don providentiel, une expressive et effective reconnaissance.

Dans la région qui nous occupe, l'art religieux, durant un grand nombre de siècles avant notre ère, choisit, pour symboliser cette fécondité plusieurs emblèmes, notamment les fruits du Cèdre et du Pin, et le Poisson. Ce dernier n'habitait-il pas « l'élément humide » « principe de toute vie » ? , et puis, n'est-il pas de tous les êtres vivants l'un de ceux, sinon celui qui produit le plus d'œufs en sa vie, puisque, dans une seule ponte, il en donne parfois des centaines de mille. (4). Les anciens savaient cela.



vet

L'Oannès de Calach.

(1) Bon document figuré dans *Magasin Pittoresque* mai 1859 p. 167. — Voir note terminale.

(2) Cf. Karl Weinhold, *Béatrag zur Nixenkund Grund Schlerescher Sagen*.

(3) L. Delaporte, *Les cylindres orientaux de la collection de Luynes*, in *Aréthuse*, XII juillet 1926, p. 87.

(4) Cf. Milne-Edwards *Zoologie* p. 488.

En Assyrie, Mésopotamie, Chaldée, Susiane et Médie, le dieu-poisson *Oannès* fut regardé comme le Seigneur de la Terre et des vies du monde inférieur, comme médiateur, aussi, entre la terre et le ciel (1) ; toutes les recherches modernes ont confirmé en cela ce qu'en disait déjà, vers le III^e siècle avant notre ère, l'historien babylonien Bérosee. Les sceaux cylindriques des régions susdites, que nos musées d'Europe possèdent en grand nombre, nous montrent souvent le dieu *Oannès*, soit sous l'apparence naturelle d'un poisson posé sur un autel, ou bien nageant, soit dans sa forme conventionnelle semi-humain semi-poisson. Dans ce dernier état une conception, dont j'aurai à reparler, le rapprochait du Logos des Grecs, du Verbe éternel. Ses prêtres, pour célébrer son culte, se revêtaient et revêtaient ses images d'un manteau formé d'un simulacre de corps de poisson, ouvert tout au long, dont la tête servait de tiare ou de casque. J'en donne en exemple l'*Oannès* figuré sur l'une des portes du palais de Calach, et deux prêtres près d'un lit funèbre, d'après une tablette en bronze (2).



Prêtres d'Oannès.



UCL

Dagor en homme-poisson. —
Bas relief de Khorsabad,
d'après Botta, *Monuments de*
Ninive pl. 32 et 34. 1,

Chez les Phéniciens et les Philistins, *Oannès* prit le nom de *Dagon* ou *Dagan*, dont l'origine paraît être Assyrienne ; (3) ses temples de Gaza et d'Azoth sont souvent cités dans la Bible et ce fut en celui d'Azoth que les Philistins conduisirent l'Arche d'Alliance, après leur victoire d'Aphec sur Israël (4).

Oannès, au nord et à l'est de l'Euphrate, et *Dagon*, à l'ouest de ce fleuve, regardés en tant que dieux-poissons et comme emblèmes masculins de la fécondité humaine, eurent comme divinités parèdres, et féminines *Istar* de Chaldée et *Astoreth*

(1) Cf. Grasset-Dorcet, *Cypris et Paphos - Art et dogmes du Touran* ; in *Gazette des Beaux-Arts* 1868, p. 333.

(2) Cf. Clermont-Ganneau. *L'Enfer Assyrien* in *Revue archéol.* 2 Sér. T. xxxviii, Pl. xxv, A.

(3) Cf. J. Menant, *Le Mythe de Dagon et Glyptique orientale*.

(4) *Livre des Rois*. L. 1, iv et v.

ou *Atargatis* de Syro-Phénicie qui furent représentées nues, mais chastes, tantôt en femmes normales, tantôt mi-femmes mi-poissons, comme, plus tard, les sirènes marines.

On a peine à se faire une idée de la magnificence inouïe dont les peuples orientaux entourèrent les cultes de ces mythes illusoires par lesquels ils cherchèrent, dans leur égarement, la satisfaction de leur besoin de reconnaissance envers la puissance Créatrice qu'ils concevaient comme ils pouvaient : Le grec Lucien écrivait, environ deux cents ans avant Jésus-Christ, que dans son temple d'Hiérapolis, la statue d'*Atargatis-Derceto* était couverte d'or et de pierreries éblouissantes et de toutes couleurs qu'on lui apportait d'Egypte, d'Ethiopie, d'Arménie, de Médie et de Babylonie. (1) Dans le vivier sacré qui touchait au temple, on élevait en son honneur des poissons vénérés qui venaient à l'appel des prêtres manger dans leurs mains ; corselets d'or, ils portaient aux ouïes, aux nageoires et parfois aux lèvres de riches bijoux où rutilaient les gemmes les plus précieuses. (2) A Rome, un bassin semblable, un « temenos », fut établi près du temple de la déesse Syrienne, sur le Janicule et ne fut détruit que sous Constance II ; ses restes ont été retrouvés en 1910. (3)

Avant de quitter l'Asie occidentale, ajoutons qu'en Babylonie, au temps de la dynastie de Hammurabi, apparaît, sous le nom d'*Ea* et comme « Seigneur de l'Abîme », une variante iconographique du mythe d'Oannès traduit par un être mi-chèvre mi-poisson. (4) Ce type se répandit assez loin, car l'empereur auguste le fit représenter sur certaines de ses monnaies. (5)

Sous le nom de *Baal-Itan* nous retrouvons Oannès-Dagon, homme poisson, comme motif principal des médailles primitives de la ville d'Itanus en Crète, frappées pendant que l'influence phénicienne était encore prépondérante dans cette île (6).

De là, et par l'Asie-Mineure, le Poisson, comme emblème de la fécondité pénètre en Grèce où des vases de Thèbes en



Ea, sur une monnaie de l'empereur Auguste.

(1) Lucien *La déesse Syrienne*, XXII.

(2) Cf. Lucien. *Ouv. cité*, XLV.

(3) Cf. *Revue Archéologique*, 4^e Sér. T. XVI, 1910, p. 419.

(4) Cf. L. Delaporte, *Catalog. de cylindres orientaux*, in *Annales du Musée Guimet*, 1909, p. 81.

(5) A. de Barthélemy. *Nouveau Manuel de Numismatique ancienne*, édit. Roret, Album pl. n° 63.

(6) Cf. Mionnet, *Description de médailles antiques*, Suppl. T. II, p. 285, nos 213-216, t. IV p. 234 ; et Guill. Rey, *Note sur un bronze phénicien*, in *Rev. Archéolog.*, 2 Sér. T. X, 1864, p. 217.

Béotie nous le montrent jusque sur le devant de la robe d'*Arthémis-Dictinna*. (1) En ce même temps, la Sicile hellénistique honorait les célèbres espadons du détroit de Messine, que Minos y aurait fait venir pour retrouver Glaucos, et qui eurent chez les anciens la singulière réputation de connaître les charmes secrets qui remédient infailliblement à l'infécondité végétale, animale et humaine. (2).

L'Egypte eut aussi ses poissons sacrés, sans parler de ceux que cite Plutarque, et que les habitants d'Oxyrrynque ne voulaient point manger en raison de leur rôle fictif dans les avatars d'Osiris, et des pagres du Nil que les citoyens de Syène respectaient comme les annonceurs de la crue fécondante ; (3) les premiers furent des poissons maudits, et saint Clément d'Alexandrie, (4), comme nos modernes égyptologues, confirme ce que dit Plutarque : qu'en Egypte les mots « haine » et « haïr » s'écrivent par l'hiéroglyphe de ces poissons.

La signification asiatique du Poisson en tant qu'emblème de la puissance génératrice de l'homme et de la femme dut être d'autant mieux accueillie en Egypte que la figure du poisson y fut aussi employée, présentée sous un aspect autre que pour l'expression de haine, comme le symbole hiéroglyphique du corps humain. (5) A cette signification répondait, peut-être, la manducation du poisson rôti qu'au IX^e jour du 1^{er} mois chaque égyptien consommait devant la porte de sa maison, sauf les prêtres qui faisaient consumer entièrement le poisson sur leur seuil, sans y goûter (6) ? D'autre part elle est peut-être la clef de cet énigmatique cimetière de poissons découvert à Médinet Gorab où reposaient surtout d'énormes « *latus niloticus* », dont quelques uns mesuraient 1 mètre 80 et devaient avoir pesé 150 kilogrammes. (7).

Jusque dans la région de Tombouctou, chez les Songhoïs, et venu là probablement par l'Egypte et l'Yémen ou par la Numidie, nous retrouvons le culte du Poisson qu'y incarne encore aujourd'hui le mythe du poisson légendaire du Niger qui apparaît à fleur d'eau, dit-on, à des époques déterminées, et porte à la tête un gros anneau d'or. (8)

Si nous nous retournons vers l'Orient, nous voyons les Brahmanes nous montrer Wishnou, dans la première de ses

(1) Salomon Rémach, *Chroniq. d'Orient*, in *Revue Archéologique*, ann. 1893, p. 249.

(2) Cf. G. Ciaceri *Culti e miti nella storia dell'antica Sicilia*, Catane 1911.

(3) Plutarque *Isis et Osiris*, VII.

(4) Clément d'Alexandrie : *Stromates* v, 7. Plutarque, *Isis et Osiris*, xxxii.

(5) Cf. Ph. Virey, *La Religion de l'ancienne Egypte*, p. 244.

(6) Plutarque *op. cit.*, VII.

(7) G. Foucard. *Revue archéolog.* 4 ter. T. VIII, (1906), p. 193.

(8) F. Dubois. *Tombouctou la Mystérieuse*, p. 105.

incarnations, qui sort du Poisson dont il avait emprunté la forme, ses deux mains droites tenant le Védam ouvert et un anneau, et dans ses deux mains gauches le glaive et la coquille qui renfermait le Védam (1).

Dans le Laos les jeunes filles portent en collier des bijoux d'or rappelant la caractéristique de la féminité, et pendant au milieu de poissons aussi d'or ou d'argent, symboles de fécondité (2). Le même sens symbolique se retrouve en Chine et au Japon.

Si fastidieuse que soit cette revue du passé religieux et préchrétien du Poisson, sur lequel on pourrait écrire des volumes, elle seule permet d'établir comment, et avec quel sens, il se présenta devant la naissante iconographie chrétienne qui ne pouvait ignorer les significations en raison desquelles tant d'artistes et d'auteurs des âges antérieurs s'étaient occupés de lui. Elle le savait d'autant mieux que, marchant vers Rome avec les saints Pierre et Paul pour premiers propagandistes, les idées chrétiennes cheminèrent par la Phénicie, la Coelé-Syrie, la Lycaonie, la Carie, la Grèce, la Crète, Malte et la Sicile, et que des Églises s'établirent aussitôt dans ces pays où l'emblème païen du Poisson était religieusement vénéré. Il arrivait donc, à cette heure, riche d'une prédestination providentielle et d'une vocation particulièrement marquée pour envelopper mystérieusement, sous ses apparences sensibles, l'idée cachée de la Personne du Christ, créateur et seigneur de toute source de vie.

Le Poisson emblème du Christ, durant les premiers siècles chrétiens.

Au lendemain du triomphe de Jésus sur la mort, les apôtres, dès leurs premiers discours, lui appliquèrent tous les passages des Écritures sacrées d'Israël qui pouvaient convenir à sa mission de Rédempteur et surtout à sa double qualité de Dieu et d'Homme. Considéré en tant qu'être humain il fut, tout aussitôt, pour les premiers Maîtres de la Foi, l'archétype de l'homme parfait ; aussi, dans sa lettre aux Éphésiens, saint Paul, parlant de l'union naturelle et sanctifiée de l'homme et de la femme n'hésite-t-il pas devant une assimilation formelle entre elle et l'union spirituelle du Christ et de son Église qu'il appelle « un grand mystère ». (3) Or, tous les efforts de Paul et de tous les apôtres, et le prosélytisme de toutes les chrétientés ne furent que pour aider à ce que cette union mystique du Christ

(1) Bernard, Picard. *Cérémonies et coutumes de tous les peuples*. T. vi, p. 154 et pl. v, 1.

(2) Cf. P. Lefèvre-Pontalis, *Talismans laotiens*, in *Annales du Musée Guimet* t. xxvi (1901) p. 74.

(3) Saint Paul. *Épître aux Ephésiens*, v, 21-33.

Jésus et de son Église, réalisât la parole biblique : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre » (1). Partant de là, on comprend qu'il ne leur parut pas déplacé d'appliquer au Christ divin l'antique figure du Poisson en tant qu'emblème de la fécondité générative de l'homme et de la femme. Et cela d'autant mieux que l'ancien monde connaissait la fécondation



Monnaie de
Salamine.

directe, par le poisson mâle, des œufs pondus dans l'eau par la femelle ; (2) une monnaie de Salamine de Chypre semble même représenter cet acte paternel. » (3) Un tel mode de fécondation, qui écarte ce que celui des animaux terrestre a de corporellement réaliste, était une raison de plus en faveur de l'emblème du Poisson, appliqué à Jésus-Christ, et à son immatérielle union avec l'Église.

Et puis, voilà qu'un jour un chrétien s'aperçut qu'en prenant pour initiale chacune des lettres du mot *poisson* écrit en lettres grecques capitales IXOYC, *ictus*, on peut obtenir la phrase suivante :

IXCOYC XPICTOC ΘΗΟΝ ΥΙΟC CΩTHP
Jésus- Christ de Dieu fils, Sauveur

La trouvaille de cet acrostiche fut un événement pour l'emblématique chrétienne à son aurore. Dans toutes les chrétiennes où régnait, si nécessaire alors, « la discipline du secret », l'*Ictus* et son nom furent partout figurés avec leur signification mystérieuse que, seuls, les initiés aux dogmes chrétiens pouvaient comprendre. Au Moyen-âge, Robert de Boron, dans un de ses romans de chevalerie, trouva une expression très heureuse que troubadours et trouvères de son temps ont répétée : Notre-Seigneur, dit-il, voulant venir sur terre « *s'aombra* » dans le sein de la Vierge Marie ; de même aussi, les premiers symbolistes l'ont *aombré*, pour les profanes, sous le voile de l'*Ictus* mystérieuse et des autres emblèmes.

La formule *Ictus*, ainsi adoptée alors, était à la fois la reconnaissance de Jésus comme Sauveur, et une protestation contre la réprobation manifestée par le Grand-prêtre des Juifs à son égard durant sa Passion, quand il s'y proclama Fils de Dieu. (4) De ce jour, la vénération pour le Poisson-Christ fut très fervente ; aussi les premiers pontifes, et après eux Clément d'Alexandrie, (5) recommandèrent-ils aux fidèles de faire graver sur leurs bijoux

(1) Genèse, ix, 1.

(2) Cf. Milne-Edwards, *Zoologie*, p. 488.

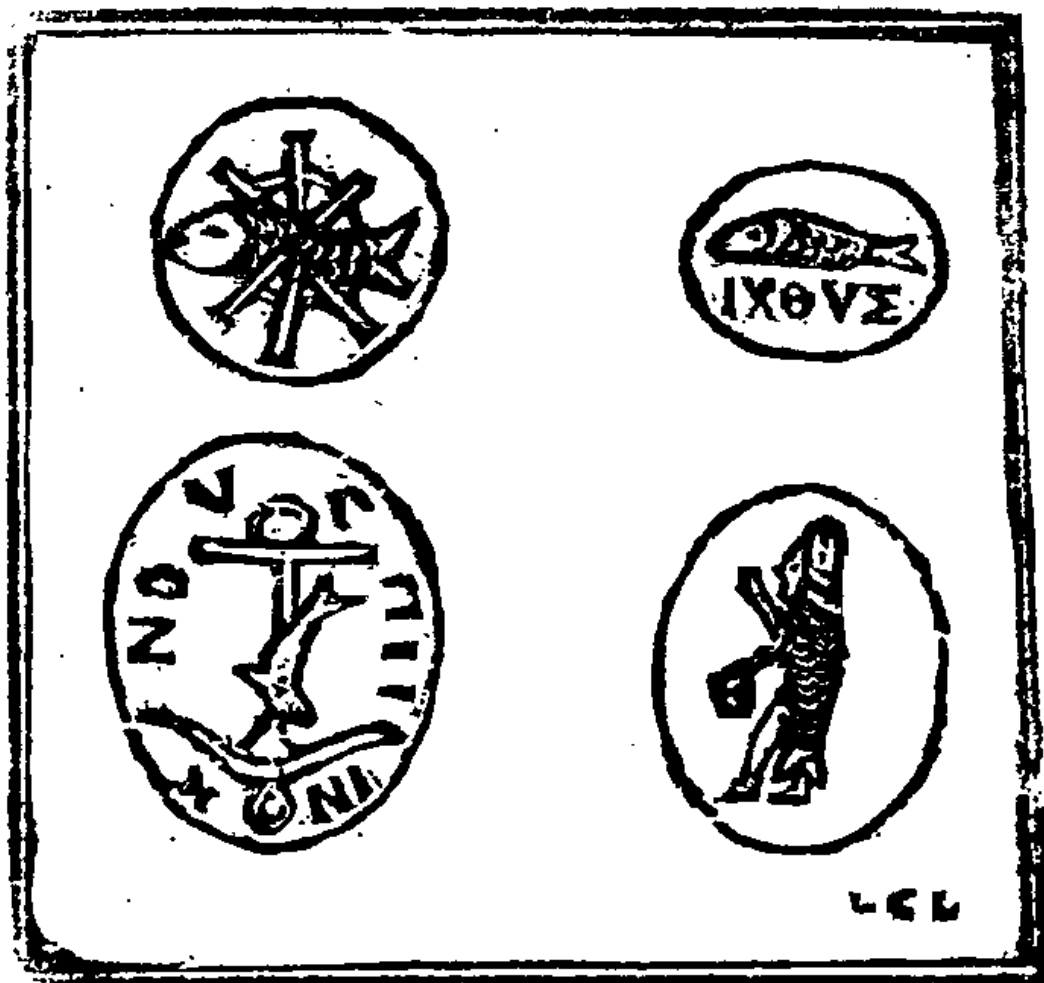
(3) Cf. L. Ménard. *Histoire des Grecs*. T. 1, p. 273.

(4) St. Matthieu. *Evang.* xxv, 64.

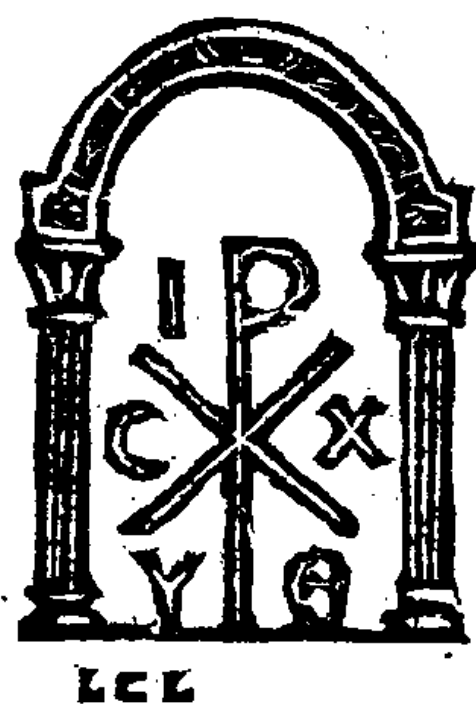
(5) Clément d'Alexandrie. *Le Pédagogue*. III-106 ; ouvrage écrit avant l'an 217.

et notamment sur leurs anneaux et leurs sceaux, l'image du divin Poisson ou son nom, ce qui est tout un.

Et Dieu sait si ces conseils furent écoutés ! C'est par centaines que nous retrouvons encore aujourd'hui sur des objets et des monuments de toutes natures, datant de nos premiers siècles chrétiens, les images du divin Poisson.



Le Christ-Poisson gravé sur des pierres fines antiques.



Le nom du Christ-poisson sur sarcophage phénicien de Cannes.

Je reproduis ici quelques pierres fines gravées, d'origine romaine, d'après le précieux *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes* des RR. PP. Bénédictins de Farnborough. Sur l'une, le Divin Poisson traverse les initiales du nom sacré : I-X, Jésus Xrist ; sur la seconde, il est placé sur l'Ancre qui symbolisait alors la croix ; sur la troisième, il apparaît avec son nom grec *ictus*.

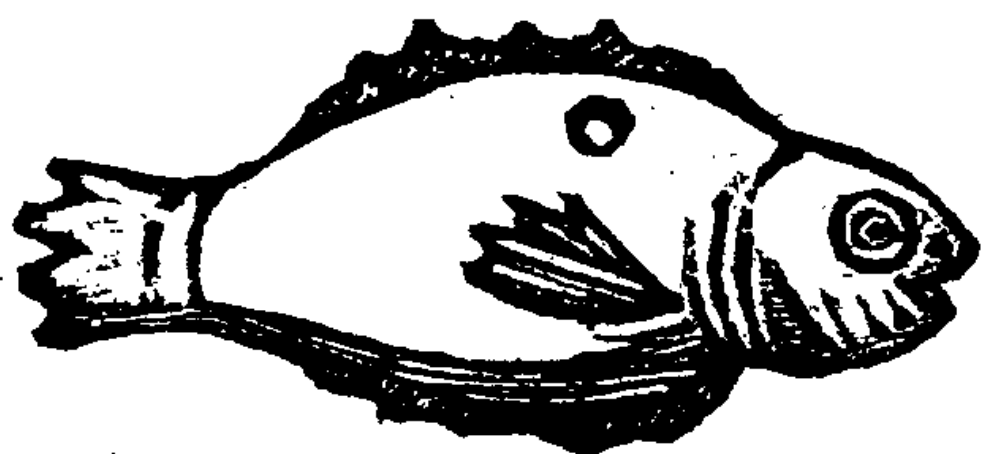
Parfois, seul figure le nom de l'Ictus divin ; ainsi le voyons-nous sur une cornaline du Vatican et sur un cercueil de style phénicien découvert à Cannes (1) IV^e siècle.

Une autre figure, que tous les iconographes chrétiens ont reproduit comme chrétienne, nous montre le Sauveur vêtu de la peau du poisson (2) comme l'antique Oannès chaldéen ; je ne sais si vraiment cette gemme est d'origine chrétienne, tellement elle ressemble aux gravures babyloniennes ; en tous cas, d'après les auteurs romains Costadoni et Callogera elle fut

(1) Cf. Mgr. Barbier de Montault. *Traité d'Iconographie chrétienne*. t. II, pl. XXIV, p. 99.

(2) Dom Leclercq. *Diction. d'Archéol. Chrét.* T. VI, vol 1 col. 827, fig. 4291. Martigny, *Dict. des Antiquités chrétiennes* p. 519, 2^e col. etc...

certainement d'utilisation chrétienne, ce qui lui donne incontestablement place dans la symbolique du Sauveur.



LCL

Poisson chrétien en pâte vitreuse. — Le Langon (Vendée).



LCL

La promesse de salut éternel portée par le Poisson.



LCL

Poisson chrétien d'Egypte (Musée Guimet).

Pour porter sur eux-mêmes ou pour en décorer leurs habitations, les premiers chrétiens se firent, en des matières et des dimensions très différentes, des amulettes pieuses et pisciformes tels les petits poissons de métal, de verre ou de pierres fines, percés de trous de suspension. Celui que je figure ci-contre a été recueilli au Langon (Vendée) (1) ; un autre quasi semblable a été trouvé à Ranton ou Curçay, près Loudun (Vienne) (2) et d'autres ailleurs en France. Ceux qui ne portent pas de trous de suspension passent pour être des tessères baptismales, tel le poisson de bronze figuré dans Martigny, qui porte le souhait de salut éternel COCAIC, *Salva!* (3) Je figure aussi en réduction, un grand poisson de bois, découvert dans la nécropole chrétienne d'Antinoé (Egypte) (4) et qui peut avoir été d'utili-

sation domestique. Dans le même ordre d'idée on pourrait citer nombre de Poissons-Christ tracés à la pointe sur des vases et la vaisselle d'usage quotidien.

La grande voix des pierres.

Il n'y a pas que les bijoux anciens ou les petites pierres

(1) Cf. B. Fillon et O. de Rochebrune. - *Poitou et Vendée*, p. 6.

(2) Recueilli par Gilles de La Tourette, vers 1880, renseigné. J. Moreau de la Ronde.

(3) Martigny. *Dict. Antiq. Chrét.* p. 545.

(4) Musée Guimet, (salle chrétienne).

précieuses finement gravées ou taillées en camées qui nous attestent le grand culte de nos pères pour le Sauveur sous son aspect mystérieux de Poisson. A leurs voix frêles et gracieuses vient se joindre la robuste parole des pierres monumentales chargées d'inscriptions explicites.

Deux surtout sont magistrales : l'épithaphe de Pectorius d'Autun et celle d'Abercius, l'évêque d'Hiéropolis de Prygie. (1)

Sur la pierre d'Autun, qui est de la fin du II^e siècle ou au début du III^e, il est écrit en langue grecque :

Race céleste du Poisson divin, fortifie ton cœur, puisque tu as reçu au milieu des mortels, la source immortelle de l'eau divine. (2) Réjouis ton âme, ami cher, par l'eau toujours jaillissante de la Sagesse qui donne les trésors. Reçois l'aliment, doux comme le miel, du Sauveur des saints, et mange avec délices, tenant le Poisson dans tes mains. Rassasie-toi avec le Poisson ; (3) Je le désire, mon Maître et Sauveur. (4) Lumière des morts, je t'en supplie, donne à ma mère un doux repos. — Aschandios, père très aimé de mon cœur, avec ma douce mère et mes frères, dans la paix du Poisson souviens-toi de Pectorios.

Et voici ce que son épithaphe fait dire à l'évêque Abercius après avoir parlé de ses voyages apostoliques, réalisés au III^e siècle : «...la foi me conduisait partout. Partout elle m'a servi en nourriture un Poisson de source, très grand, très pur, pêché par une Vierge sainte. Elle le donnait à manger aux amis ; elle possède un vin délicieux qu'elle donne avec le pain... » (5)

On voit qu'il était impossible à des païens non initiés de discerner la divine personnalité du Christ sous ce Poisson mystérieux dont parlent ces deux textes qui indiquent cependant clairement, en plus, pour les fidèles, le sacrement de Baptême et celui de l'Eucharistie, distribué alors à tous sous les deux espèces du pain et du vin.

L'Emblème du Poisson dans l'art chrétien des peuples barbares.

La vogue si grande du Poisson emblématique pendant les

(1) Cette ville n'est pas à confondre avec Hiérapolis.

(2) Le Baptême.

(3) L'Eucharistie.

(4) Dans la traduction qu'il a donné dans le texte M. S. Rémach rend ainsi les derniers mots : « Mon maître et Sauveur, je veux me rassasier du Poisson (sens très douteux) ».

Le Musée chrétien de la Chapelle de St Germain en Laye, in Rev. Archéolog. 4^e ser. t. II, (1903) p. 291. Pour le texte grec, voir D. Leclercq. Diction. d'Archéol.-chrét. T. I, vol. II, col. 3196.

(5) Ibid., T. I, vol I, col. 74 et T. V vol. II, col 1810. — Fr. Cumont, Revue de l'Instruction Publiq. de Belgique, ann. 1897, p. 91.

trois siècles entiers que durèrent les persécutions contre l'Église, baissa à Rome et dans son immense empire après que Constantin eut officiellement, en l'an 314, assuré la paix à l'Église du Christ. Le nouveau signe symbolique qu'il apportait et qu'il faisait placer sur l'étendard impérial — le X et le P superposés, initiales du mot *Xristus*. — éclipsa tous les autres dans les contrées soumises à son pouvoir. Mais sous ses successeurs la puissance du vieil empire des Césars faiblit au point que les peuples barbares de son voisinage rompirent de toutes parts ses frontières.

Venant de l'est par les pays des Scythes, des Sarmates et des Daces, les Goths convertis à la foi du Christ, — mal comprise cependant puisqu'ils étaient ariens — apportaient avec eux un art riche de désirs et plein de vie, très ami du brillant et du compliqué dans les formes, mais rude comme leurs âmes et comme leurs mœurs devant lesquelles la civilisation décadente de Rome et de Byzance s'effondra. C'était l'âpre creuset par lequel l'art antique devait passer pour qu'y naquit, de son commun bouillonnement avec les formes neuves de ces barbares, le merveilleux art français du Moyen-âge qui demeure la plus pure et la plus riche expression d'art de l'âme chrétienne et de sa pensée.

Et voilà qu'à partir du Ve siècle, porté par ces Goths depuis les rives de la mer Noire, l'emblème du Poisson reprit sa vogue dans toute la vallée du Danube, la Dalmatie, la Ligurie, l'Émilie, et les Gaules où nous le voyons reparaître entouré d'une ferveur de foi très vive, à l'égal de la croix. Dès le Ve siècle, il aborde en Irlande et s'y plante en conquérant. (1)



UEL.

Agrafe chrétienne de bronze. — Herpes en Angoumois.

Comme exemples de cette époque barbare, je figure ici le Poisson agrafe en bronze du cimetière visigothique de Herpes (Charente), VI^e siècle, (2) et le vase du musée d'Angoulême trouvé au Vieux-Cérier (Charente) en 1863 ; enfin, pour finir, je cite simplement l'ornement pontifical décoré de figures brodées qui enveloppait les restes d'un évêque lombard du VIII^e siècle

(1) Cf. Dom. Leclercq. *Dict. d'Archéologie chrét.* T. II, vol II, col. 2942.

(2) *Ibid.* fasc. LXVI, col. 2357, et baron J. de Baye *Cimetière visigothique à Herpes*, pl. XIV.



Le vase de Vieux-Cérier. — Musée d'Angoulême.

ou du IX^e et sur lequel on voit une barque portée par le Poisson, image du Christ soutenant son Église. (1)

Le Poisson, figure de l'immaculée pureté du Sauveur.

Nous avons vu qu'à l'endroit de la fécondation spirituelle de l'Église et de la paternité mystique du Christ qui est l'une des principales pensées que reflète la plus ancienne symbolique chrétienne, le poisson, par ses mœurs particulières, plut aux premiers docteurs comme un emblème remarquablement heureux ; non point qu'ils aient par ailleurs hésité devant des allégories de nature plus immédiatement corporelle : avec une rectitude de foi et une sûreté de vision parfaites ils ont regardé comme absolument admirable tout ce que Dieu a providentiellement voulu, et l'en ont béni ; mais au regard de l'immaculée pureté du Seigneur Jésus-Christ, le poisson leur apparut comme plus justement expressif que beaucoup d'autres emblèmes qui pouvaient figurer aussi, convenablement, sa paternité spirituelle. N'était-il pas, avant l'aube de Bethléem, le symbole de la propreté, de la pureté matérielles, puisqu'il ne peut vivre hors de l'eau qui purifie toutes choses, et souvent s'y tient à des profondeurs que nulle ordure terrestre ne saurait souiller ?

L'inscription de l'évêque Abercius que je citais plus haut ne porte-t-elle pas le reflet de cette pensée d'absolue et pure sainteté du Christ : « la Foi m'a servi... un *Poisson de source*, très grand, très pur, pêché par une *vierge sainte*... » Et saint Augustin, s'en explique plus clairement quand il nous dit : « Ainsi que le poisson demeure vivant dans les gouffres de la

(1) Cf. Edm. Le Blant, *Académie des Inscriptions*, Séance du 14 mai 1886.

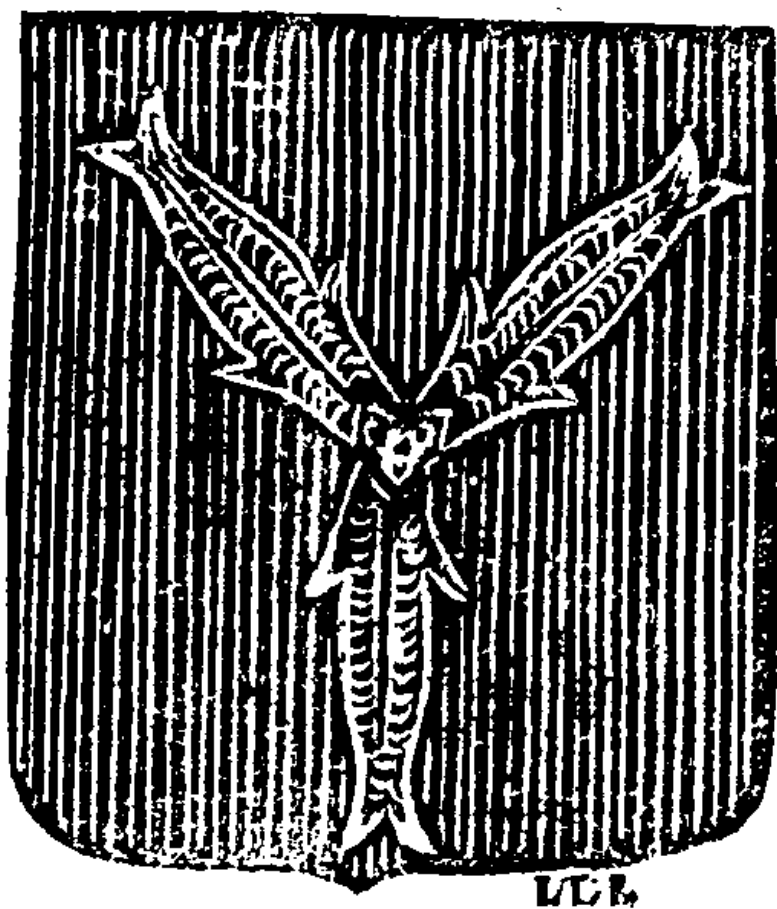
mer, ainsi le Sauveur a vécu très pur dans les profondeurs de l'humanité.»

Cette idée de pureté, sous l'emblème du Poisson, fut même, dans ces premiers temps chrétiens, appliquée aux fidèles : saint Clément d'Alexandrie les désigne sous le nom de « *Poissons chastes* attirés par le Christ à une douce vie, en dehors de l'onde funeste de la mer du vice. » (1)

Nous verrons les autres sens allégoriques du Poisson dans des lignes consacrées au Dauphin, au Poisson Eucharistique, au Crustacé, au Christ pêcheur et aux engins de pêche qui l'ont figuré symboliquement.

La Trinacria

Je mentionne seulement ici un étrange emblème trinitaire dans lequel, sous la forme qui nous occupe en cette étude, Jésus-Christ entre pour sa part.



La « Trinacria » des Die Hunder de Franconie.

Ce sont trois poissons absolument semblables entre eux, qui sont réunis en triangle et dont les trois têtes ne font qu'une seule tête. C'est un emblème très ancien que le moyen-âge a conservé sans avoir retenu, semble-t-il, la pensée première qui a fait appliquer du Père et au Saint-Esprit, la figure du Poisson généralement réservée au Fils. Je reproduis cette figure, qui porte en héraldique le nom de *Trinacria*, d'après le blason des Die Hunder de Franconie (2)

L'armorial récent de Gevaert reconnaît dans cette figure, ou pour parler plus correctement dans ce « meuble héraldique », l'un des emblèmes de la Sainte-Trinité : (3) C'est exact ; mais il y faut souligner l'intention d'y garder au Fils son apparence allégorique et traditionnelle de Poisson, et peut-être aussi un allusion à la « génération éternelle » de ce Fils divin « qui n'a pas été créé, mais engendré... et qui est consubstantiel au

(1) Clément d'Alexandrie : *Œuvres*. T. 1, 312.

(2) voir Vulson de la Colombière. *La Science Héroïque* (1669), p. 330 et pl., n° 24.

(3) Gevaert. *L'Héraldique*, p. 36.

Père... » (1) ? L'identité de nature divine commune aux trois Personnes serait affirmée dans cette figure par la forme semblable des trois Poissons, comme l'unité de substance le serait par la tête unique qui ne fait en réalité des trois poissons qu'un seul être.

Une autre idée s'impose : comme la *Triquetra*, *Triskele* dont le monnayage antique nous a gardé les formes diverses, comme le *Swastika* des cultes asiatiques, la Trinacria est une figure à pivot central imaginaire qui exprime essentiellement un mouvement tournant, ce mouvement qui anime tout, qui s'impose à tout, depuis la rotation et la course des astres dans l'immensité jusqu'à celle du sang dont notre corps et dans ceux des infiniment petits, ce mouvement de fuite et de retour si formidablement écrasant, ou si merveilleusement délicat, devant lequel tombait en extase le philosophe Hello (3). Dans ce sens, la Trinacria symbolise l'activité créatrice et continue des trois Personnes divines, et, par là, porte notre pensée jusqu'à l'infranchissable seuil de la vie même du Dieu-Vivant.

Le Poisson, emblème du Chrétien.

L'hiéroglyphe chrétien du Poisson, l'un des premiers qui aient été utilisés pour figurer le Sauveur, (3) le fut tout aussitôt aussi pour représenter mystérieusement le fidèle, son disciple.

Les premiers chrétiens se désignèrent du reste eux-mêmes comme « fils de l'Ictus céleste », le « Grand Poisson », *Piscem Magnum*, qu'ils devaient suivre et imiter en tout : « Nous, petits poissons, écrivait au II^e siècle Tertullien, selon notre Poisson, Jésus-Christ, nous naissons dans l'eau (baptismale) et nous ne pouvons être sauvés qu'en demeurant dans l'eau », (4) c'est-à-dire dans la foi du baptême.

Et, au siècle suivant, saint Cyprien s'exprimait ainsi : « C'est dans l'eau que nous renaissions à l'image du Christ, notre Maître, le Poisson ».

Les artistes contemporains de ces docteurs ont traduit de cent façons cette ressemblance allégorique du fidèle et du Christ-Poisson ; je n'en veux citer ici, comme un des plus beaux exemples, que le grand médaillon en mosaïque de la catacombe d'Hadrumète, à Sousse en Tunisie : nous y voyons le Poisson Rédempteur couché sur l'Ancre, image de la Croix du Calvaire ;

(1) Texte de la « Profession de foi de Pie IV ».

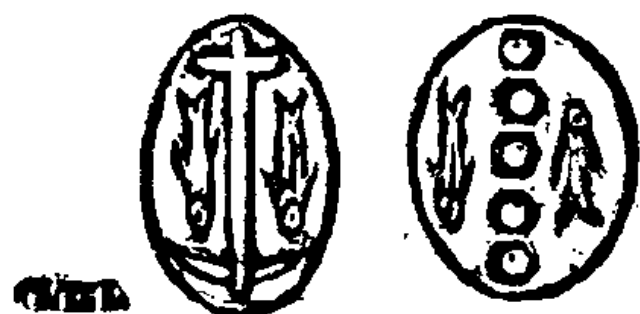
(2) Cf. Ernest Hello. *Le Cœur humain*, p. 4.

(3) D'après Edm. Le Blant les deux plus anciens emblèmes du Christ seraient le Poisson et l'Ancre. *Manuel d'Épigraphie Chrétienne*, p. 27.

(4) Tertullien. *De Baptismo*. Cap. 1.

tout autour de lui, les Poissons fidèles nagent heureusement au milieu des algues.

Souvent aussi, sur des pierres précieuses gravées, deux poissons fidèles sont représentés le long de l'Ancre ou de la Croix, ou bien auprès des pains eucharistiques. J'en figure ici deux exemples bien connus en iconographie sacrée : le premier est un onyx du British Museum, et le second une cornaline romaine.



Gemmes antiques gravées
à l'image du Poisson-fidèle.

Le Poisson Satan.

Comme presque tous les principaux emblèmes de notre Sauveur le Poisson fut aussi appelé par la symbolique chrétienne pour représenter, dans les domaines des arts et des lettres, « l'Ange du Mal », le Mauvais.



Le combat des Anges contre Léviathan. — XIII^e Siècle.

Le Livre de Job en désignant sous le nom de *Léviathan* le roi monstrueux de la mer qui « fait bouillonner l'abîme comme une chaudière, (1) a été le grand inspirateur des images pisciformes de Satan. En allusion au passage de ce livre où Dieu dit à Job : « Tireras-tu Leviathan avec un hameçon ? et lui serreras-tu la gorge avec un cordeau ? » (2) nos enlumineurs du Moyen-âge ont figuré, le Christ pêcheur enlevant au bout d'une ligne un horridique poisson qui s'épuise en secousses douloureuses et vaines.

Ailleurs, par exemple sur le *Psalterium cum figuris* du XIII^e siècle de la Bibliothèque Nationale, ce sont les anges qui combattent à l'épée, en bons chevaliers du ciel, l'inférieur Poisson-réalisant à la place de Dieu, et en son nom ce que dit Isaïe : « Ce jour là Yahweh visitera de son épée grande et forte Léviathan » (3) C'est encore lui que j'ai rencontré, brochet détestable et

(1) Livre de Job. xli, 23.

(2) Ibid xl, 25.

(3) Isaïe Prophétie, xxvii, 1.

maudit, sur une enluminure du XV^e siècle, avec, dans sa gueule, un poisson plus petit qu'il dévore. Et c'est de lui que saint François de Sales parlait quand il prêchait à ses filles de la Visitation la joie spirituelle, et leur disait que l'on croyait « exister en la mer un poisson nommé pescheteau, et surnommé Diable de mer, qui esmouvant et poussant çà et là le limon, trouble l'eau tout au tour de soy pour se tenir en icelle comme dans l'embusche, de laquelle, soudain qu'il apperçoit les pauvres petits poissons, il se rue sur eux, les brigande et les dévore ; d'où peut-être, est venu le mot pescher en eau trouble duquel on use communément : or, c'est de mesme du Diable d'enfer comme du diable de mer, car il fait ses embusches dans la tristesse. » (1)

Et malheureusement, il ne les fait point qu'en cette manière.

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

Loudun (Vienne).

P. S. — A propos de la présence du Poisson *chrétien* — et aussi de plusieurs autres symboles spécifiquement chrétiens — dans l'art du Mexique antique dont je parlais à la page 24, et de l'itinéraire suivi par ces infiltrations chrétiennes, il faut se rappeler que Christophe Colomb n'a pas été le premier européen catholique qui ait abordé en Amérique, mais simplement, peut-être, le premier qui en soit revenu : Vers le VIII^e siècle des moines irlandais, « papas », partis de leurs établissements d'Islande, des Orcades, des Shetlands, ont abordé le Nouveau-Monde, en ont suivi les rivages jusqu'en Amérique Centrale où le golfe du Mexique paraît avoir été le terme de leur odyssée apostolique ; « les documents mahuas et mayas fournissent à cet égard les renseignements les plus circonstanciés » (2). Il y a quelque vingt ans, ce me semble, la *Revue Archéologique* a publié plusieurs études sur cette pénétration pré-colombienne du Christianisme au Nouveau-Monde.

On sait d'autre part (v. p. 34) que le Poisson était au VIII^e siècle l'un des emblèmes favoris de l'art religieux en Irlande.

(1) St François de Sales. *Traité de l'Amour de Dieu* édit. de 1616. p. 1033.

(2) D. H. Leclercq, *Dict. d'archéol. Chrét.* Fasc. LXVIII, *Vbo Iles Nord-Atlantiques*, col. 84.



LES ÉPHÉMÉRIDES DU CŒUR DE JÉSUS

MOIS DE DÉCEMBRE

8 DÉCEMBRE

8 *Décembre* 1871. — A Marseille, précieuse mort de M. Pierre-Antoine-Thadée Vitagliano, prêtre dévoré de zèle pour la gloire de Dieu.

Afin de rendre plus durable le succès de ses prédications, il institua à Saint-Ferréol l'*Association aux Cœurs de Jésus et de Marie pour la Conversion des Pécheurs et la Délivrance des Ames du Purgatoire*. En la fondant, il mettait son œuvre sous la protection des deux Cœurs de Jésus et de Marie : « Ce n'est pas sans un puissant motif que nous avons placé notre association sous la protection spéciale des Cœurs de Jésus et de Marie ; nous n'avons pas voulu séparer ces deux Cœurs, si étroitement unis par les liens de la plus ardente charité, qui ont tant souffert pour les pécheurs et qui furent si cruellement déchirés sur la montagne du Calvaire. Nous savons que les mérites seuls du Cœur de Jésus ont pu satisfaire à la justice divine et sauver le monde, mais fortement persuadés qu'une mère si tendrement aimée doit avoir une puissance sans borne sur le Cœur de son Fils, aux souffrances duquel elle a eu tant de part, nous devons pour rendre nos prières plus efficaces et plus utiles, implorer sa médiation et ses suffrages. Serait-il possible que l'Eternel ne se laissât pas fléchir en faveur des pécheurs lorsque, pour prix de leur conversion, nous lui présenterons les mérites infinis du Cœur de Jésus et les douleurs incompréhensibles du Cœur de Marie ? » (1)

Mgr de Mazenod approuva cette Association en 1837 et

(1) *Manuel des Associés...* Marseille, 1842, p. 24 ;

le Pape Grégoire XVI par rescrits en date des 27 et 29 janvier, du 18 août et du 17 novembre 1838 accordait des indulgences et sanctionnait les fêtes de l'Association au nombre de cinq « dont la principale se célèbre le vendredi après la fête du Sacré-Cœur de Jésus. »

Cette Association se développa rapidement et fit beaucoup de bien.

Emu par la triste condition des enfants privés de leurs parents et abandonnés à eux-mêmes il fonda le 27 décembre 1849 pour les garçons l'orphelinat industriel qui porte son nom. Le nombre de ses pensionnaires ayant augmenté rapidement, pour en prendre soin le bon Père fonda le 26 février 1852, les Oblates de Marie-Immaculée. Cette belle œuvre, le saint Curé d'Ars la déclara « l'Œuvre du Cœur de Jésus, voulue par Dieu. »

En octobre 1871, M. Vitagliano s'alita, gardant toutefois un ardent espoir que le Cœur de Jésus le guérirait. Il n'en fut pas ainsi. Au moment de mourir, il dit à la Supérieure des Oblates:

- Adieu, Mère ; je pars.
- Et où allez-vous, mon Père ?
- Je vais dans le Cœur de Jésus, ma chère enfant.
- Oh !... mon Père, oh !... là vous allez bien vous trouver !
- Oui, effectivement, je suis déjà très bien dans ce Cœur adorable, je vais avec lui, me perdre dans l'immensité de Dieu, pour y célébrer ses miséricordes infinies. » (1)

Il fut assisté et consolé à sa mort par le Père Jean du Sacré-Cœur qui n'est pas un inconnu pour les lecteurs de *Regnabit*. (2)

En 1842, M. le Chanoine Vitagliano publia un *Manuel des Associés aux Cœurs de Jésus et de Marie pour la Conversion des Pécheurs et la Délivrance des Ames du Purgatoire*. La plus grande partie de ce *Manuel* est consacrée à trente-neuf méditations sur les scènes de la Passion, depuis le lavement des pieds jusqu'à la crucifixion. Souvent dans ces pages il insiste sur la nécessité de consoler le Cœur affligé de Jésus qui nous a infiniment aimés (3) Il faut « dédommager le Cœur de Jésus des outrages qu'il reçoit encore de la part de tant de mauvais chrétiens qui, par un aveuglement qu'on ne saurait assez déplorer, semblent trouver quelque intérêt à imiter le funeste exemple de Judas. » (4) Pour cela, nous osons joindre nos peines, nos afflictions, nos croix « à toutes les satisfactions que votre Cœur adorable a présentées à la Très

(1) Ch. Pascalis : *La Vie et l'Œuvre du Chanoine Vitagliano*, Marseille, Maison de l'Orphelinat Vitagliano, 1893, p. 321.

(2) Cf. *Regnabit*, T. VI, p. 144, 243, 315, 475 ; T. VII, p. 38, 135, 235, 241, 521.

(3) *Manuel*, p. 58, 63, 86.

(4) *id.*, p. 91. Cf. p. 104, 120, 140 ;

Sainte Trinité pour la justification des pécheurs. Permettez, aimable Jésus, que nous vous offrions même votre Cœur avec toutes les richesses qu'il possède, tout ce qu'il a souffert, de tourments et d'angoisses, durant les jours de votre pèlerinage ». (1) Dans ce Cœur, qui a tant désiré la passion (2) et que le bon Larron a consolé (3), « descendons et comprenons de quelle douleur profonde il doit être pénétré en se voyant traité avec tant de barbarie ». (4) C'est dans l'Eucharistie que Jésus nous laisse « son divin Cœur, chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu, en qui le Père éternel a mis toutes ses complaisances, qui possède tous les trésors de la sagesse et de la science et que les anges ne cessent d'adorer, de contempler dans un saint ravissement. » (5).

Aussi l'auteur demande-t-il que ce Cœur bon et compatissant s'ouvre aux pécheurs et que quelques étincelles du feu qui le consume en sortent pour les embraser du saint amour. (6)

Donnons enfin cette *Amende honorable au Sacré-Cœur de N.-S. Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de l'Autel, pour les premiers vendredis du mois.*

« Permettez que je m'adresse à vous, ô cœur divin et adorable de Jésus mon Sauveur, abîme d'amour et de miséricorde, et que je vous demande, saisi d'étonnement sur vos bontés et sur mes ingratitude, pourquoi vous avez inventé une nouvelle manière de vous immoler pour moi, en la divine Eucharistie, après vous être offert une fois pour mon salut aux douleurs et à la mort de la Croix.

C'est l'amour infini dont vous êtes embrasé pour moi, qui vous a porté à souffrir toute sorte d'outrages pour vous unir à moi, et me combler de vos biens. Et moi, mon Dieu, bien loin de reconnaître tous ces bienfaits par ma fidélité à vous servir, j'ai augmenté vos douleurs par mes irrévérences et mon indifférence pour vous dans cet auguste sacrement. Vous nous y préparez un festin de votre corps adorable et de votre précieux sang, et jusqu'ici je n'ai eu que de l'éloignement, ou du dégoût pour cette nourriture céleste. Ingrat à l'excès, j'ai oublié vos bienfaits, déshonoré votre présence et abusé de vos bontés. Touché d'un extrême regret au souvenir d'une conduite si criminelle, je viens, ô Dieu de Majesté, me prosterner à vos pieds. Misérable créature, pécheur encore plus misérable, j'ose paraître devant vous : enfant prodigue je retourne à mon Père, et, le cœur pénétré

(1) *Manuel...*, p. 39.

(2) *id.*, p. 79.

(3) *id.*, p. 147.

(4) *id.*, p. 119.

(5) *id.*, p. 67.

(6) *id.*, p. 40.

de la plus sincère douleur, je viens vous faire Amende honorable pour toutes les indignités, les outrages, les irrévérences et les mépris que vous avez soufferts sur nos autels depuis l'institution de ce divin Sacrement. Que ne puis-je les réparer par toute sorte d'humiliations et de souffrances ! Me voici prêt, ô mon Dieu, à recevoir de votre main tous les châtiments que j'ai mérités. Immolez-moi, Seigneur, comme votre victime ; mais purifiez-moi, et souvenez-vous que votre Cœur adorable portant le poids de nos péchés, en a été affligé jusqu'à la mort ; ne permettez pas que votre sang me soit inutile ; anéantissez mon cœur criminel, et donnez-m'en un qui soit selon le vôtre, qui travaille sans cesse à détester ses désordres passés, et qui s'applique de toutes ses forces à aimer et adorer votre Cœur adorable, le plus saint de tous les cœurs. Ainsi soit-il. » (1)

10 DÉCEMBRE

10 *Décembre* 1919. — Sa Sainteté le Pape Benoît XV érige deux Archiconfréries dans la chapelle de Notre-Dame du Sacré-Cœur à Québec (Canada).

Pour perpétuelle mémoire.

Les pieuses Associations ou Confréries sont comme les troupes auxiliaires de l'Église militante ; elles aident le clergé dans l'exercice du saint ministère, nourrissent la piété et rehaussent l'éclat du culte divin. C'est pourquoi à l'exemple des Pontifes Romains, Nos Prédécesseurs. Nous leur accordons volontiers des titres et des privilèges spéciaux et très honorifiques. Pour ce même motif, et comme le Supérieur actuel des Missionnaires de Québec, Canada, Nous a instamment prié d'élever au rang de Primaires les deux Associations connues sous les titres, l'une, du « Culte perpétuel envers le Sacré-Cœur », l'autre, de « Saint Joseph, modèle et patron des Amis du Sacré-Cœur », comme, d'autre part, le Cardinal archevêque de Québec joint ses prières à celles du Supérieur de ladite Congrégation, Nous avons décidé de satisfaire à ce pieux désir que Notre Cœur lui-même éprouve. C'est pourquoi, après avoir entendu Notre Fils le Préfet Cardinal de la Congrégation du Concile de la sainte Église Romaine, par Notre Autorité Apostolique et en vertu des présentes, Nous érigeons à perpétuité au rang de Primaires, avec tous les honneurs et privilèges dont jouissent les Confréries Primaires, les deux Associations ci-dessus, c'est-à-dire celle du « Culte Perpétuel envers le Sacré-Cœur », et celle de « Saint Joseph modèle et patron des Amis du Sacré-Cœur ».

(1) *Manuel...*, p. 205.

Aux directeurs et officiers présents et futurs des dites Confréries, également par Notre autorité Apostolique et en vertu des présentes, Nous accordons à perpétuité la faculté, pourvu qu'ils s'en tiennent à la teneur de la Constitution de Clément VIII, Notre Prédécesseur, d'heureuse mémoire, et autres ordonnances Apostoliques relatives à ce sujet, de s'agréger les autres Associations de même titre et du même institut, érigées ou à être érigées plus tard dans les limites de la puissance du Canada, et de leur communiquer toutes les indulgences et autres faveurs spirituelles qui ont été régulièrement concédées et seront concédées dans la suite par le Siège Apostolique aux mêmes Confréries Primaires pourvu cependant que les dites indulgences et faveurs spirituelles soient communicables.

Et Nous voulons que les présentes Lettres aient pour toujours leur force, leur valeur et leur efficacité, qu'elles sortissent et obtiennent leurs effets pleins et entiers, et qu'elles favorisent pleinement maintenant et à l'avenir les dites Associations ainsi érigées au rang de Primaires. Et Nous déclarons que tout acte attentatoire à ces prescriptions, de quelque autorité qu'il émane, qu'il soit fait sciemment ou par ignorance, soit nul et vain, nonobstant toutes choses contraires. Et Nous voulons que toute traduction ou copie même imprimée des présentes Lettres faite par un écrivain public et munie de la signature et du sceau d'une personne constituée en dignité ecclésiastique, jouisse de la même valeur que les présentes si elles étaient montrées.

Donné à Rome, près de St-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 10. Décembre 1919, de Notre Pontificat L'an sixième.

P. Card. GASPARRI,
Secrétaire d'Etat. (1)

(1) Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Québec, Mars 1920, p. 76.
Voici le texte latin de ce Bref.

BENEDICTUS PP. XV.

AD PERPETUAM REI MEMORIAM. Sodalium florentes Confraternitates, quae veluti cohortes auxiliae Ecclesiae militantis Clerum in sacri ministerii exercitatione adjuvant, pietatem florent, et divini cultus splendorem curant provehendum, Romanorum Pontificum Decessorum Nostorum vestigiis insistentes, singularibus et quidem perhonorificis titulis ac privilegiis libenter decoramus atque augemus. Hoc ducti consilio, cum hodiernus Superior Missionariorum a Sacro Corde Quebeci, in Canada, enixas Nobis preces adhibuerit, ut canonice institutas in Ecclesia continenti piae domui Missionariorum eorundem a Sacro Corde, civitatis Quebecensis, duas Sodalitates, alteram sub titulo « *Cultus Perpetui erga Sacrum Cor* » et alteram sub invocatione « *Sancti Joseph exemplaris et Patroni Sacrum Cor amantium* » ad Primarium gradum pro Canadensi regione promovere dignaremur, hisque piis optatis amplissimum accedat Cardinalis archiepiscopi Quebecensium suffragium, Nos votis his concedendum propensa voluntate existimavimus. Quam ob rem, audito Filio Nostro S. R. E. Cardinali Congregationi Concilii Praefecto Apostolica Nostra auctoritate, praesentium vi perpetuumque in modum, enunciatas ambas Sodalitates, vicelicet illam « *a Cultu perpetuo erga Sacrum Cor* » et aliam « *Sti Joseph exemplaris et Patroni amantium Cor Jesu* » institutas canonice

Quelques mois après, le dimanche 2 mai 1920, Sa Grandeur Mgr Roy érigea officiellement ces deux Archiconfréries au nom de Son Eminence le cardinal Bégin. Après avoir lu le Bref du Souverain Pontife Monseigneur prononça les paroles suivantes :

Que l'on me permette d'ajouter un mot de recommandation pour stimuler votre piété et vous engager à bien mettre à profit les nombreux avantages spirituels que vous fournissent ces deux Archiconfréries. La dévotion au Sacré-Cœur prend dans le monde entier une extension et un élan remarquable ; il faut s'en réjouir. Cette dévotion se manifeste dans le premier vendredi, du mois, dans les visites de réparation au Cœur Eucharistique de Jésus, dans les archiconfréries de toutes sortes qui s'érigent un peu partout en son honneur, dans ces consécrationes publiques par lesquelles des familles, des paroisses et jusqu'à des nations se donnent à Lui et le reconnaissent comme leur Souverain Maître. Il y a encore cet hommage qu'on appelle l'intronisation du Sacré-Cœur, et qui consiste à installer une statue ou une image du Sacré Cœur dans toutes les familles, cercles, patronages ou associations catholiques. En un mot, le Sacré-Cœur comme le Maître Souverain, a ses apôtres qui se dépensent pour propager son culte dans la sainte Église et parmi ses enfants. Leur zèle et leurs travaux ont pour but d'étendre le règne du Cœur de Jésus, que tous les chrétiens souhaitent de voir se répandre partout et progresser de plus en plus.

Oui ; mais est-ce bien tout ? Est-ce que vraiment cela

in Ecclesia Missionariorum S. Cordis, civitatis Quebecensis erigimus in « PRIMARIAS », cum omnibus et singulis honoribus ac privilegiis quae primarii Sodalitibus competunt.

Sodalitatum autem ipsarum moderatoribus et officialibus praesentibus et futuris, perpetuo, similiter Apostolica Nostra auctoritate, tenore praesentium, concedimus ut ipsi alias ejusdem nominis atque instituti societates intra fines Canadensis Ditionis, tam actu erectas quam in posterum erigendas, servata forma Constitutionis rec me. Clementis PP. VIII, Nostri Praedecessoris, aliisque Apostolicis Constitutionibus desuper editis, sibi queant aggregare, et cum illis communicare indulgentias omnes aliasque spirituales gratias primariis ipsis sodalitatibus a Sede Apostolica rite concessas vel concedendas in posterum, dummodo tamen eadem possint cum aliis communicari. Decernentes praesentes Litteras firmas, validas atque efficaces semper extare ac permanere, suosque plenos atque integros effectus sortiri atque obtinere, enunciatisque sodalitatibus sic in Primarias erectis nunc et in posterum pene suffragari ; sicque rite judicandum ac definiendum esse, irritumque ex nunc et inane fieri si quidem secus super his a quovis, auctoritate qualibet, scienter sive ignoranter attentari contigerit. Non obstantibus contrariis quibuscumque. Volumus autem, ut, praesentium Litterarum transumptis seu exemplis, etiam impressis, manu alicujus Notarii publici subscriptis ac sigillo personae in ecclesiastica dignitate constitutae munitis, eadem prorsus fides adhibeatur, quae adhiberetur ipsis praesentibus si forent exhibitae vel ostensae. Datum Romae apud S. Petrum sub annulo Piscatoris die mensis Decembris anno MCRXIX, Pontificatus nostri sexto.

P. Card. GASPARRI
a Secretis status.

S. Congr. Conc. N° 1614.

Brevi Apostolici N° 1191.

suffit ? Oh ! sans doute tout cela répond à quelques-uns des désirs manifestés par le Cœur de Jésus à sainte Marguerite-Marie ; mais ce serait bien mal comprendre Notre-Seigneur que de s'imaginer qu'Il se contente de cela. Le cœur, de sa nature, est exigeant, et quand il s'agit du Cœur d'un Dieu, on s'attend bien qu'il va pousser très loin ses exigences. Il faut au cœur de l'amour et non pas un amour passager et de circonstance, non pas un amour qui attende les occasions pour se montrer. Non ; il lui faut plus que cela. Il lui faut un amour constant et dévoué. L'amitié que réclame le cœur, même quand il est humain, ce n'est pas la prière, la demande d'un service quand on a besoin, ce n'est pas une salutation plus ou moins cordiale, ce n'est pas un portrait suspendu à la muraille de la chambre. Non ; C'est plus que cela : l'ami veut que l'ami partage sa vie ; l'amitié réclame que ceux qui la professent entrent dans les sentiments, partagent l'activité de leurs amis ; l'amitié associe deux vies et deux âmes ; elle fait que rien de ce qui intéresse l'un des amis n'est étranger à l'autre. Aussi, le Cœur de Jésus, où nous trouvons l'amour parfait, exige que l'on réponde à son amour par un amour aussi parfait que comporte le titre d'amis que nous prenons envers Lui. Il ne se contente pas donc de manifestations passagères. Il demande que ceux qui veulent vraiment l'aimer s'associent à toute sa vie et à tous ses sentiments. Le Cœur de Jésus s'est choisi au milieu de nous un palais, une salle d'audience, où il veut bien recevoir ses amis et converser avec eux. C'est le Tabernacle. Il est là agissant et aimant ; Il est là adorant, remerciant, suppliant, expiant ; Il est là montrant à tous ceux qui veulent le voir cet amour qui appelle l'amour. Il est là, sans doute, pour répandre ses grâces sur ceux qui en ont besoin, pour consoler les pécheurs, soulager nos faiblesses, attirer sur son Cœur les âmes pures et aimantes. Mais Il est là aussi pour demander à ses fidèles amis de s'associer à sa vie eucharistique, d'entrer dans les desseins de son amour et de sa miséricorde, et Il n'est pleinement satisfait que lorsqu'Il reçoit d'eux les hommages d'adoration, de gratitude, de réparation, d'expiation qu'Il réclame et qui répondent à ses besoins.

Vivre en commun avec ce Cœur divin, tel est le but de l'« Archiconfrérie du culte perpétuel » Mais ici on fait un choix. Ce n'est pas une Association qui s'adresse à tout le monde. Ceux-là seuls sont dignes d'en faire partie qui sont prêts à partager toute la vie du Cœur de Jésus, qui sont décidés de s'associer à ses besoins, et de prendre part à cette activité incessante qu'Il déploie pour embraser les âmes, les gagner et les attirer à Lui. Donc, celui qui entre dans cette Association fait un pas immense dans la pratique du culte perpétuel envers le Sacré-Cœur. Il ne s'agit plus seulement de prendre part à des processions en son

honneur. Vous sentez bien que malgré de pareilles manifestations la masse du peuple reste froide ; vous vous apercevez bien que les vies ne changent pas assez ; vous constatez que cette dévotion extérieure ne s'empare pas suffisamment du cœur et de la volonté de ceux qui s'y associent. Un beau geste accompli en l'honneur du Cœur de Jésus arrachera des cris d'enthousiasme à ceux qui en seront les heureux témoins, mais ce qui vaut mieux que cet enthousiasme, c'est la générosité, c'est que l'on associe le Cœur de Jésus à ses desseins, à ses besoins et à ses douleurs. Voilà ce que réclame Notre-Seigneur. Il veut des amis comme sainte Marguerite-Marie, des amis qui le comprennent, des amis non pas d'un mois par année, mais des amis de chaque jour, de tous les instants du jour, des amis dont l'amour divin fait disparaître les défauts, que l'amour divin appelle au sacrifice. Voilà pourquoi le Sacré-Cœur de Jésus se plaignait à sa servante de rencontrer beaucoup d'indifférence. Aujourd'hui encore soyez assurés que le Cœur de Jésus se plaint de ne pas trouver des cœurs reconnaissants. Il se plaint de ne pas rencontrer suffisamment de ces âmes qui se laissent attirer et transformer par son amour. Eh bien ! c'est à cela que l'on vous invite en vous demandant d'entrer dans cette Archiconfrérie.

Par ce « Culte perpétuel » on établit un échange incessant de sentiments et d'actes d'amour atteignant le Cœur de Jésus et se retournant vers nous en torrents de grâces pour tous les besoins de nos âmes. Par le culte perpétuel les amis de Jésus s'associent à sa vie eucharistique, et chacun pour chaque jour se charge d'une tâche spéciale. Aujourd'hui ce sera l'adoration, demain et les jours suivants ce sera l'amour puis l'action de grâces, la supplication, la compassion, l'expiation, l'union. Et ainsi chacun s'applique à sa tâche, les journées de l'ami fidèle seront pleines du Cœur de Jésus ; toute la vie de l'associé se trouvera vraiment enchaîné à Lui, c'est l'être tout entier qui sera pris par ce grand amour. L'intelligence puisera dans le Cœur de Jésus les connaissances seules vraiment nécessaires, parce qu'elles ont pour objet Dieu et la vie éternelle. La volonté s'appuiera sur ce divin Cœur pour y trouver la force contre ses faiblesses morales. L'affection y consumera dans cette fournaise ardente tous les alliages qui en diminuent la valeur. Le cœur enfin se divinisera par un contact permanent avec le Cœur de Jésus. Une fois que l'on s'est fait l'associé de ce Cœur sacré et son compagnon de tous les jours, la vie se transforme d'elle-même. Il n'est donc pas nécessaire de faire de grands efforts pour vivre de la vie du Cœur de Jésus. L'amour sincère et constant opère cette transformation. Ainsi on répond vraiment au désir que le Cœur de Jésus manifestait à sa servante, sainte Marguerite-Marie lorsqu'il lui disait : « Les hommes n'ont

que des froideurs et du rebut pour tous mes empressements à leur faire du bien. Mais toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude autant que tu en pourras être capable. »

Pour compléter cette œuvre, et pour que cette association les fasse devenir les amis du Cœur de Jésus, ils ont recours à saint Joseph, proposé à leur imitation comme le « modèle et le patron des amis du Sacré-Cœur ».

Autrefois, à Nazareth, quand on voulait voir le divin Enfant, quand on voulait pénétrer le secret admirable de sa vie cachée, on s'adressait, je m'imagine, au chef de la famille, au charpentier saint Joseph, le gardien de l'enfant et de la mère ; et, c'est par lui que l'on arrivait à Jésus en passant probablement aussi par Marie ; et tous ceux que Joseph introduisait à l'Enfant-Jésus étaient sûrs de recevoir un très gracieux accueil. Mais Joseph était discret ; Joseph devait introduire à Jésus ceux qui étaient dignes ; Joseph savait au besoin donner les conseils et les instructions dont on avait besoin pour se gagner l'amitié de ce cher enfant. Ce qui se faisait autrefois à Nazareth continue de se faire aujourd'hui, Joseph est le gardien de Jésus et de ses tabernacles ; et ceux qui veulent entrer dans l'intimité de l'enfant, ceux qui veulent partager la vie du Cœur de Jésus, ceux qui veulent aller à Lui doivent s'adresser au charpentier Joseph.

Vous voyez donc que les raisons de ces Associations sont extrêmement profondes, et je souhaite que vous les compreniez bien et que l'établissement et le développement de ces deux Archiconfréries produisent chez vous et chez tous ceux qui vous imiteront leur plein effet. Entrez dans l'intimité du Cœur de Jésus. Il lui manque des amis ; Il en cherche et n'en trouve pas ; Il en trouve de moins en moins dans l'épouvantable corruption qui envahit la société, entraîne les âmes à la poursuite des plaisirs coupables et pernicious et réduit de plus en plus le nombre déjà trop grand des catholiques peu pratiquants.

Soyez de ceux qu'Il attend ; et puis que vous êtes ici, c'est une preuve que vous avez bien la volonté de répondre à son amour. Comprenez-en bien l'esprit et abandonnez-vous avec une entière confiance à saint Joseph, comme à votre meilleur introducteur auprès de Jésus. Entrez dans les pensées et les désirs du Sacré-Cœur ; rendez-vous capables de faire par amour pour Lui les sacrifices qu'Il réclame de vous. Jésus ne vous comptera pour ses vrais amis que si vous savez faire de vrais sacrifices pour Lui. Et quand l'heure sonnera de quitter cette terre, la mort n'aura rien qui puisse vous effrayer, car vous aurez été les élus de Jésus sur la terre, vous serez ses élus dans le ciel ; vous aurez joui ici-bas de la plus douce intimité de Jésus, Marie et Joseph, en passant votre vie pour ainsi dire dans le foyer de Nazareth

près de ces trois divins modèles ; là-haut, dans le Nazareth céleste, ce seront encore Jésus, Marie et Joseph qui vous introduiront dans leur intimité, contents après les sacrifices si pénibles de la vie présente de vous donner le bonheur éternel.

13 DÉCEMBRE

13 *Décembre* 1779. — A Joigny, naissance de sainte Madeleine Sophie Barat, fondatrice des Dames du Sacré-Cœur.

15 DÉCEMBRE

15 *Décembre* 1617. — Mort de la bienheureuse Marie-Victoire Fornari, fondatrice des Annonciades Célestes. Elle infusa à tout son Institut l'ardente dévotion au Cœur de Jésus dont son âme était remplie. Il lui fut une fois manifesté le rôle du divin Cœur vis à vis de ses filles :

« Cette sainte Mère de tant d'autres saintes dit une annaliste, eut la consolation de voir un jour ce qu'opérait le cœur de ses filles dans le Cœur de Jésus, et celui de Jésus dans celui de ses filles. Il est rapporté dans sa *Vie* qu'un jour, pendant qu'on récitait l'office au chœur, elle eut une vision admirable dans laquelle elle vit, autant qu'il est possible à une créature mortelle, l'adorable Trinité et l'humanité sainte de Jésus-Christ. Elle voyait que toutes les paroles que les religieuses prononçaient en récitant l'office, sortaient de leur bouche comme autant de dards enflammés qui allaient frapper le cœur sacré de Jésus. Elles en sortaient ensuite beaucoup plus enflammées qu'auparavant, elles allaient droit au trône de la très sainte Trinité, d'où elles revenaient avec plus d'ardeur dans le cœur adorable de Jésus, d'où elles sortaient encore avec un nouveau feu et venaient dans le cœur de celles qui les avaient prononcées. Que signifie cette vision, sinon le commerce admirable de l'amour divin dans le cœur de ces saintes filles unies au Sacré-Cœur de Jésus ? Aussi, dès le commencement de cet Ordre séraphique, une sainte âme favorisée du ciel vit-elle un jour en esprit un grand brasier ou une fournaise ardente qui ne signifiait autre chose que ce cœur divin. Elle voyait en même temps toutes les filles de ce nouvel Ordre rangées autour de cette fournaise du divin amour ; elles jetaient à l'envi des parfums dans ce brasier, et la fumée odoriférante s'élevait jusqu'au trône de la divinité. Il fut montré à cette âme que ces parfums signifiaient les bonnes œuvres et les actes d'amour divin, d'humilité, de charité pour le prochain, de mortification, de pauvreté, d'oraison et d'autres saints exercices qui se pratiquaient dans ce nouvel Ordre qu'on érigeait à l'honneur du Verbe incarné et de sa divine Mère. » (1)

(1) Dumortier (R. P. F.) C. SS. R. *La bienheureuse Marie-Victoire Fornari*,

17 DÉCEMBRE

17 *Décembre* 1883. — Mort à Madrid du R. P. Antoine Cabré, de la Compagnie de Jésus Il publia en 1879, un MANUEL DES AMES DÉVOTES AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS, *extrait des œuvres des RR. PP. de la Colombière, Croisset, Loyola, Borgo, Gautrelet, Franco et autres de la Compagnie de Jésus.* (1)

21 DÉCEMBRE

21 *Décembre* 1924. — La province de Zamora (Espagne) est consacrée officiellement au Cœur de Jésus. (2)

23 DÉCEMBRE

23 *Décembre* 1771. — A Villemarie (Canada) mort de Madame d'Youville, fondatrice des *Sœurs de la Charité* ou *Sœurs grises*, consacrées au Père éternel, au service de l'hôpital général de Villemarie.

Elle légua à ses religieuses une grande dévotion au Cœur de Jésus. « Enfin, écrit un de ses biographes, (3) pour leur apprendre que c'était dans le Cœur même de Jésus qu'elles devaient aller puiser, comme dans sa source unique, l'amour de la croix, elle désira qu'il y eut sur leur croix d'argent, et au-dessus de l'image de Jésus, une petite figure de son sacré Cœur. Dans ce même dessein, elle obtint par l'entremise de M. Normant, le 5 mai 1749, un indult apostolique, qui permettait d'ériger une confrérie sous ce nom, dans l'église de l'hôpital général, avec indulgence plénière le jour du Sacré-Cœur et plusieurs autres jours de fêtes; et cette même année, toutes ses filles s'empressèrent d'entrer de concert dans cette confrérie, à la suite de M. Normant, qui inscrivit le premier son nom sur le registre. Enfin pour donner plus d'éclat à cette dévotion, alors naissante, et l'accréditer dans le pays, elle fit construire et orner, en 1761, une chapelle dans l'église de l'hôpital, sous le titre du Sacré-Cœur de Jésus. »

Lucien BURON, prêtre.

Fondatrice des Annonciades Célestes (1562-1617), Langres, Antony (Seine), Saint-Etienne et Bar-le-Duc, 1902, p. 66 ; Cf. Pidoux de Maduère : *La dévotion au Cœur de Jésus chez les Annonciades Célestes*, *Regnabit*, T. IX, p. 94.

(1) Manuel de los devotos del Sagrado Corazon de Jesus, sacado de las obras de los PP. de la Colombière, Croisset, Loyola, Borgo, Gautrelet, Franco y otros de la Compania de Jesus, Madrid, libreria de D. Miguel Olamendi, 1879, 18^o, pp. 715. (Sommervogel : *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, T. II, col. 495.)

(2) *Regnabit*, T. VIII, p. 447.

(3) Faillon : *Vie de Mme d'Youville*, Villemarie, chez les Sœurs de la Charité, 1852, p. 272.



AMIS ET APOTRES DU SACRÉ-CŒUR

Madeleine MORICE

1736 - 1769.

Malgré sa brièveté, la vie de Madeleine Morice fut riche en œuvres et en faveurs divines. Cette humble ouvrière, devenue maîtresse d'école, contribua largement par ses souffrances de toutes sortes à l'établissement du règne de Dieu dans les âmes. Les faveurs dont elle fut comblée la laissèrent humble et douce et la provoquèrent à de nouvelles générosités.

Les lecteurs et amis de *Regnabit* reconnaîtront une âme puissante sur le Cœur de Jésus et enrichie par Lui des plus précieuses faveurs. C'est à ce titre surtout que nous la présentons. (1)

I

LES PREMIÈRES ANNÉES

Madeleine-Marie Morice naquit le 31 Juillet 1736 au Vausserin, métairie dépendant de la paroisse de Néant, en la sénéchaussée de Ploërmel. Elle fut baptisée le lendemain dans l'église de Saint-Pierre de Néant.

Madeleine célébra chaque année, avec la plus grande reconnaissance l'anniversaire de son baptême. En 1767, Jésus, à cette occasion, lui fit connaître qu'elle avait conservé son innocence.

Son père Jean Morice se maria deux fois et eut onze enfants. Madeleine était la neuvième.

Le Vausserin dont Jean Morice n'était que le métayer appartenait à la noble famille du Bois-de-la-Roche dont la plus belle figure fut celle d'Anne Toussainte de Volvire, que le peuple appelait la *Sainte de Néant*.

(1) Sa vie qui avait été donnée au public en 1850 par la Mère Saint Jérôme du couvent des Oiseaux a été totalement refondue par M. l'abbé Nicol, qui a puisé dans les archives, et nous a ainsi donné une vie fort intéressante (Paris, Beauchesne, 1922). Toutes les citations sont tirées de cet ouvrage.

Jean Morice était bon et sage. Il prit à cœur l'éducation de ses enfants qu'il aimait tendrement. Il avait cependant pour Madeleine une préférence bien marquée et fut, tant qu'il vécut, son ferme soutien. Madeleine, en effet, n'était pas heureuse. Elle était le souffre-douleur de toute la famille dont les membres taxaient de folie son irrésistible attrait pour les choses du ciel. Déjà toute enfant, Madeleine préludait à sa vie de souffrance extraordinaire. Jean Morice, lui, comprit sa fille et la protégea.

La nature primesautière de l'enfant et sa grande vivacité auraient pu la conduire à sa perte. Mais Dieu veillait et lui fit trouver ses délices dans la pratique de la vertu. Toutefois, un jour, elle mentit par crainte d'être grondée et il lui arriva à plusieurs reprises de se venger des mauvais traitements qu'elle subissait.

De bonne heure, Madeleine fut comblée des plus précieuses faveurs. Jésus se manifestait à elle comme un enfant de haute naissance qui voulait l'instruire des vérités chrétiennes.

La présence de Jésus maintenait la petite fille dans un profond recueillement et l'élevait à une oraison de grande simplicité. L'ardent désir qu'elle avait de la solitude et les sévices qu'elle endurait la firent, dès l'âge de six ou sept ans, se retirer dans le grenier de la maison pour y vaquer à l'oraison. Bien souvent un grand nombre de chats tentaient par leur bruit, de la distraire. Mais en vain. Cette ruse du démon n'eut aucun succès et Madeleine persévéra dans la prière.

A la prière, la généreuse enfant joignit bientôt la pratique d'une sévère mortification ; elle portait des vêtements usagés et malpropres, se privait de friandises, et usait de disciplines et de ceintures à pointes de fer.

Notre-Seigneur ne tarda pas à récompenser une telle bonne volonté. Il apparut à Madeleine la tête sanglante et déchirée d'épines. A cette vue, touchée de compassion, l'enfant voulut se faire une couronne et la porter en signe de réparation. Mais Jésus lui promit les mystérieuses douleurs du couronnement d'épines. Dès le lendemain, elle fut exaucée : « ...je ressentis, dit-elle, des piqûres aussi violentes à la tête que si on l'eût percée de cruelles épines. Cela m'est arrivé plusieurs fois, et souvent il en sortait du sang. » (1)

Dans le même temps, alors qu'elle n'avait que huit ans, à la suite d'un sermon, elle conçut dans son cœur une dévotion bien tendre envers la Très Sainte Vierge, qu'elle n'appela plus par la suite que *la Bonne Mère*. (2)

(1) p. 43.

(2) Marie récompensa cet amour par une protection incessante souvent visible et par de précieuses faveurs à chacune de ses fêtes. Madeleine croyait à la médiation de la Très Sainte Vierge et à son rôle prépondérant dans l'économie

Son ange gardien fut aussi l'objet d'un grand respect. Il l'accompagnait fréquemment, et elle traitait familièrement avec lui. Mais par-dessus tout, c'était vers Jésus-Hostie que son cœur s'élançait. Elle se consumait de l'ardent désir de recevoir la Sainte Eucharistie. M. le Curé refusait cette faveur à cause de son jeune âge. Mais Jésus avait pour agréable cette faim qu'il provoquait lui-même dans son cœur. Il récompensa par une faveur eucharistique l'attente de Madeleine qui raconte ainsi la grâce qu'elle reçut, alors qu'elle assistait à la première communion des enfants : (1)

« ...Au moment où le prêtre commença la cérémonie, mon désir augmenta de façon à ne plus pouvoir me retenir. Dans le transport de l'amour que je ressentais, pour mon divin Maître, je dis : « O mon amour et mon tout ! puisque mon cœur est privé de la joie de vous posséder, du moins que mes yeux ne soient pas privés de celle de vous voir dans la sainte Hostie et d'admirer le bonheur de ces enfants. » Dans ce moment, le prêtre se tourna vers les communicants, tenant la sainte Hostie en mains et disant : *Voilà l'Agneau de Dieu*. Au même instant il me sembla voir sortir de la sainte Hostie quelque chose de brillant et de merveilleusement beau. Je ne saurais dire ce que cela pouvait être ; mais je ressentais en moi quelque chose de si doux et de si suave qu'il me semblait que je n'étais plus la même. Il se répandit une si grande tranquillité dans mon corps et dans mon âme que tous mes sens en devinrent tout absorbés, sans pouvoir me mouvoir d'aucune façon. Je restai bien trois heures comme immobile. Après quoi je retournai à la maison, mais dans la résolution d'aimer Dieu et d'être à lui sans la moindre petite réserve et à quelque prix que ce pût être. J'étais dans la disposition de souffrir et de donner ma vie pour Jésus-Christ.

« Je ne ressentis plus la même faveur jusqu'à ce que j'eus le bonheur de faire ma première communion. Mais le désir de communier n'en demeura pas là ; il continua toujours ; j'en étais quelquefois hors de moi. Il fallait attendre le temps que Dieu avait marqué pour me faire cette grande grâce. »

de la Rédemption et de la sanctification des âmes. « Comme le Père, écrit-elle, a confié à ses soins le Saint Enfant Jésus, il veut encore s'en servir pour élever les âmes les plus pures dans les voies de la plus haute perfection. » — « C'est par vous, dit-elle à Marie, que l'adorable Jésus fait couler ses influences sur tous ses membres, vous ayant élue de toute éternité pour servir de grand moyen à l'exécution des ordres de sa divine et toute aimable Providence » (p. 285). Elle propage de tout son pouvoir la dévotion à Marie et se consacre elle-même à cette tendre Mère selon l'esprit du bienheureux Grignin de Montfort : « ... Prosternée à vos pieds avec tous les respects et tous les sentiments les plus tendres dont mon cœur est capable, je vous consacre ma liberté et vous cède tout le droit que j'ai sur moi-même, sur toutes mes actions, vous en laissant la disposition entière, au moins autant que je le puis, selon les ordres de votre Fils bien-aimé. Que votre volonté s'accomplisse selon votre bon plaisir, et durant ma vie et après ma mort ». (p. 287).

(1) p. 45.

Toute la vie de Madeleine ne sera pour ainsi dire qu'une suite ininterrompue des plus précieuses faveurs de Jésus-Hostie.

Les grâces que cet enfant recevait de Dieu demandaient qu'elle eût un directeur bon et expérimenté à qui elle pût se confier en toute sécurité. Malheureusement, elle ne reçut du jeune prêtre auquel elle se confessait que blâme et raillerie. Il la traitait de folle et refusait même de l'entendre. Au milieu des angoisses dont son âme était torturée, Madeleine reçut de la Très Sainte Vierge une preuve de sa maternelle protection. Marie lui apparut alors qu'elle gardait son troupeau ; elle lui donna de précieux enseignements et, après lui avoir annoncé une vie semée de croix et d'épreuves de toutes sortes, elle lui promit un guide spirituel. Comme gage de la réalité de la vision, elle lui donna, en la quittant, une petite statuette. La promesse de la Très Sainte Vierge ne se réalisa que le 25 mars 1748. Ce jour-là, Madeleine fit la connaissance du recteur de Guilliers, M. Nouël, qui la comprit parfaitement. Admirant la conduite de l'amour de Dieu dans cette jeune âme, M. Nouël s'efforça de pacifier, d'instruire et de modérer Madeleine. Il fut son premier et aussi son meilleur directeur. Il la prépara à sa première communion qu'elle fit le 2 juin 1748, jour de la Pentecôte, dans des transports d'indicible ferveur.

En ce beau jour, Jésus daigna montrer son divin visage dans la sainte Hostie pour enflammer et fortifier l'innocente enfant. Déjà l'amour divin commençait ses consolants ravages dans son âme ! Jésus demanda le cœur de Madeleine avec beaucoup d'insistance ; elle le lui donna sans retour. Mais Jésus voulait davantage. Il ne cessa de manifester ses exigences que le jour où M. Nouël permit à sa pénitente de signer de son sang un vœu de consécration aux Cœurs de Jésus et de Marie. Elle fut ensuite sans nul doute inscrite à une confrérie du Sacré-Cœur et suspendit à son cou le cœur d'argent du Bienheureux Jean Eudes.

La vie de Madeleine se poursuivait monotone. Elle continuait à garder les troupeaux, à prendre soin de son frère et de sa sœur plus jeunes, à aider au ménage, travaillant sans cesse en chantant de pieux cantiques.

Le 28 mars 1754, Jean Morice mourut. Ce fut pour sa fille chérie, une bien grande épreuve et le commencement d'une véritable persécution domestique, se traduisant souvent par les mauvais traitements les plus indignes. La Sainte Vierge venait de temps en temps consoler la pauvre orpheline et Notre-Seigneur se manifestait à elle avec bonté ; Il la réconfortait, la reprenait de ses faiblesses et s'unissait à elle très intimement : « Je sentais, dit-elle, mon cœur si étroitement uni au sien qu'il semblait que les deux n'en faisaient qu'un. » (1) Toutes ces

(1) p. 63.

faveurs, et la certitude de son néant troublèrent Madeleine. Elle craignit d'être dans l'illusion. Cette crainte sera la plus pénible et la plus consolante de ses épreuves. Tous les prêtres auxquels elle s'adressera auront à la fortifier et à la rassurer, surtout dans les moments très pénibles et très fréquents de ses détresses spirituelles.

En 1754 ou 1755, elle prit l'habit du Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et prononça le vœu de virginité perpétuelle.

Les mauvais traitements qu'elle eut à endurer à la suite de la mort de son père contraignirent Madeleine à quitter la demeure familiale en 1757 et à se placer comme domestique. Madame de Ligouyer, alors propriétaire du château du Bois-de-la-Roche, voulut l'avoir dans sa maison. Elle y demeura quatre années en qualité de fille de cuisine ou de femme de chambre. Elle rendit beaucoup de services à la châtelaine en assurant la bonne tenue du personnel domestique. Mais, par contre, la jalousie et l'insolence de certains hommes grossiers la firent beaucoup souffrir. Méprisée et calomniée, elle n'en demeura pas moins dans une paix profonde, vaquant avec zèle aux devoirs de sa charge.

Dieu l'éprouva bien sensiblement en lui retirant l'appui de M. Nouël qui mourut en 1760, la laissant bien seule.

La protection de la Très Sainte Vierge se manifesta à cette époque, miraculeusement. Au cours d'une saignée qu'un chirurgien maladroît lui fit au pied droit, l'extrémité de la lancette demeura dans les chairs. Le mal devint si grave que l'amputation de la jambe fut décidée. La pudeur de Madeleine fut alarmée de cette résolution. La pauvre enfant que l'on avait transportée à Rennes, obtint de Notre-Dame des Miracles et Vertus sa guérison complète et instantanée.

Peu après son retour au château du Bois-de-la-Roche, Madeleine quitta Mme de Ligouyer. Les principales raisons de son départ furent le danger incessant que courait sa vertu et la grande difficulté qu'elle éprouvait à se recueillir dans un milieu aussi bruyant. En outre, sa santé était ébranlée, et il lui fallait venir en aide à sa mère.

Elle se rendit à Ploërmel.

II

MADELEINE A PLOERMEL

Elle commença alors à apprendre la couture. Sa vive intelligence et son habileté lui permirent de devenir en peu de temps une bonne ouvrière. Mais elle tomba malade et dut vivre de charité. C'est alors que commença pour elle une vie toute d'épreuves et d'abandon total à la Providence. Lorsque l'état de sa santé lui permettait de travailler, elle gagnait courageuse-

ment son pain ; mais il lui arriva très souvent de recourir, par suite de la maladie, au bon cœur de personnes charitables pour ne pas mourir de faim. Elle était continuellement souffrante et parfois en un tel état qu'humainement elle paraissait sur le point de rendre le dernier soupir. Contractions de nerfs, convulsions, vomissements, fièvre, enrouement, tout contribuait à faire de Madeleine une pitoyable victime. Sa patience et sa douceur au milieu des souffrances étaient proverbiales et édifiaient beaucoup ceux qui en étaient les heureux témoins. Elle avait bien compris le rôle rédempteur de la souffrance et elle avait généreusement accepté la mission réparatrice que Dieu lui donnait. « Aimons encore plus à souffrir qu'à jouir, disait-elle souvent, l'éternité est assez longue pour jouir et nous n'avons que cette vie pour souffrir. » (1)

Au milieu de ses épreuves douloureuses, Madeleine recevait avec grande reconnaissance le réconfort de trois âmes que Dieu avait mises sur sa voie pour l'aider. Mlle Le Sanquer, du Tiers-Ordre du Mont-Carmel, Mme Le Brun, tout adonnée aux œuvres de charité et Thérèse Piquet, servante de Mme Le Brun.

Dieu intervenait aussi parfois directement pour consoler et fortifier Madeleine. La sainte Communion était pour elle l'occasion de grâces extraordinaires et d'extases prolongées. Elle avait une véritable passion pour la sainte Eucharistie et Dieu récompensait souvent ses désirs amoureux par des miracles publics. Le fait que nous allons rapporter est le plus étonnant de tous ; il s'est renouvelé plus d'une fois de diverses façons.

« Un dimanche matin, après la Messe, M. Trahoué, recteur de la paroisse, distribuait la sainte Communion aux fidèles. Madeleine avait pris place dans la nef du côté de l'épître, à une dizaine de pas de la sainte Table, à peu près à la hauteur de la chaire. Elle n'avait pas communie depuis quinze jours environ. Son cœur brûlait d'un tel amour, ses désirs étaient si véhéments, qu'elle ne se tenait qu'à grand'peine. L'obéissance seule l'empêchait d'aller à la sainte Table. Tout à coup on vit une hostie se détacher du ciboire et venir se fixer devant sa bouche, le bord touchant légèrement la lèvre inférieure. On avertit le recteur qui levant les yeux aperçut le prodige, Il acheva la cérémonie commencée, mais après avoir déposé les ornements à la sacristie, il rentra dans l'église, alla droit à Madeleine et, l'interpellant publiquement, lui demanda d'un ton sévère ce qu'elle avait sur les lèvres. Effrayée autant que confuse, intimidée par l'attitude du recteur et par le nombre des témoins, souffrant en outre depuis plusieurs jours d'une extinction de voix presque totale, elle ne trouva rien à répondre. Et le prêtre, indigné de ce qu'il prenait pour un sacrilège, lui intima l'ordre

(1) p. 89.

de sortir. Madeleine obéit aussitôt et se dirigea en hâte vers sa demeure. Les saintes espèces étaient toujours suspendues à la hauteur de sa bouche, sans être aucunement collées à ses lèvres, et elle les cachait de son mieux avec les ailes et les barbes de sa coiffe. Rentrée chez elle, elle demanda son confesseur. M. Simon se rendit à son appel, aussi discrètement que possible, non cependant sans avoir pris la précaution d'emmener un de ses confrères à titre de témoin. Il commença par interroger Madeleine, lui demandant si elle avait communie le matin, et depuis combien de temps elle ne l'avait pas fait. La jeune fille répondit de la manière la plus satisfaisante. D'ailleurs, mieux que le Recteur, M. Simon connaissait la haute vertu de sa pénitente. Il comprit que le désir de Notre-Seigneur si respectueux de l'autorité du confesseur, mais en même temps si clairement manifesté, était de se donner à son humble servante. Il ne pouvait s'y opposer. A ce moment, il s'aperçut qu'il n'avait pas d'étole ; toujours accompagné, il alla en prendre une à la sacristie. A son retour, il remarqua que l'hostie était comme collée à la lèvre inférieure de Madeleine ; mais quand il avança la main pour la saisir, elle se détacha tout-à-coup et vint d'elle-même se placer entre ses doigts. Alors, sans prononcer les paroles d'usage dans l'administration du sacrement de l'Eucharistie, il communia Madeleine. Il fit plus : avant de se retirer, il leva la défense contre laquelle Jésus lui-même venait de protester d'une manière si merveilleuse et si touchante. » (1)

Un tel fait fut diversement interprété. Les uns tinrent Madeleine pour une sainte ; les autres, plus nombreux, l'accablaient de mépris et la traitaient de sorcière et de profanatrice. Il fut même question de la traîner en justice et de la brûler vive. Le père de Mlle Le Sancquer (2) protégea Madeleine et l'effervescence cessa. Mais non pas les soupçons, ni le ridicule. Considérée comme une folle, elle ne pouvait sortir de sa maison sans être épiée, suivie et même injuriée. Cette persécution qui était un baume pour son cœur, cessa brusquement de la manière suivante : Mme de la Voltais, amie de Mme Le Brun, rentrant à Ploërmel eut compassion de Madeleine et lui offrit l'hospitalité dans son hôtel. Cette détermination fut violemment critiquée et tout Ploërmel s'attendait à ce que M. de la Voltais désapprouvât la conduite de sa femme. Il n'en fut rien. Bien au contraire. M. de la Voltais approuva hautement cette décision et prit officiellement Madeleine sous sa protection. Les esprits s'apaisèrent immédiatement devant une attitude aussi énergique.

(à suivre)

Lucien BURON, *prêtre.*

(1) p. 91-93.

(2) M. Le Sancquer était le Doyen des Procureurs de Ploërmel.

Le Rayonnement du Sacré-Cœur dans l'Éducation.

Enfin, je puis ouvrir ici cette rubrique...

J'ai dit à des éducatrices que, entre autres valeurs de pensée, la manifestation du Sacré-Cœur en a une dans l'ordre de l'éducation.

Si l'idéal chrétien a quelque valeur pédagogique, et si la manifestation du Cœur du Christ est la manifestation de tout l'idéal chrétien sous son jour le plus vrai et le plus attirant, il faut bien que cette manifestation du Sacré-Cœur ait, elle aussi, une valeur pédagogique.

La difficulté, c'est de montrer comment utiliser cette valeur sans ennui pour l'élève : de manière à former en lui la « mentalité Sacré-Cœur » sans que la parole du maître se transforme le moins du monde en « sermon ».

Je tiens, mes chères Sœurs, à vous remercier d'avoir parlé les premières.

Puissent vos pages susciter des échanges de vues, des ajoutes, des correctifs !

La question que vous traitez est d'importance. Il s'agit de former la pensée de l'enfant — et donc d'orienter l'avenir — dans le sens de la manifestation du Sacré-Cœur.

* * *

I. - RÔLE PÉDAGOGIQUE DU SACRÉ-CŒUR DANS L'ENSEIGNEMENT.

Amies de la jeunesse et de l'enseignement, religieuses ou laïques, qui tenez en mains le cœur et la volonté, la vie et l'intelligence de l'enfant, c'est à vous que j'écris. Je veux vous dire comment un prêtre, un apôtre du Sacré-Cœur venu de France au Canada, sut, par ses prédications et ses exemples, attiser en nous le feu de l'amour du Christ, et comment par ses causeries sur le rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur, il sut nous convaincre nous-même de cette question capitale que le règne de Jésus arrivera dans le monde qu'en autant que son divin

Cœur sera connu, aimé et servi des âmes, qu'en autant qu'il régnera sur les intelligences et les volontés.

Cet apôtre, le Révérend Père Félix Anizan O. M. I., fondateur et promoteur de cette Société admirable et magnifique qui s'appelle Rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur, prêcha cette année la retraite annuelle aux jeunes filles de notre Pensionnat, à l'ouverture de nos cours scolaires, septembre 1926. Savant prédicateur à la parole éloquente et suave, il enflamma notre zèle et nous poussa, nous surtout Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa qui enseignons à plusieurs milliers d'enfants dans la Capitale, à user de notre influence d'institutrice et d'éducatrice auprès de ces élèves, afin de leur donner une force directive dans le sens de la vraie piété, en cherchant à conquérir leur pensée, en donnant au Cœur adorable de Jésus le premier grand rôle pédagogique dans le cycle de notre enseignement.

Or, parlant un jour de son œuvre et de sa société, dans une assemblée de religieuses de notre Congrégation, le bon Père Félix Anizan dit la part qui revient à chaque institutrice d'éduquer, de former l'idée de l'enfant dans le sens de l'amour envers le Sacré-Cœur, la nécessité qu'il y a pour elle d'exercer un véritable apostolat par une action directe sur la jeunesse, de préparer des caractères, d'orienter les activités et les puissances intellectuelles, et nous relatant les faits et gestes de ses petites françaises de France qui travaillent à ramasser leurs deniers pour le succès de l'œuvre rédemptrice, pour le bon journal, pour la bonne presse, et tout cela dans le but de faire plaisir au doux Cœur de Jésus, nous avons pensé qu'il était aussi opportun et nécessaire au Canada où nous sommes envahis par le flot de la presse anglaise et protestante, d'intéresser à l'œuvre essentielle du Sacré-Cœur toute la jeunesse étudiante du pays. Certains centres déjà sont formés dans nos grandes villes qui dirigent ce beau mouvement. Et notamment, ici à Ottawa, une de nos sœurs, Mère St Jean l'Évangéliste qui déjà, grâce à son apostolat a enrôlé près d'un million de personnes dans l'Archiconfrérie de Prière et de Pénitence à Montmartre (France) laquelle a pour but la glorification et l'honneur du Sacré-Cœur, cette bonne Mère, dis-je, avec l'autorisation de notre Très Honorée Mère Supérieure Générale, a promis de donner son concours, d'aider de son influence et de son dévouement à l'œuvre analogue du Révérend Père Anizan ; et nous, usant de nos connaissances et de notre expérience nous désirons aussi propager le rayonnement du Sacré-Cœur en esquissant simplement une thèse dédiée aux institutrices. N'apporterions-nous qu'un seul petit rayon de lumière dans le grand faisceau de l'Eglise, nous nous comptons amplement dédommagée de l'effort qu'il nous a fallu faire pour entreprendre un tel travail par-dessus nos occupations.

Persuadée que la religion est la science des sciences qui fait les hommes, que la conquête des intelligences est l'œuvre des œuvres par excellence, nous voulons dans cette thèse faire du Sacré-Cœur une puissance éducatrice, un levier pédagogique pour élever la mentalité de nos jeunes filles dans le vrai sens de l'amour divin, en faire des apôtres à convictions si fortes qu'elles puissent soulever le monde et gagner les âmes à la cause de Dieu.

Puisse notre désir être agréable d'abord au cœur du Bon Jésus lui-même, puis à son fidèle apôtre et lieutenant.

Dans cet espoir, avec joie et amour, résolument nous nous mettons à l'œuvre.

Nous ne prétendons en rien écrire un article de fond. D'ailleurs, de tous les temps, des hommes de doctrine, des écrivains érudits ont traité, sous ses multiples formes, du culte du Sacré-Cœur ; dans des envolées mystiques, théologiques et scientifiques ; ils ont prouvé péremptoirement la grandeur et la légitimité de ce culte ; ils ont raconté son histoire dans l'ancien, le nouveau-Testament ; ils ont défini son principe, sa nature, ses rayonnements, physiquement et substantiellement tant et si bien qu'il semble que tout soit dit et qu'une plume féminine n'ait plus rien à produire qui puisse avoir quelque valeur. Cependant, si nous fixons notre attention dans le domaine de l'enseignement, ne courons-nous pas le risque d'apporter sous ce terrain quelques idées neuves, quelques comparaisons nouvelles lesquelles pourraient être reprises et développées par des mains plus habiles que les nôtres.

Nous resterons donc dans le programme de l'école où nous avons acquis quelque expérience. Ici encore, que de restrictions à faire !... L'enseignement, c'est l'œuvre de toute la vie pour celle qui le reçoit et pour celle qui le donne ; du berceau jusqu'au bord de la tombe, le savoir humain s'agrandit ; l'éducation ne s'arrête pas aux limites d'un foyer, ni d'une école ; elle marche de pair avec le progrès physique, intellectuel et moral. Cependant, nous croyons que la grandeur religieuse des individus et des peuples est en germe au sanctuaire de l'école ; que c'est l'éducation, la pensée profonde qui la rend féconde. De ce chef se déduit l'importance de la mission de l'éducatrice. Si celle-ci parvenait à faire rayonner le Cœur de Jésus dans le cœur de ses élèves, que belle serait la somme de lumières divines qui s'épancheroient sur la terre ! Quiconque verrait ce rayonnement embrasserait l'ampleur et la sublimité de l'œuvre rédemptrice, et l'embrassant, contribuerait à l'avènement de Jésus dans les âmes. Enseigner dans ce but, ce serait à notre avis donner un rôle tout à fait pédagogique au Cœur du Christ lui-même ; rôle qui lui serait

très agréable puisque son grand désir c'est d'être mieux connu des hommes pour en être mieux aimé comme il l'a dit déjà dans ces paroles aux âmes privilégiées que son amour s'est choisies sur terre :

« Mon église souffre ; mon église s'ébranle : la foi des catholiques chancelle. Mon église est saignée au cœur par le protestantisme ; elle perd ses enfants par milliers ; personne ne s'occupe de guérir cette plaie dont mon cœur se plaint »...

L'église, c'est le Cœur de Jésus, terme et fruit de son amour. Voyons, si dans notre enseignement, particulièrement dans les lettres, les sciences et les arts, nous pouvons faire quelque chose pour consoler le Cœur de Jésus de l'abandon dont il se plaint.

Partant de ce principe philosophique : On n'aime pas ce que l'on ne connaît pas ; et l'on aime une chose aimable dans la mesure qu'on la trouve aimable, nous disons : Pour faire aimer le Sacré-Cœur de ses élèves, l'institutrice doit commencer par le leur faire connaître. Elle emploiera dans ce but tous les moyens possibles, usant avec discernement d'une brèche ouverte qui lui permettra de passer pour atteindre leurs pensées, leur insinuer l'amour doucement, lentement, progressivement. L'enfant, à son entrée dans l'école, a déjà une idée concrète de Jésus ; sa mère lui a appris à prononcer ce nom avec amour et respect ; dans son imagination, Jésus-Enfant, c'est pour lui le type idéal de la perfection des petits enfants. Avec les premiers élans du savoir humain, l'institutrice enseignera d'abord à sanctifier ce mot sacré de « cœur » ; puis elle concrétisera dans l'imagination le sens qu'il signifie, sens tout chrétien imbibé de l'essence de la loi divine dont la beauté se confond dans un même entraînement avec l'influence principale du christianisme, celle qui par amour s'attaque à la pensée pour arriver au cœur. Or, qui incarne la loi divine, si ce n'est le Christ lui-même, lui, le Verbe fait chair pour nous ; lui, le Rédempteur qui mourut sur la croix pour sauver l'humanité déchue. Et quel motif a porté Jésus à naître et à mourir pour nous ? — L'amour. Quel symbole pour signifier l'amour ? — Le cœur. Le cœur est donc le centre de l'amour qui renferme tous les mystères de notre foi. Le Cœur de Jésus, c'est tout Jésus, terme de l'amour de Dieu le Père, médiateur unitif entre Dieu et les hommes.

Pour se faire et pour former une idée matérielle de ce divin cœur, l'institutrice procédera par comparaison : le soleil qui resplendit au firmament du ciel en est l'image. De même que l'œil voit physiquement les rayons de la lumière converger vers un point unique, en faire un foyer d'autant plus ardent et lumineux que nombreux et intenses en sont les rayons, de même

l'imagination se représente abstraitement une infinité de rayons, infinis en ampleur, infinis en intensité, infinis en beautés, en force, en amour, en miséricorde, en mansuétude, en vie, en fécondité, et par cette image abstraite, l'intelligence arrive à concevoir un soleil infini en perfections et infiniment parfait sous chaque perfection. Ce soleil fulgurant, c'est le Cœur de Jésus, infiniment plus beau, plus magnifique que le soleil du firmament qui nous éclaire ; cœur rayonnant dans tout l'univers, remplissant de sa lumière et le ciel et la terre.

Et voilà rendu évident le rayonnement du Sacré-Cœur.

L'institutrice n'aura plus qu'à donner son enseignement dans les flots de ce rayonnement divin. Oh, que d'applications ne pourrions-nous pas faire ici en repassant le programme d'études primaires. Chaque sujet étudié se prête à cet entraînement ; tantôt, c'est une leçon de lecture, d'histoire ; tantôt, une leçon de chose, de grammaire, de géographie ; tantôt encore, c'est le cours de religion, le chant d'un cantique ; tout enfin, même l'heure de la récréation et des jeux, tout contribue à cette formation morale. Car il est pour l'institutrice qui a vraiment souci de veiller à l'ascension complète de son élève, mille moyens d'intervenir, mille occasions à saisir pour lui créer une mentalité telle que le rayonnement du Sacré-Cœur serve à son progrès intellectuel. Pour démontrer et prouver cette assertion, un volume ne suffirait pas à une plume experte. Pour nous qui crayonnons quelques traits relatifs à la pédagogie religieuse, nous appliquerons notre donnée dans un exemple de grammaire cueilli en passant à vol d'oiseau. Supposons la maîtresse expliquant à ses élèves la notion du verbe. Par méthode intuitive, elle allume une bougie, un flambeau. La flamme attire tous les regards ; la flamme brille, dira l'enfant pour exprimer l'action du feu.

Et la maîtresse terminant sa leçon : Oh, combien belle à nos yeux est cette flamme, dira-t-elle ; c'est la grâce du Cœur de Jésus brillant dans une âme pure... Et voilà : Le mot concret a donné l'image ; l'image a atteint l'intelligence et l'intelligence a présenté l'idée abstraite à la volonté. Cette dernière faculté, faite pour tendre à la chose connue tout aimable, y tend comme à son bien. Et la leçon se dégage naturellement dans la pensée de l'enfant : « Je veux que mon âme soit pure pour que la gloire de Jésus y rayonne ». Et pour son intelligence ainsi éclairée, chaque jet de flamme, chaque vision du soleil qui resplendit, c'est l'image du Cœur de Jésus aux reflets adorables ; c'est l'abstrait qui se détache du concret, passant de la beauté connue à la beauté inconnue, du naturel au spirituel, de la vie physique à la vie de la grâce ; et puisque la vue des figures et des images développe le sens de l'amour, l'enfant finit nécessairement par aimer l'Amour qu'il connaît, par tendre à cette source de vie et

de pur rayonnement divin qui découle du Cœur de Jésus.

Et combien encore seraient plus profondes les applications de ce genre faites aux élèves des cours supérieurs ! A notre avis, la physique seule remplirait un traité complet, si simplement nous voulions comparer les propriétés des corps avec leurs lois naturelles aux qualités de l'âme avec ses lois spirituelles. Du Cœur de Jésus, centre de toutes choses découlent et les unes et les autres. Il est l'aimant magnétique qui attire tout à lui ; il est le clavier le plus puissant d'où émanent les sons les plus riches et les plus mélodieux ; il est le foyer de chaleur dont le feu instruit l'intelligence et change d'état les âmes dans des phénomènes extraordinaires que la raison ne comprend pas mais que la foi seule entend ; il est la lumière avec ses lois de réflexion et de réfraction ; le spectre solaire avec la beauté et la variété de ses couleurs ; la source d'électricité avec ses effluves divins ; l'incirconscribit qui circonscrit tout. Or donc pour le savant qui étudie le Cœur du divin Maître, la science de la physique présente merveilleusement son concours. De même que l'on prouve, à l'aide d'un miroir plan, l'équation de l'angle d'incidence et de l'angle réfléchi, de même l'on peut prouver l'identité de l'âme avec Notre-Seigneur : l'union de deux substances, de deux cœurs, de deux volontés. Et voici comment : Au miroir, l'image est identique à l'objet. La personne dont le souffle frapperait une surface réfléchissante, n'est-elle pas à la fois et la personne qui donne et la personne qui reçoit ? Et voilà l'identité du Cœur de Jésus, rayons incidents, avec notre âme, rayons réfléchis ; c'est l'explication concrète de « deux dans un », Poussant la concrétisation plus loin, nous disons : Deux miroirs placés à angle aigu, réfléchissant l'objet et l'image, démontrent le sens de « trois dans un », la Trinité, de « six en un », de « mille en un », l'infini en un. Et voilà illustrée la définition nouvelle du Cœur de Jésus : L'incirconscribit qui circonscrit tout. Mais Notre-Seigneur a pris un corps, et une âme semblables à nous autres pour s'unir intimement à nous par l'amour. Expliquons cette union, disant : Son souffle, c'est sa volonté, c'est son âme, c'est sa substance, c'est sa vie, c'est son cœur. Si donc au miroir, il y a identité entre l'image et la chose, il y a de même identité entre le cœur de Jésus et l'âme dans la vie de la grâce ; ainsi s'allie la divinité à l'humanité ; ainsi se confondent les rayons incidents et les rayons réfléchis. Et voilà qu'en poursuivant le raisonnement, l'intelligence peut voir abstraitement le cœur de Jésus tout plein des rayons de la divinité. Et comment cela ? — Parce qu'il n'y a pas de différence entre l'image et la chose. La chose c'est substance seconde ; l'image, c'est substance première ; substance chaque fois ; seulement, la substance seconde, c'est la matière concrète tandis que la substance première, c'est l'image abstraite.

Et comme, en philosophie, la forme détermine la matière, la forme étant dans l'image, l'image étant la chose, la forme étant telle chose, substance première, l'on peut dire qu'au miroir de la grâce, on voit l'image de Notre-Seigneur, l'image de son Cœur. Voir son image, c'est voir sa substance, c'est voir la chose ; donc, nous voyons d'une vision réelle et substantielle le Divin Cœur de Jésus. Le voyant dans le rayonnement de ses perfections, qui peut s'empêcher de l'aimer ? Et l'aimant, qui peut s'empêcher de le servir ? Et descendant des hauteurs de la philosophie, nous arrivons à la première petite réponse du catéchisme : Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer et le servir. Et voici que toute la loi divine est concrétisée au Cœur de Jésus qui se dévoile à nous par ses manifestations physiques.

De toutes les matières qui figurent dans l'étude de la physique, celle qui rend le mieux le fond de notre pensée, c'est le chapitre de l'électricité unie au magnétisme. Surprise y aura-t-il peut-être chez nos lecteurs, si nous avançons cette comparaison : Le Cœur de Notre-Seigneur est une source d'électricité ; sa grâce en est la lumière ; le corps humain est un électroscope par son organisme et un condensateur par son âme. Et voyez déjà les relations qui s'établissent entre la vie divine et la nôtre. Le temps ne nous permet pas de nous attarder longtemps sur cette comparaison pour en démontrer toute la justesse ; nous passons rapidement en faisant remarquer tous les phénomènes prodigieux qui se déroulent dans l'âme si, par la grâce, elle entre dans le champ électrique du Cœur de Jésus. De même que l'énergie potentielle d'un condensateur produit par sa décharge des effets divers, de même l'âme électrisée au cœur de Notre-Seigneur, produit des effets lumineux, rayonnement plein de beauté lequel s'harmonise et se confond avec le rayonnement du cœur de Dieu : leur homogène, effluve de grâce qui résulte de la transformation de l'âme en lumière et en amoureuse ardeur.

Si à cette force statique s'ajoute la force dynamique, nous arrivons à l'électro-magnétisme. L'aimantation des courants nous donne mille et mille applications concernant l'union de notre cœur avec le cœur de Jésus même. Et que dire des courants d'induction ? Des courants inducteurs et des courants induits ? Et des ondes électriques de la télégraphie sans fil produites, elles aussi, par une source lumineuse ou sonore ? Au-dessus des sciences naturelles vivent les sciences spirituelles. Insensé qui n'y veut rien voir ! Heureux au contraire qui s'applique à lire Dieu dans les œuvres de la nature ! Heureux qui le découvre caché dans les lois scientifiques de la création ! Plus heureux encore celui qui propagerait le culte du Cœur de notre divin Maître en lui donnant le rôle suréminent sublime du suprême Pédagogue des intelligences et des volontés.

Outre les lettres et les sciences, les arts nous fournissent encore des éléments sensibles pour éclairer les facultés de l'élève. Ce sont à cet effet les peintures, les sculptures, qui peuvent être sanctifiées dans les vues cinématographiques ; le chant, la poésie, la musique qui nous donnent en partie l'image du beau représentatif. Faisons ici appel aux génies du siècle de glorifier le Cœur de Jésus dans leur reproduction du type parfait de l'idéale beauté. Qu'ils reproduisent le Christ-Enfant pour l'enfance ; Le Christ adolescent pour l'adolescence ; le Christ Sauveur, le Christ Rédempteur, c'est toujours l'Amour divin qui rayonne au cœur de Jésus, miroir de Dieu le Père, de l'adorable Trinité.

L'artiste qui s'habitue à considérer le Cœur de Jésus, centre de toutes choses, est aussi entraîné à voir toutes choses converger vers ce Cœur sacré. Il ne tient qu'à son bon vouloir d'éclairer son enseignement au feu de ce soleil divin.

Et qu'on ne dise pas que c'est chose bigotée et chose impossible à mettre en pratique.

Bigot ce serait si au lieu de faire du Cœur de Jésus un objet de culte et de piété, on s'en faisait un sujet de dévotion à sentiment. Le Cœur de Jésus étant le terme de l'amour de Dieu le Père, par conséquent identique au cœur de notre Dieu, Il est la source première de la vérité et de la bonté, notre principe et notre fin. Or, l'intelligence et la volonté de l'homme ont pour objets respectifs le vrai et le bien. Cette mineure, étant prouvée évidente en philosophie, nous concluons sans plus de détours que les facultés de l'homme sont faites essentiellement pour posséder le vrai et le bien, que c'est un besoin naturel pour l'homme d'aimer, d'adorer, de s'unir au Cœur de Jésus infiniment bon, infiniment parfait.

Cette théorie de faire toutes nos actions dans le rayonnement du Sacré-Cœur, c'est une chose impossible en pratique, me direz-vous encore ? Le monde sera toujours le monde occupé des affaires matérielles avant les spirituelles.

En quoi, la conquête de la pensée humaine est-elle possible pour la franc-maçonnerie seulement ? Les ennemis de notre religion, les francs-maçons sont-ils les seuls intelligents pour réussir dans leurs manœuvres à arracher les âmes au Christ et les donner, à qui ? à Satan et à ses suppôts ? Hélas ! Hélas ! jusqu'où va notre apathie et notre aveuglement ? Notre-Seigneur trouvera-t-il si peu de ses enfants qui s'occupent efficacement de guérir cette plaie dont son cœur se plaint ? Ne nous lèverons-nous pas en masse pour aller à l'encontre de tant de maux qui ravagent notre organisme religieux ? La Franc-maçonnerie menace notre sécurité ; elle pénètre dans nos foyers chrétiens par tous les pores : par la presse, par les journaux, libelles et

brochures, cinémas et gravures de toutes sortes ; ses chefs usent leur intelligence à lancer le plus de presse possible à la conquête de la pensée humaine ; pour eux cette conquête, c'est le triomphe de la haine sur l'amour, de Satan sur le Christ ; ils compilent et compilent l'argent pour arriver à leur fin. Et nous, que faisons-nous ? Cherchons-nous à contrebalancer leurs actes, à les annuler même par une presse catholique et religieuse, par un enseignement de doctrines éclairées, pratiques et utiles ? A qui prêtons-nous mains fortes ? A l'amour ou à la haine ? A Dieu ou à Satan ? La lutte des idées se fait chaque jour plus forte, plus âpre, et le cœur du peuple a ses élans, ses générosités, ses tendances qu'il faut canaliser ; l'âme de la masse est à qui sait la prendre. Si les bonnes volontés de nos élèves, ces initiatives résolues ne se font pas des instruments pour le bien, la franc-maçonnerie aura tôt fait de se les accaparer pour grossir l'armée de la haine à Jésus. Ce que nous avons perdu jusqu'ici, pourquoi ne cherchions-nous pas à le reprendre pour renforcer les rangs de l'armée du Christ, par le même moyen qui fait leurs succès : la conquête de la pensée. On se fait gloire, nous autres catholiques, de bâtir de beaux monuments, de belles églises qui coûtent des sommes fabuleuses, et combien de ces églises restent vides ? Est-ce donc la masse de pierres matérielles qui glorifient Dieu ? Où sont les intelligences ? Où sont les volontés ? La pensée de l'homme n'est pas au Cœur de Jésus. Oh, si toutes nos institutrices de tout pays se pénétraient de cette évidence que tant vaut l'idée, tant vaut le caractère ; si elles comprenaient qu'elles ont en mains tout le salut, toute la régénération, toute la rédemption de leur nation respective, oh, avec quel empressement ne s'enrôleraient-elles pas dans la société du Rayonnement du Sacré-Cœur, avec quel zèle ne feraient-elles pas jouer à ce Cœur adorable le premier grand rôle pédagogique dans la formation de leurs élèves !

Souhaitons pour conclure de voir sonner bientôt l'heure où tous les fidèles disciples qui constituent l'église du Christ s'unissent et s'appliquent à gagner les pensées et les cœurs ; que tous s'appliquent à connaître les amabilités infinies du Sacré-Cœur de Jésus, à l'aimer de toute leur âme, à le servir de tout leur esprit et de toutes leurs forces, dans un apostolat glorieux et fécond. Et comme remède aux maux qui désolent notre société, comme baume apporté à la plaie profonde dont souffre l'église, prions ensemble et faisons prier le Sacré-Cœur de Jésus, afin que son doux rayonnement répande dans le monde la paix, la paix, la paix et le bonheur.

SŒUR GRISE DE LA CROIX.

Ottawa, 7 Octobre 1926.

II. - MES NOTES DE CLASSE.

En face du but:

Pour apprendre le but véritable de l'éducation, je ne saurais mieux faire que d'aller le demander à l'Évangile.

Le bon Jésus m'y invite : « Venez à moi ..., Je suis la voie, la vérité, la vie ». Lui, l'Éducateur par excellence me montrera donc l'idéal à réaliser. Il m'enseignera aussi comment je dois réaliser cet idéal.

Par amour, le Christ vient sauver l'homme. Il vient dans sa charité infinie lui ouvrir le ciel fermé par le péché, lui en montrer le chemin, et tendresse immense de son Cœur, Il associe sa créature à son œuvre de Rédemption. Il fait un choix ! « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis... » Puis vient le mandat : « Allez, enseignez... » ce mandat est donné au Prêtre, ministre du Christ, il l'est aussi dans un sens plus restreint, à l'éducatrice, auxiliaire du Prêtre.

L'éducation dans la pensée de Jésus, doit donc être la formation de l'homme dirigée vers sa fin : le salut, la possession de Dieu.

Mais, ce n'est pas assez pour le Cœur tout aimant du bon Jésus. Lui, l'Infini, Il aime sans mesure et Il donne de même. Je lis ces paroles étonnantes : « Je les fais miens ... Que tous ils ne soient qu'un ! ... Comme vous, Père, êtes en moi, comme moi, je suis en vous : ainsi qu'ils soient un en vous. » Et ailleurs : « Moi, je suis la vraie Vigne et mon Père est le vigneron. Toute sarment... Demeurez donc en moi et moi en vous ! Comme le sarment ne peut lui-même porter de fruit s'il ne demeure sur la vigne, ainsi, ni vous non plus, si vous ne demeurez en moi. »

Et le bon Jésus insiste : « Moi, je suis la vigne, vous êtes les sarments. »

« Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne pouvez rien faire. »

« Celui qui ne demeure pas en moi, sera jeté dehors comme le sarment, et il séchera et on le ramassera et on le jettera au feu et il brûlera. »

« Si vous demeurez en moi et si mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez et vous l'obtiendrez. C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruits. »

« Comme le Père m'a aimé, ainsi moi-même je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour ! »

Et maintenant, qu'est-ce donc que d'appartenir au Christ, que d'être chrétien ? N'est-ce pas devenir un autre Lui-même, un autre Christ !

Voilà l'enseignement du Maître, celui que St-Paul et les Pères ont suivi et que je retrouve dans la sainte liturgie.

Quel amour ! Un Dieu se fait homme, pour racheter des esclaves, pour les élever jusqu'à Lui, les faire « siens » — « un même esprit avec Lui », un autre Lui-même ! « Christus facti sumus », comme dit St-Augustin.

Faire de nous d'autres Christs ! c'est la manière dont le bon Jésus veut s'y prendre pour nous rendre aptes à la participation à la vie éternelle, à la possession de Dieu.

Selon l'intention amoureuse du Cœur de Jésus l'éducation, pour diriger l'enfant vers sa destinée, doit donc tendre à former d'autres Christs.

« L'humanité du Christ, c'est l'Eglise entière et pour chaque fidèle la grâce est la « semence de Dieu. » (Saint-Athanase).

Toute âme baptisée a reçu cette semence divine. Il s'agit de la faire croître, de la développer dans les puissances de l'âme et de la rendre à son parfait épanouissement. Plus le chrétien devient parfait plus le Christ rayonne en lui et le but ne sera parfaitement atteint que si l'enfant, la jeune personne n'a plus d'autres sentiments que ceux du Christ Jésus, d'autre vie que sa vie : « Ma vie, c'est le Christ ». (Saint Paul).

Considérée à la lumière de l'amour du Christ pour les âmes, c'est ainsi qu'apparaît l'éducation. Et c'est à cette œuvre surnaturelle que l'Amour m'appelle à participer ! Que dois-je donc faire pour répondre à l'attente du Cœur de Jésus ?

C'est encore près de Lui que j'apprendrai la leçon. Là seulement tout s'unifie et se simplifie. Son invitation reste toujours la même : « Venez à moi... Laissez venir à moi... » C'est bien cela. Je mettrai mes élèves en face du but, je leur présenterai le Christ « sous la forme qui convient », tel qu'il est. Je leur montrerai « un Christ qui a du cœur ». « Présenter ainsi le Christ, c'est le présenter sous son aspect le plus attirant. » (R. P. F. Anizan).

Mais, pour présenter ainsi le bon Jésus aux âmes il faut me familiariser avec l'enseignement du bon Maître, me pénétrer de sa doctrine. Il faut qu'éprise moi-même d'admiration et d'amour pour le Cœur du bon Jésus je sache faire passer cette admiration et cet amour dans le cœur de mes élèves. Il faut que j'acquière l'habitude, de penser dans le sens des pensées du Christ, d'éprouver sans effort ses sentiments, de substituer les pensées et les sentiments du Christ à mes pensées et à mes sentiments. Alors seulement, je pourrai parler du bon Jésus comme il convient.

Puis-je ainsi parler du bon Jésus ? Ai-je substitué les pensées et les sentiments du Christ à mes pensées et à mes sentiments ?

Mes efforts tendent vers ce but, il est vrai, mais combien peu j'y ai fait de progrès ! Dois-je pour cela hésiter devant la route à suivre ? Oh ! non. Près de Jésus j'apprends ce que je dois faire. Il m'a choisie, Il m'invite : « Veux-tu... » ? Que lui importe la faiblesse des moyens ? Il est le Maître, la Sagesse, la Science, et l'Amour. « Demandez et vous recevrez ! » Après cela puis-je alléguer mon impuissance ? Je la reconnais cette impuissance, mais elle m'est un sujet de confiance et d'abandon à la Toute-Puissance qui veut bien m'appeler.

Les âmes attendent que le Cœur très aimant du Christ leur soit présenté et quand elles l'auront découvert, le Rayonnement de ce Centre de lumière et de chaleur les « attirera et leur inspirera le désir de monter toujours plus haut. »

FORMATION

Après avoir ainsi travaillé ou tout au moins en travaillant à former sa propre mentalité, l'éducatrice éprise du désir de faire régner le Christ dans les âmes, de servir d'instrument pour leur divinisation, s'efforcera de créer chez ses élèves une disposition d'esprit conforme au résultat qu'elle veut obtenir.

Cette disposition d'esprit, je la cultiverai chez mes élèves afin que devenant un *état*, elle constitue une mentalité.

La pensée, le jugement, le sentiment, la volonté s'influent réciproquement forgeront cette mentalité qui se développera encore davantage par la répétition des actes accomplis sous l'influence de cette manière de voir. C'est sous l'attraction du « Centre de tous les cœurs » que ces intelligences s'ouvriront aux pensées grandes et belles et que les volontés puiseront leurs énergies, leurs dispositions et leurs inclinations.

A la base, il faudra mettre une idée : « Celle de l'amour vivant qui nous apprend à aimer » puis présenter aux élèves tout l'idéal chrétien sous l'angle de l'amour du Christ, leur inculquer des principes forts et solides. De plus, il faudra « projeter le rayonnement de ce Cœur Divin » sur tout le travail de l'éducation.

MOYENS EMPLOYÉS

J'ai parlé aux élèves de l'Apostolat de la Prière. Elles ont l'habitude de travailler dans ce but. Je leur ai parlé de l'amour si tendre du bon Jésus pour chacune et j'ai mentionné en une énumération rapide quelques manifestations de cet amour : Bienfaits reçus, Création, Rédemption, Sacrements, famille chrétienne... etc.

A ma classe mixte, catholiques et protestantes, j'ai parlé du bon Jésus pendant qu'il était sur la terre, comme du modèle

par excellence, mentionnant sa bonté compatissante, sa tendresse pour les enfants, sa simplicité si touchante et je leur ai demandé ce que le bon Jésus pensait de l'enfance, du travail de chaque jour, du devoir à accomplir.

COMPOSITION

Un aperçu de ce qui s'est fait dans ma classe :

I. — A l'occasion de la fête du Travail, j'ai fait développer quelques pensées suggérées par la célébration :

- a) Le travail dans la pensée du bon Dieu.
- b) Le travail, loi d'amour donné à l'homme à la création.
- c) Le travail, loi d'amour imposé à l'homme après la chute.
- d) Grandeur du travail.
- e) Bonheur procuré par le travail.

Leur rédaction bien simple a montré qu'elles avaient compris.

II. — MON IDÉAL. — Composition donnée aux catholiques et protestantes.

Succès partiel : Quelques protestantes n'y ont pas même mentionné le nom du bon Jésus. (Une d'elles n'a aucune croyance religieuse.) J'ai l'intention de reprendre ce sujet ou un autre du même genre, plus tard afin de me rendre compte de l'état des choses.

III. — Développement de cette pensée : CE MONDE APPARTIENT A L'ÉNERGIE. (De Tocqueville).

Comparer d'abord cette pensée avec celle au tableau noir : APPRENDRE A PENSER POUR APPRENDRE A AGIR.

- a) L'homme énergique. b) Son succès dans sa jeunesse ; dans sa vie ; c) Grands hommes-modèles. d) Le grand Modèle.

LITTÉRATURE

Le SOIR (A. de Ségur).

Le vieux pâtre debout contemple sans rien dire.

Le soleil comme lui vers son terme penchant.

Cette étude a plu beaucoup aux élèves et j'ai eu de jolies réponses et d'autres moins belles. Le pâtre contemple... Avez-vous déjà contemplé le soleil couchant ? A quoi avez-vous pensé ? et à quoi ce pâtre pensait-il ? Le bon Jésus a-t-il lui aussi contemplé le soleil couchant ? Le spectacle était-il joli ? A quoi pensait-il ?

*« Ses brebis près de lui se groupent immobiles ;
Le chien veille muet sur les agneaux dociles,
Et l'ombre du pasteur couvre tout le troupeau. »*

Quelle pensée ce joli tableau vous suggère-t-il ? Le bon Pasteur. Que savez-vous du bon Pasteur ? Le bon Pasteur ne veille-t-il que sur les brebis dociles ? Quelles brebis sont plus heureuses ? Celles qui sont couvertes par l'ombre du pasteur ou les brebis errantes ? Qui sont les brebis errantes ? Résolutions... Le lendemain pour dictée, nous avons eu : La Parabole de la Brebis.

« Le papillon blessé emblème de l'homme. » (Mgr. Gerbet). Cette gentille comparaison a été goûtée de la classe et nous avons fait des réflexions bien simples sur la tendresse du Cœur de Jésus qui prend toujours soin de nous mais qui pense particulièrement à nous quand nous pensons à Lui.

MODÈLES D'ANALYSE

Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.

Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.

Je veux la miséricorde et non le sacrifice.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive.

Qu'il te soit fait comme tu le veux.

Je suis la voie, la vérité et la vie.

Vous demeurerez dans mon amour si vous gardez mes commandements.

Aimez-vous les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés.

Nul ne peut servir deux maîtres. Nul ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.

Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi.

COPIES.

Demeurez dans mon amour. Je vous laisse ma paix.

Que votre cœur ne se trouble point. Je suis la lumière. Je suis la porte. Je suis le chemin. Dieu est amour. Je suis le bon Pasteur. Je donne ma vie pour mes brebis. Le but de l'éducation est de former d'autres Christs.

Demeurez dans mon amour. La justice a sa plénitude dans la miséricorde. Dieu m'a aimé d'un amour éternel.

Dieu par un excès d'amour a un besoin continuel de sortir de lui pour faire du bien. Saint Thomas.

Sœur M. JEANNE DE CHANTAL.

III. - UNE LETTRE.

Mon Révérend Père,

« En reconnaissance de tout le bien que vous m'avez fait par votre retraite de confiance et d'amour prêchée dans la mentalité Sacré-Cœur, je viens simplement et humblement mais avec une volonté bien décidée offrir mon concours pour « enlever la pierre. »

« ... Le *Manuel pour les éducatrices* est nécessaire, il nous le faut à tout prix. Je ne puis être une collaboratrice en vous envoyant des articles bien rédigés ; mais je sais que mon effort encourage et stimule des activités toutes dirigées à la gloire du Sacré-Cœur. Comme les livres contiennent toujours quelques pages blanches au commencement et à la fin, je serai une de ces pages et vous y lirez les prières et sacrifices offerts pour le succès de l'œuvre si belle de la « conquête de la pensée » ; afin que tous n'agissent plus qu'en Lui, par Lui et pour Lui. A cette intention, j'offre tout particulièrement mon jour de réparation, le vendredi. Et pour le succès du *Manuel des Educatrices*, j'offre de grand cœur ma journée de samedi. C'est peu je le reconnais, c'est le grain de sable apporté et qui, ajouté aux milliers d'autres, contribuera à arrêter la marche et le progrès des idées contraires au saint Évangile.

« Mes vacances ont été employées à développer en moi-même cette mentalité Sacré-Cœur que je veux voir grandir tous les jours. Messe, sainte communion, oraison, prières vocales ou mentales, tout convergeait vers ce but. La lecture méditée « des Quatre Évangiles en un seul » me montre d'une façon nouvelle la révélation du Cœur si aimant du bon Jésus.

« Ce livre, le plus beau des livres, ne quitte mon bureau de classe.

« Les méditations « Vers le Roi d'Amour » par le R. P. Mathéo Crawley me font désirer avec ardeur ce Règne d'amour en moi et dans les cœurs de tous les hommes. Oui, qu'Il règne, et si je puis aider à établir ce règne, qu'Il fasse de moi tout ce qu'Il voudra, pourvu qu'Il me fasse la grâce de l'aimer, mais de l'aimer d'un amour généreux qui se nourrit de sacrifices connu si possible de Lui seul.

« Le premier septembre, le bon Dieu me confiait l'éducation de quarante-sept filles de treize, quatorze et quinze ans dans les VII^e et VIII^e grade. « *Sine me, nihil* ». Je sentis toute mon impuissance en face de la tâche imposée et jetant un regard sur l'image du Sacré-Cœur, une grande image 36 × 30, qui orne notre classe, je me mis à l'œuvre avec confiance et amour. Consécration de toute la classe au Sacré-Cœur et je parlai aux

élèves de l'amour du bon Jésus et du plaisir que nous lui ferions en travaillant sous son regard. Dès le premier jour, je présentai le Sacrement de Pénitence dans l'angle de l'amour comme vous l'avez présenté, mon Rév. Père, à la retraite. Je vis avec quelle piété les élèves se confessèrent ce même jour, donnant au bon Jésus la grande joie de leur pardonner leurs fautes.

« Toutes les élèves font partie de l'Apostolat de la prière. Elles donnent dix centimes et reçoivent le feuillet mensuel, une feuille préparée pour inscrire leurs œuvres offertes et de plus la classe reçoit deux revues : « *Messenger Canadien du Sacré-Cœur* ».

« Mes notes de retraite m'aident beaucoup à préparer les leçons de catéchisme selon la mentalité Sacré-Cœur. Nous avons étudié le Pater, les Évangiles des x^v^e, x^{vii}^e et x^{viii}^e dimanche. Je puis vous dire, mon Rév. Père, que j'ai fait de mon mieux pour donner les explications dans le sens de l'amour du Christ. Cette manière de faire plaît aux élèves et leur fait du bien. Une petite écrivait dans sa rédaction sur les Quarante Heures :

« Jésus souriait en me voyant partir pour aller le voir exposé, et je marchais plus vite en pensant à ce beau sourire ».

« Quelques dictées ont été tirées du saint Évangile : *L'obole de la veuve, Les petits enfants, les dix lépreux*. Deux lettres de la Petite Thérèse, âgée de quinze ans, à sa sœur Céline, dans une desquelles il est dit : « Si nous tombons, tout est réparé dans un acte d'amour et Jésus sourit », (lettres p. 314, 324). Les textes d'analyse ont été pris de ces dictées.

« L'enseignement de la géographie m'a paru plus facile et plus intéressant en montrant l'amour infini du Créateur préparant la demeure de ses enfants, une demeure de passage seulement, de quelle beauté doit être l'éternelle patrie ! J'ai lu dans *Regnabit* à la Page des Enfants une causerie intitulée *Les Nuages*. Mes petites élèves ont trouvé par elles-mêmes ce qu'était dans la vie surnaturelle, les nuages et le beau soleil. Les Pages des Enfants dans *Regnabit* font ma joie, et ce sont des pages comme celles-là que je voudrais lire dans le *Manuel des Educatrices*. Ce futur manuel, que j'ai hâte de le lire !

Le « toc-toc du petit Alain » m'a suggéré de nommer une élève tous les matins, pour rappeler à la classe, à chaque heure, qu'elle doit travailler pour le Sacré-Cœur. L'élève choisie, et c'est un honneur envié, va faire toc-toc près de l'image du Sacré-Cœur. C'est le signal convenu : « C'est maintenant que je commence » et toutes élèves catholiques, mes deux protestantes et moi-même nous nous remettons au travail avec une ardeur nouvelle.

« Pendant les vacances j'ai lu le livre « *Notre œuvre d'éducatrices* » par une religieuse. J'ai pris en notes certains passages

surtout dans le chapitre. « L'Évangile et la formation du cœur. »
« Mettons-les à l'École du très bon Jésus, une semaine ou un mois, par exemple. Pendant ce temps on pourrait procéder ainsi.

« Une enfant serait désignée chaque jour, soit pour rapporter un trait de la bonté du Sauveur, soit pour répéter une de ses paroles de bonté etc. Et la classe serait invitée à agir tout le jour sous l'influence de ce trait de bonté. Certainement, il y aurait des actes, des sourires, des attentions, des échanges de services, en un mot, bien des procédés ravissants pour le ciel. Et comme les cœurs s'épanouiraient dans cette atmosphère. »

« J'ai fait l'essai de ce procédé, le résultat ne m'a pas donné satisfaction. Je n'ai pas su m'y prendre, mais je veux réussir et je recommence. J'avais choisi l'amabilité de Jésus. La cause de mon insuccès est, je crois, le contraste entre Lui et moi.

« Prêche par l'exemple, je me suis dit, et « recommence ! »...

« Pardonnez-moi, mon Révérend Père, la longueur de cette lettre et n'y voyez que ma bonne volonté à « enlever la pierre ».

Sœur M. J. DE B.

* * *

IV. - UN EXEMPLE DE CAUSERIE AUX ENFANTS

LA NEIGE

Floc, floc, floc ; la neige tombe d'abord à gros flocons espacés, comme du duvet de cygne que l'on aurait jeté du ciel.

Floc, floc, floc ; les flocons se pressent, drus et serrés, plus froids, plus tenaces, formant déjà tapis sur la terre durcie.

Floc, floc, floc ; que les rues sont jolies sous leur habit blanc, n'est-ce pas, mon petit enfant ?

* * *

Mais bien plus jolies sont les montagnes quand la neige les recouvre pendant de longs mois.

Et bien plus beaux sont les glaciers où la neige demeure toujours.

Que c'est donc beau la blancheur sur notre terre !

* * *

Et il y a des gens qui disent : « A quoi ça sert la neige ? Ça fait de la boue. »

Ces gens-là, ils n'ont jamais vu les glaciers, ils ne savent pas que la neige c'est de la beauté. Ça fait de la boue, bien sûr, quand on y marche dessus, qu'on la pétrit sous la poussière des chaussures.

Mais quand on n'y touche pas, que c'est beau !

Et que c'est utile aussi !

Utile, la neige ? — Bien sûr ! Et pas rien que pour faire des boules et de gros bonshommes dans la cour du collège, ce qui serait déjà quelque chose, pas vrai, mon petit enfant.

Mais utile à tout ce qui se trouve au bas des montagnes, et au loin des glaciers.

Et c'est surtout celle qui ne fond pas tout de suite, celle qui s'accumule en épaisses couches de glace qui est utile.

Celle-là, quand le soleil de printemps la chauffe sous la caresse de ses rayons roses, s'amollit peu à peu, se liquéfie, et coule, tout doucement, puis à flots vers les vallées profondes, et là, elle porte la vie en gais ruisseaux et fécondes rivières.

S'il n'y avait pas d'eau, mon enfant, il n'y aurait ni plantes, ni animaux, ni hommes, sans doute, car l'eau est indispensable à la vie.

Et il n'y aurait point d'eau aux rivières, s'il n'y avait pas de neige au sommet des glaciers...

Ainsi, mon enfant, il n'y aurait point de vie spirituelle dans le monde des âmes, s'il n'y avait pas de Prêtres...

Ecoute bien, petit garçon, les Prêtres sont la beauté de la terre... parce qu'ils restent, parce qu'ils doivent rester sur les sommets ; et ils sont la fécondité de la terre, parce que toute vie divine nous vient par eux.

Le sacerdoce, mon enfant, est une fonction si haute qu'elle ne permet pas l'alliance d'une autre fonction ;

Semblable à la neige qui perd de sa blancheur dès qu'on la mêle à la terre.

Le Prêtre est Prêtre, et rien que Prêtre. Il n'est pas commerçant, il n'est pas ouvrier, il n'est pas artiste ; Il est Prêtre. Celui

à qui Dieu fait l'honneur de l'appeler au sacerdoce, celui-là n'est fait que pour le sacerdoce, et sa vie tout entière doit tenir dans cette fonction.

Fonction si grande, d'ailleurs, si redoutable, que jamais intelligence humaine ne pourra la comprendre à fond, ni cœur humain la remplir totalement ; elle participe à la fonction de Notre-Seigneur Lui-même, Lui qui est le grand Prêtre devant Son Père éternel, et devant la pauvre humanité.

Comment serait-il commerçant des choses de la terre, celui qui chaque matin est appelé à faire le merveilleux échange du sang de Dieu contre la miséricorde de Dieu !...

Comment serait-il ouvrier des ouvrages terrestres, celui dont la vie se passe à créer Dieu sur l'autel, d'un mot ; et à Le créer dans les âmes, au souffle de son apostolat !...

Comment serait-il artiste des chefs-d'œuvres humains, celui qui est appelé à former dans les âmes l'incomparable image de Jésus-Christ !... O Prêtre, que vous êtes bien la beauté de notre terre !

O Jésus, comment nous avez-vous aimés pour que de votre Cœur soit sorti ce miracle d'amour du Sacerdoce humain !

Petit garçon qui rêves de beauté, dis-moi, y a-t-il au monde une carrière plus belle que celle du Prêtre, le remplaçant de Dieu ?

* * *

Et si tu rêves d'une vie utile, quelle vie pourras-tu me dire plus utile que la vie du Prêtre ?

Telle la neige qui est la fertilité des plaines, et l'assurance de la vie, tel le Prêtre est la condition essentielle de la vie divine sur la terre.

Pas de Prêtre, enfant, pas de sacrements... Vois-tu, mon petit, l'église sans Tabernacle, ou le Tabernacle ouvert sans Ciboire ?

Et quand on a l'âme chargée d'une faute, le confessional fermé... et l'épouvantable anxiété de se demander : « Dieu m'a-t-Il pardonné ? ».

Les pays où le Prêtre n'a pas passé sont encore sauvages, mon enfant ; et les pays où le Prêtre a passé et d'où il a disparu sont bien près de retourner à la barbarie.

Même à ne parler qu'humainement, le Prêtre est indispensable, parce que l'homme ne peut se passer de Dieu, et c'est le Prêtre qui donne Dieu.

Mon enfant, quelle utilité !

Etre celui qui pardonne, celui dont la parole apaise les remords.

Etre celui qui prie, et dont la prière attire les bénédictions de Dieu sur les autres hommes.

Etre celui qui instruit des seules vérités que nous soyons tous obligés de connaître.

Etre celui qui console de toutes les peines, en montrant le ciel, et qui sanctifie toutes les joies en les rapportant à Dieu.

Etre celui qui consacre le pain et le vin, et les échange au Corps et au Sang adorables de Jésus...

Et être celui qui donne aux cœurs le Pain divin ; mon enfant, quelle utilité !

O Jésus, comment nous avez-vous aimés, pour que de votre Cœur soit sorti ce miracle d'amour bienfaisant du sacerdoce humain ?...

* * *

Seulement, mon enfant, cette beauté et cette fécondité, comme toute beauté et comme toute vie, elles se paient.

La neige n'est belle que dans le parfait isolement de tout objet étranger.

Et elle ne devient féconde qu'à la condition de se liquéfier, de se transformer, de se détruire elle-même.

Et le Prêtre mon enfant ne garde la beauté et la bienfaisance de son sacerdoce que dans le sacrifice.

Il faut qu'il se sépare des préoccupations et des plaisirs qui l'environnent, et qui sont très légitimes chez les autres, mais qui seraient chez lui la matière étrangère qui détruiraient l'absolue pureté de son cœur.

Il faut qu'il monte dans la solitude, mais dans une solitude que Dieu peuple de son amour.

Et il ne sera bienfaisant que dans la mesure où il s'oubliera lui-même pour vouloir la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Les souffrances personnelles, la maladie, les infirmités et les déceptions, et les calomnies, et les petitesesses de ceux qui l'entourent, et la sécheresse de cœur de ceux sur qui il croyait pouvoir compter pour l'aider dans son œuvre ; tout cela uni à la douleur de voir Jésus méconnu et outragé, l'Eglise persécutée, les âmes privées de la grâce ; tout cela, accepté, souffert, voulu par amour, fera de lui la nourriture nécessaire aux âmes.

Quand un Prêtre est fidèle à sa vocation, mon enfant, petit à petit, Dieu lui demande le sacrifice de ses plaisirs, et de ses joies, et de tout son cœur. Et c'est lorsqu'il est tout sacrifié,

qu'il ne laisse plus de place en lui qu'à Jésus, c'est alors qu'il fait vraiment beaucoup de bien, parce qu'il est vraiment l'image de Jésus.

Mais quand il a tout donné de son cœur à Jésus, Jésus à son tour lui donne tout de son cœur à Lui... et vraiment..., le bonheur est bien là !...

* * *

Je ne sais, enfant, ce que Dieu attend de toi...

Mais tandis que la neige tombe, pense parfois comme il est beau et utile, et bon, d'être comme la neige des âmes...

Et si dans ton cœur, Jésus t'invite, tout bas, à partager Son sacerdoce éternel, regarde vers ce Jésus qui nous a tant aimés, et dans un grand élan de reconnaissance, — car c'est un honneur —, de confiance — car c'est un devoir difficile, — et d'amour — car c'est de la part de Dieu une grâce d'amour aussi ; — réponds à ton Jésus : « Me voici ! ».

* * *

Et si tu n'es qu'une pauvre petite fille à qui il ne sera jamais permis de tenir dans ses mains l'Hostie consacrée, pense quand même enfant, que ce sont surtout les âmes qui sont Prêtres... plus que les corps.

Et que si les petites filles ne peuvent pas être prêtres, elles peuvent avoir des cœurs de mères de prêtres. Et qu'elles peuvent tant prier, et faire tant de sacrifices qu'à leur tendre amour Jésus accordera la grâce de faire germer sur la terre beaucoup de vocations sacerdotales.

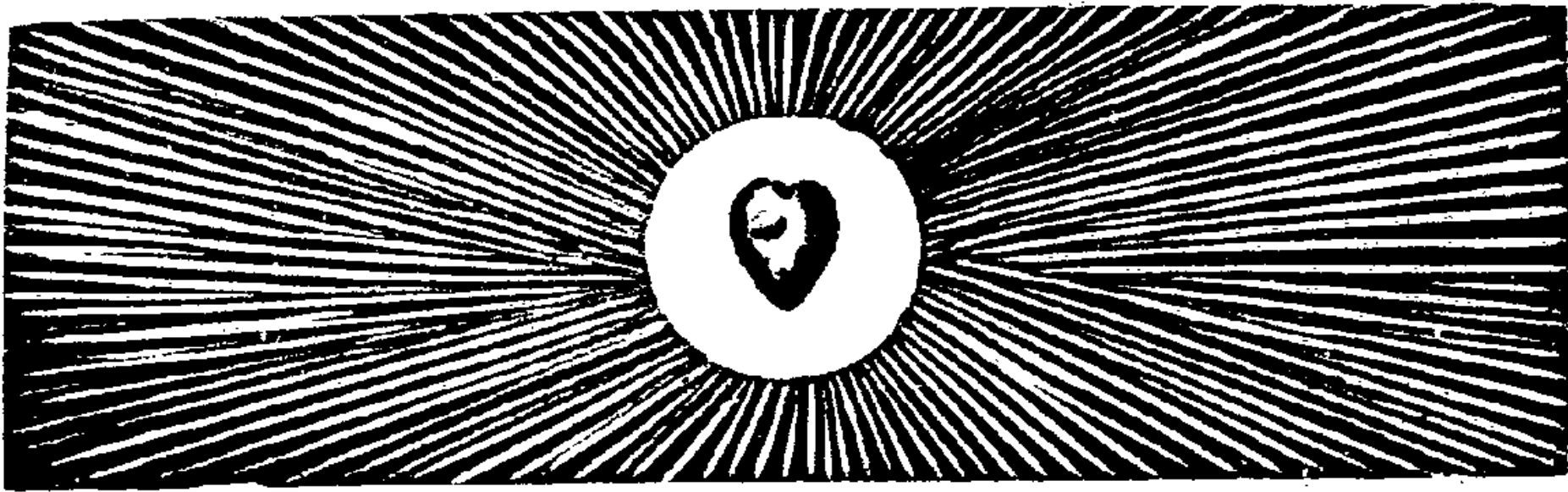
* * *

Car, voyez-vous, petits enfants, ce qui importe, ce n'est pas la façon de servir Jésus, c'est l'ardeur de l'amour que nous mettons à Le servir.

Et il faut Le servir, et il faut L'aimer.

* * *

Et il faut des Prêtres !



LES BELLES PAGES

Monsieur l'Abbé Bonnardel et le Cœur de Jésus

(Suite et fin) (1)

Nous donnons ci-après un bel exercice inséré dans le Manuel de Monsieur l'abbé Bonnardel.

EXERCICE POUR L'HEURE D'ADORATION

La dévotion au sacré Cœur a pour objet principal, 1^o) de remercier J.-C. de nous avoir donné son Cœur dans le très saint Sacrement ; 2^o) de réparer les outrages qu'il y reçoit de la part des hommes. C'est pour remplir cet objet qu'on a établi l'adoration perpétuelle du Cœur de Jésus. On prend une ou plusieurs heures par année, suivant sa dévotion. On la passe en esprit d'adoration devant ce Cœur sacré, se regardant comme député, au nom de tous les Associés, pour lui rendre un hommage perpétuel d'adoration, de reconnaissance, d'amour et de compassion sur les outrages qui lui sont faits. Que de grâces, que de bénédictions sont répandues sur ceux qui s'en acquittent dignement.

Les Associés verront donc arriver avec joie l'heure heureuse où ils doivent remplir ce juste devoir. Ils s'y prépareront, s'il est possible, par la confession et la communion, afin de gagner l'indulgence plénière qui est accordée pour ce jour-là.

OFFRANDE DE L'HEURE D'ADORATION.

O mon Sauveur et mon Dieu ! chargé des vœux de tous les Associés à votre sacré Cœur, je viens vous les présenter avec un saint empressement. Quel bonheur pour moi de pouvoir m'entretenir avec vous, d'admirer l'amour immense de votre Cœur pour les hommes, de vous offrir quelque réparation pour les outrages qu'ils ne cessent de vous faire ! Mais comment pourrai-je

m'acquitter d'un si saint devoir, misérable créature, indigne pécheur que je suis ! O Jésus ! unissez ma froide oraison à la ferveur de la vôtre. Offrez à votre Père céleste les saintes dispositions de votre sacré Cœur, pour suppléer à mon impuissance.

O Vierge sainte ! ouvrez-moi le Cœur de votre divin Fils ; introduisez-moi dans ce sanctuaire de toutes les grâces et de toutes les vertus. Je m'unis aux hommages parfaits que lui rend votre Cœur immaculé. Esprits bienheureux, qui êtes humblement prosternés devant ce Cœur adorable, je m'unis à vos profondes adorations : communiquez-moi votre amour et votre recueillement, et présentez-lui ma prière. Venez, Saints du ciel ; venez, Justes de la terre, venez, tous mes Associés ; venez, toutes les puissances de mon âme : adorons ensemble le Cœur de notre Dieu. O Jésus ! attirez-moi vous-même dans votre Cœur, afin que je vous adore d'une manière digne de vous.

Pénétrez-vous bien de la présence de Dieu, et après un acte de foi le plus vif possible, vous considérerez quelque temps ce que vous êtes devant lui.

Hélas ! la profonde misère devant la grande miséricorde...

Qu'ai-je été ? un pur néant... Que suis-je ? un triste assemblage de corruption, d'ordures et d'iniquités... Que serai-je ? la pâture des vers... Qu'ai-je fait ? rien pour vous, ô mon Dieu ! et le péché est mon seul ouvrage... Qu'ai-je mérité ? de gémir éternellement dans les enfers... Qu'ai-je acquis depuis que je suis au service de Dieu ? pas une seule vertu, mais des trésors de crimes et de colère... Qu'ai-je perdu ? vos grâces, Seigneur, et le fruit du sang que vous avez répandu pour moi... Que puis-je enfin ? rien sans votre secours, pas même avoir une bonne pensée, ni prononcer votre saint Nom d'une manière utile à mon salut.

Ou bien, considérez-vous comme un malade auprès d'un médecin tout puissant.

Jésus, Fils de David, si vous le voulez, vous pouvez me guérir...

Ou bien, comme l'enfant prodigue aux pieds du meilleur de tous les pères.

Mon Père, j'ai péché contre le Ciel et devant vous : je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : traitez-moi comme un de ceux qui sont à vos gages..., et je serai trop heureux.

Ou bien, comme la pécheresse, comme la femme adultère en présence de son juge, mais qui veut bien se rendre son médiateur...

O tendre et fidèle Epoux ! je suis une épouse infidèle ; mais écoutez ma voix gémissante, écoutez les sentiments de douleur et d'amour que je forme en ce moment. Toutes les fois qu'on a recouru à votre miséricorde, vous avez toujours répondu par des faveurs. Vous avez incliné votre Cœur aux

gémissements de la femme adultère, aux larmes de Pierre, à la tendresse de Madeleine. N'êtes-vous pas toujours le même Dieu ? N'avez-vous pas maintenant encore la même puissance, la même bonté, le même cœur ?...

Enfin, pensez que vous êtes devant le Cœur de Jésus, c'est-à-dire auprès du trône de sa miséricorde. Approchez-vous en avec confiance : écoutez ses amoureuses paroles, et répondez-lui avec tendresse, mais doucement et avec un cœur bien sincère.

ENTRETIEN DE JÉSUS-CHRIST AVEC SON ADORATEUR.

Jésus-Christ. — Ouvrez-moi votre cœur, ma sœur, mon épouse, ma bien-aimée, (*Cant. V, 2*).

L'Adorateur. — Est-ce bien à moi que vous daignez adresser ce langage, ô mon Dieu ? Mon âme n'est qu'un abîme de misères et de péchés ; et vous l'appellez votre sœur, votre épouse, votre bien-aimée ! Je n'osais lever les yeux vers un Cœur si pur et si saint ; et aussitôt que je me présente à lui, il me prodigue les faveurs les plus distinguées. Quoi ! je suis assez heureux pour attirer sur moi les yeux, l'esprit et le Cœur de mon Dieu ! Quelle gloire !... O Seigneur du monde, et véritable Epoux de mon âme ! ô mon Seigneur et mon Dieu ! est-il possible que vous ne dédaigniez pas la compagnie d'une créature aussi vile que je suis ? Ah ! puisque vous voulez bien me souffrir en votre présence, puisque vous me commandez même de vous ouvrir mon cœur, j'obéis, ô mon Dieu ! mon cœur vous est ouvert ; il est ouvert pour vous seul. Retirez-vous, vaines créatures, laissez-moi converser avec mon Dieu, et puiser dans son Cœur le véritable amour.

O mon Dieu ! quelle incompréhensible bonté ! Vous souffrez devant vous une créature qui vous a été si infidèle ! Non seulement vous ne la rejetez pas, mais vous l'appellez votre sœur, votre épouse, votre bien-aimée. Vous attendez avec patience qu'elle s'approche de vous ; vous lui tenez compte des moments où elle vous témoigne de l'amour, et un léger repentir vous fait oublier toutes ses infidélités. Je l'éprouve, mon Créateur, et je ne comprends pas comment tout le monde ne tâche pas de s'approcher de vous. Ah ! puisse mon cœur fondre comme la cire, au feu d'un si grand amour !

O mon souverain Seigneur, puissance infinie, immense bonté, suprême sagesse, abîme de merveilles, beauté, source de toutes les beautés, océan d'amour et l'amour même, ô Cœur de Jésus ! je vous adore, je vous écoute ; parlez à mon cœur, imposez silence à toutes les facultés de mon âme, à tous mes sens : je vous écoute, parlez.

Jésus-Christ. — Vous avez blessé mon Cœur, ma sœur, mon épouse ; vous avez blessé mon Cœur (*Cant. IV, 9.*).

L'Adorateur. — O Dieu d'immense majesté ! comment se fait-il que votre amour vous ait blessé jusqu'à prendre un cœur semblable au mien ? Je le comprends, vous l'avez pris, ce cœur, pour ressentir toutes mes misères. Mais quel miracle incompréhensible de votre divin amour, de n'avoir pris ce cœur, que pour le laisser percer en faveur d'un ingrat ! Vous l'avez laissé blesser sur la croix à la face de toute la terre, afin que personne n'ignorât l'excès de votre tendresse, et il en est sorti du sang et de l'eau, pour me purifier et me sauver. Vous portez encore dans le Ciel cette plaie si glorieuse ; la cicatrice de votre Cœur ne se fermera jamais. Vous vous ferez honneur pendant une éternité entière de cette blessure amoureuse, qui est la marque triomphante de votre amour. O divin Cœur ! blessez le mien ; faites-y par votre amour, une plaie si profonde qu'il s'ouvre tout entier, et qu'il n'en guérissè jamais. Blessez-le du même fer dont vous avez été percé, afin qu'il en coule des eaux d'une sincère pénitence, et du sang d'un véritable amour.

Oh ! si je pouvais encore faire une plaie innocente à votre Cœur par mon amour ! Si mon cœur, pénétré d'une vraie tendresse, pouvait aussi percer et pénétrer le vôtre ! Mais, hélas ! ce Cœur criminel vous a fait une infinité d'autres plaies douloureuses, par son ingratitude et son infidélité. J'ai percé votre Cœur, ô mon Jésus ! non par mon amour, mais par ma dureté. Je l'ai blessé d'une manière bien plus sensible, en laissant blesser le mien par l'amour des créatures. O céleste Epoux ; arrachez cette flèche honteuse de mon cœur, et dardez-y celle de votre divin amour.

Jésus-Christ. — Mon fils, plus de partage, donnez-moi votre cœur, tout votre cœur ; je le veux. (*Prov. XXIII, 26.*)

L'Adorateur. — Jusqu'où vous abaissez-vous, Seigneur ? Quoi ! Vous ne dédaignez pas de me demander mon cœur ; et, malheureux que je suis, je n'ai pas rougi de vous le refuser pour le donner au monde ! Quelle tendresse de votre part ! quelle dureté de la mienne !

Mais, mon Dieu, qu'est ce cœur que vous me demandez ? hélas ! il est souillé de mille taches honteuses : comment pourrez-vous le supporter, vous qui êtes la pureté même ? c'est un cœur de chair qui se porte avec violence vers les objets sensibles ; c'est un cœur de pierre, que rien ne peut amollir. Ah ! mon Dieu, que je sens de désordre dans ce mauvais cœur ! que d'amour de moi-même ! que d'attache à mes pensées, à mes désirs, à mes intérêts ! que de pente vers la terre ! que de dégoût pour le ciel, que de tiédeur dans votre service ! que de délicatesse pour ce corps qui doit périr !

Cependant, Seigneur, puisque, tel qu'il est, vous daignez me le demander, le voici, je vous le donne. O amour, ô mon Roi, ô mon Dieu, ô Jésus, l'unique objet de ma tendresse ! recevez-moi en ce moment dans votre sacré Cœur, afin que je sois tout à vous. A cet instant prenez-moi et jetez-moi dans cette mer immense de votre charité. Jetez-moi, sans délai, dans cette fournaise ardente, pour que j'y sois entièrement consumé de votre amour. Là, ô mon doux Sauveur ! faites-moi goûter le prix du sang qui m'a racheté. Là faites-moi comprendre combien je dois vous aimer. Tirez-moi au dedans de vous-même submergez-moi dans l'abîme de votre parfaite Charité. Accordez-moi le bonheur de jouir actuellement de votre divine présence, parce que mon âme ne désire que vous.

O amour ! vous êtes cette eau vive dont j'ai soif. Mon cœur se porte à vous avec une ardeur qui fait son tourment. Ouvrez-moi votre aimable Cœur : voilà le mien, il est à vous pour l'éternité. Donnez-moi votre Cœur, ô Jésus !

Jésus-Christ. — Oui, mon fils, je vous donne mon Cœur ; mettez-le comme un cachet sur votre cœur, et comme un sceau sur votre bras. Etudiez-en les sentiments, copiez-en fidèlement les vertus. (*Cant., VIII, 6*).

L'Adorateur. — Quel don, ô mon âme ! recevez l'impression de ce Cœur tout brûlant d'amour, et faites tous vos efforts pour lui ressembler.

Mon cœur est l'ouvrage de vos mains, ô mon Dieu ! il porte votre image et votre ressemblance. Vous l'avez formé pour en faire votre demeure, votre trône, votre autel, votre tabernacle. Entrez, divin Jésus, entrez dans cette demeure, et purifiez-la de tout ce qui n'est pas digne de vous. Commandez en souverain sur ce trône, et donnez-moi toute la docilité dont j'ai besoin pour vous obéir. Recevez sur cet autel le sacrifice que je fais de tous mes penchants. Résidez, comme un Dieu de majesté et de sainteté, dans ce tabernacle vivant que vous avez choisi pour vous-même. Mais achevez, ô Jésus ! de vous copier dans cette image ; effacez tout ce qui ne vous ressemble pas ; gravez-y tous vos traits.

Regarde, ô mon âme ! ce divin modèle. Vois-le élevé sur la montagne, attaché à la croix ; il est ou mourant ou mort. Il faut le copier fidèlement. Exprime bien par la pénitence cette tête ensanglantée, ces yeux éteints, cette bouche livide, ces pieds et ces mains percés. Ne te contente pas de l'extérieur, va au Cœur ; il est ouvert par une lance, afin que tu puisses y pénétrer. Imites-en l'amour, la douceur, l'humilité, la charité. Abaisse ensuite les yeux sur la terre du Calvaire, tu la verras tout arrosée de son sang. A ce sang répandu, comprends que

L'amour se témoigne plus par les actions que par les sentiments.

Vous voulez, ô mon Sauveur ! que je vous mette comme un cachet sur mon cœur et sur mon bras ; que je sois l'imitateur de vos vertus, de vos sentiments. Je le désire ardemment, mon Dieu, mais faites-moi exécuter ce que vous me commandez. O Jésus ! votre Cœur est pur, que le mien soit pur ; votre Cœur est humble, que le mien soit humble ; votre Cœur est patient, que le mien soit patient ; votre Cœur est docile, que le mien soit docile ; votre Cœur est tout amour, que le mien en soit embrasé. Que votre Cœur, ô mon Jésus, possède entièrement le mien ; que le mien, ô mon Jésus ! soit entièrement perdu dans le vôtre ; qu'il soit un cœur fidèle, un cœur contrit, un cœur généreux, un cœur charitable, un cœur parfaitement chrétien. Ah ! je veux désormais m'appliquer avec le secours de votre grâce, ô mon Sauveur ; à n'avoir plus dans mon cœur que ce que vous avez dans le vôtre, pureté, humilité, patience, docilité, courage, douceur, charité ; à n'avoir plus que Jésus et son amour ; plus de cœur à moi, mais à Jésus. Ce n'est plus mon cœur, il est tout à vous. Ouvrez-le, fermez-le, embrasez-le, il est à Vous. Hélas ! il ne l'a pas toujours été ; mais, ô Cœur de Jésus ! il l'est à présent par votre grâce, et j'espère qu'il le sera à jamais.

Jésus-Christ. — L'amour est fort comme la mort ; le zèle est inflexible comme l'enfer. Ses lampes sont des lampes de feu et de flamme, que les plus grandes eaux ne peuvent éteindre. Tel est le caractère de mon amour pour vous ; tel doit être votre amour pour moi. (Cant. VIII, 6).

L'Adorateur. — Votre zèle, ô mon Sauveur ; votre amour pour moi a été plus puissant que l'enfer, puisqu'il m'en a délivré, et qu'il en a brisé les portes pour m'ouvrir celles du ciel. Il a été bien plus fort que la mort, puisque vous l'avez désarmée pour me rendre la vie. O force étonnante de l'amour ! Tout grand, tout puissant, tout invincible que vous êtes, ô mon Dieu ! il vous surmonte, il vous désarme ; il triomphe de votre Cœur, il arrête votre bras levé sur les coupables pécheurs ; il les soustrait, à votre redoutable justice, pour les donner à votre infinie miséricorde. Je le connais maintenant, ô mon Dieu ! c'est par l'amour que votre grandeur suprême s'est abaissée, que votre plénitude infinie s'est répandue, que votre nature divine s'est unie à la nôtre, que votre majesté redoutable s'est familiarisée ; c'est par la force de ce même amour que la créature peut monter jusqu'à vous, et qu'elle a le privilège inestimable de pouvoir entrer dans votre Cœur.

Voilà comment J.-C. nous a aimés, ô mon âme ! voilà les preuves de son amour plus fort que la mort : les humiliations, les souffrances, les fouets, les épines, les clous, la croix, l'effusion de tout son sang ; enfin l'ouverture de son Cœur qui est notre

asile, notre refuge, notre espérance, même après nos chutes et nos infidélités, quelque énormes qu'elles soient. Les flammes de son amour sont si ardentes, que toutes les eaux de nos iniquités ne sauraient les éteindre. Mais, mon âme, où sont les marques du vôtre ! Qu'avez-vous fait pour Dieu ? Où sont les victoires que vous avez remportées sur vos passions ? Où sont les travaux que vous avez entrepris, les souffrances que vous avez endurées pour sa gloire et son amour ?

Hélas ! mon Dieu, que notre zèle pour vous est faible ! que notre amour pour vous est languissant ! Vos intérêts sont abandonnés plus que jamais. Le nombre de vos ennemis augmente chaque jour, et où sont ceux qui se lèvent pour défendre votre cause, pour soutenir votre honneur ?

Jésus-Christ. — O mon fils, est-il une douleur semblable à la mienne ? Qu'ai-je pu faire pour mon peuple que je n'aie pas fait ? J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils se sont révoltés contre moi. Je les ai portés dans mon Cœur et ils l'ont déchiré, outragé, abandonné. En vérité, les douleurs de la mort m'ont environné, et les fureurs de l'enfer se sont déchaînées contre moi. (*Thren.* I. 12 ; *Is.* I, 2. ; *Ps.* CXIV. 3).

L'Adorateur. — O mon Seigneur et mon Dieu ! la douleur s'empare de mon âme, l'affliction et la tristesse serrent mon cœur à la vue des douleurs excessives du vôtre, et de la monstrueuse ingratitude des hommes envers vous. Prosterné, anéanti devant votre Cœur adorable, je vous en fais réparation en présence du Ciel et de la terre. Pardon, divin Jésus, pardon de toutes les injures, de tous les mépris, de tous les outrages qui vous ont été faits dans tout le cours de votre vie et de votre douloureuse passion. Pardon de toutes les impiétés, de toutes les irrévérences, et de tous les sacrilèges qui ont été commis contre vous dans le Sacrement de votre amour, depuis que vous l'avez institué. Pardon surtout de toutes les douleurs que j'ai moi-même causées à votre divin Cœur, par mes péchés sans nombre, par mes irrévérences dans le lieu saint, par mes communions tièdes, négligées, et peut-être sacrilèges ; par l'abus que j'ai fait de vos grâces et de votre sang précieux. Ah ! si je pouvais, par ma pénitence et mes adorations, vous rendre la gloire que tant de crimes vous ont ravie ! Si je pouvais, par mes discours et mes exemples, ramener à vous tant de cœurs qui s'en sont éloignés ! Si je pouvais, par mes larmes et par mes prières, faire cesser tant de scandales, procurer votre gloire, et vous attirer de vrais adorateurs en esprit et en vérité !

Jésus-Christ. — Voilà la plaie la plus sensible à mon Cœur. Si les Juifs seuls, si les païens, les hérétiques même, m'outrageaient, je les supporterais avec moins de peine ; mais que des chrétiens, que des catholiques, dont je n'ai pas été seulement

le rédempteur, mais dont je suis tous les jours la nourriture ; que mes dévoués, que mes amis, n'aient pour moi que de l'indifférence, qu'ils me traitent avec mépris, c'est ce que je ne puis supporter. (*Ps. LIV.*)

L'Adorateur. — Ah ! Seigneur, puis-je y penser sans mourir de douleur ? ô célestes Intelligences, Anges de la paix, véritables adorateurs, pleurez amèrement les opprobres dont votre Dieu est couvert ; pleurez l'insensibilité et l'ingratitude qu'ont les hommes pour un cœur qui les a tant aimés. Divin Jésus ! vous êtes venu en ce monde pour chercher les hommes et les sauver ; et, les ingrats ! ils vous fuient, ils vous abandonnent, ils se refusent à vos amoureuses recherches ! Vous les comblez de grâces et de bienfaits ; et, les insensibles ! ils en abusent, ils les tournent contre vous et contre eux-mêmes ! vous êtes toujours au milieu d'eux ; et ils semblent ignorer votre présence, ou ne la reconnaître que pour l'outrager ! Vous leur ouvrez votre Cœur ; et ils refusent d'y entrer, où ils n'y entrent que pour le percer de mille plaies toujours nouvelles et toujours plus sensibles ! Hélas ! mon aimable Sauveur, ne suis-je pas moi-même coupable de tous ces crimes ? Ah ! quelles blessures n'ai-je pas faites à votre Cœur, moi votre ami, votre dévoué !... Quelle ingratitude ! quelle perfidie !

O divin Sauveur ! comment pouvez-vous supporter tant de crimes ? Comment votre Cœur outragé, ne se ferme-t-il pas pour nous méconnaître et nous rejeter ? Comment votre bras vengeur ne s'arme-t-il pas contre les coupables pour les exterminer et les perdre ? Ah ! fallait-il descendre sur la terre pour y être si indignement traité ! Était-ce pour cela que vous étiez resté au milieu de nous, et que vous aviez laissé votre Cœur sur la terre ? Remontez, Dieu outragé, remontez dans le ciel. Là, vous recevrez les empressements, les adorations et l'amour pur des Anges et des Saints.

Mais non, Seigneur, demeurez, demeurez toujours avec nous. Hélas ! que deviendrions-nous si vous abandonniez la terre ? Votre Père outragé, n'y voyant plus l'unique objet de ses complaisances, répandrait bientôt sur nous la coupe de sa fureur. Et comment pourrions-nous échapper à sa justice ? Cœur de Jésus ! vengez-vous en Dieu. Convertissez-nous, changez-nous, pardonnez-nous.

Jésus-Christ. — Mon amour s'est engagé à rester au milieu de vous jusqu'à la consommation des siècles ; mais dans les douleurs qui affligent mon Cœur, n'ai-je pas droit d'attendre que quelqu'un vienne compatir à mes souffrances ? et dans l'abandon où me laisse la multitude, ne devais-je pas espérer que mes amis viendraient me consoler ? Cependant personne ne se présente. (*Matth. xxviii. 20 ; Ps. LXVIII. 21*).

L'Adorateur. — Non, aimable Sauveur, non, vous ne serez plus abandonné. Tous mes Associés et moi, nous nous ferons un devoir de vous visiter, de vous adorer, de vous tenir compagnie. O Cœur de Jésus ! toujours brûlant d'amour pour nous, toujours prêt à faire miséricorde, pardonnez-moi l'oubli que j'ai eu pour vous jusqu'ici. Pardonnez-moi ma tiédeur, mon peu de foi, mon peu de zèle à vous faire connaître et aimer. Que mon cœur soit anéanti, s'il doit être encore insensible pour vous, mon Sauveur, qui vous êtes sacrifié pour moi. Le plus grand nombre de mes années est perdu, puisque je ne vous ai point aimé ; mais les plus heureuses me restent, puisque désormais je vous aimerai, je vous ferai ma cour, je vous honorerai le reste de ma vie. C'est à vous, Cœur adorable, que je consacre le reste de mes jours. Oui, tous les soupirs de mon cœur, toutes les respirations de ma vie sont désormais pour vous. Ah ! je voudrais que toutes les créatures eussent des cœurs de Séraphins pour vous aimer, que toutes les bouches ne retentissent que de vos louanges, que tous les esprits ne s'occupassent que de vos grandeurs. Je m'unis à tous les hommages que vous recevez des Anges, des Saints et des Justes qui vivent sur la terre. Je voudrais que tous ceux qui vous aiment et qui vous adorent fussent multipliés à l'infini, et je donnerais tout mon sang (ah ! du moins mettez-moi dans cette disposition), oui, je donnerais tout mon sang pour empêcher une seule offense contre votre divine Majesté.

Jésus-Christ. — Mon fils, j'accepte vos désirs. Demandez tout ce que vous voudrez à mon Cœur, vous serez exaucé. Oui, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. (*Joan. xvi. 23*).

L'Adorateur. — Je parlerai avec confiance à mon Seigneur, puisqu'il me le permet. Mais, ô mon Dieu ! que pourra vous demander une créature aussi misérable que je le suis ? Je vous demanderai, Seigneur, avec saint Augustin, *que vous me donniez de quoi vous donner*, afin que je puisse vous payer quelque petite partie sur cette grande dette que je vous dois. Je vous demanderai de vous souvenir que je suis votre créature, et de me faire la grâce de connaître quel est mon Créateur, afin que je l'aime. O mon Dieu ma miséricorde ! comment pouviez-vous faire mieux faire connaître ce que vous êtes, qu'en me faisant grâce ? Grand Dieu ! signalez votre puissance en faisant regagner à mon âme, par l'ardeur de son amour, tout le temps qu'elle a perdu en manquant de vous aimer. O mon espérance unique, mon Père, mon Créateur, mon vrai Seigneur ! ô mon Jésus ! rendez-moi digne de votre Cœur, et fidèle à la dévotion que je lui ai vouée. Que semblable aux Anges, qui ne pensent qu'à vous témoigner leur amour, et à réparer, par leurs hommages continuels ; l'indifférence et l'ingratitude des hommes à votre égard, je vous donne à chaque

instant des marques de mon amour et de ma sensibilité aux outrages qui vous sont faits. L'amour laisse votre Cœur toujours ouvert, afin que j'y habite continuellement. C'est là ma demeure. Que l'amour m'y introduise, que l'amour m'y maintienne, que l'amour reçoive mon dernier soupir.

Je vous demande la même grâce pour tous les Associés. O mon Dieu ! que tous ceux qui ont le bonheur d'être de la société de votre sacré Cœur, dans toute l'étendue de la terre, aient principalement part à vos miséricordes. Fixez sur eux vos regards, comblez-les de vos grâces, détruisez en eux tout ce qui vous déplaît, et daignez soutenir, augmenter et perpétuer leur ferveur et leur zèle.

Que je suis heureux, ô mon Dieu ! d'être uni à tant d'âmes ferventes ! Faites, Seigneur Jésus, que cette société s'étende dans tout l'univers, se perpétue dans tous les âges, s'augmente, s'anime, se porte au delà des temps et des siècles. Adorable Sauveur ! vous êtes le lien de notre union, soyez-en aussi le terme et la fin bienheureuse. Qu'unis dans votre sacré Cœur sur la terre, nous lui soyons encore unis pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

Puisque mon Dieu ne se lasse pas de m'entendre, je continuerai de parler à mon Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière.

Dieu de mon cœur, seul Dieu véritable, écoutez la grandeur de ma demande. Mon Dieu, aimez ceux qui ne vous aiment pas. Ouvrez à ceux qui ne frappent pas à votre Cœur, et guérissez ceux qui, bien loin de demander leur guérison, prennent plaisir à entretenir, à augmenter même leurs maladies. Vous dites, mon Dieu, que vous êtes venu sur la terre chercher les pécheurs. Ce sont là, divin Jésus, les véritables pécheurs. Ah ! ne considérez point notre aveuglement, considérez seulement les ruisseaux de sang que vous avez répandus pour notre salut. Faites éclater votre clémence au milieu de ces épaisses ténèbres où nous avons plongés notre malice. Regardez-nous, Seigneur, comme l'ouvrage de vos mains. Sauvez-nous par votre bonté et par votre miséricorde. Nos maux sont extrêmes.

... Levez-vous donc, Seigneur ; ce sont les grands maux qui doivent faire éclater la grandeur de votre amour. Considérez les progrès que font tous les jours vos ennemis. Arrêtez-les, mon Dieu. Puisqu'ils ne veulent point aller à vous, allez vous-même à eux. O bon Pasteur ! je vous le demande, par votre divin Cœur et par vos sacrées plaies. O vives sources des plaies et du Cœur de mon Sauveur ! Vous coulerez toujours avec abondance pour les pécheurs. Heureux qui viendront y puiser !

O mon Sauveur, faites cesser mes péchés, faites cesser

ceux de tout le monde. Que vos cris soient si puissants, divin Jésus, qu'ils rendent la vie à tant de pécheurs endurcis, quoiqu'ils ne vous la demandent pas ; faites les sortir de l'abîme si profond où ils sont. Lazare ne vous demanda pas de le ressusciter vous fîtes ce miracle en faveur d'une pécheresse. En voici une, Seigneur, qui l'est encore davantage : faites donc éclater la grandeur de votre miséricorde. Je vous en conjure, par les larmes que vous répandîtes sur Lazare. Souvenez-vous que ces larmes adorables ne coulèrent pas seulement pour lui, mais encore pour tous ceux que vous prévoyiez qui ne voudraient pas ressusciter : je vous le demande par tout votre sang. Ah ! puisque vous avez pardonné à ceux qui l'ont versé, pardonnez-nous aussi, Sauveur du monde !

O Jésus ! faites triompher votre Eglise de tous ses ennemis ; augmentez le nombre de ses enfants. Rendez-lui la paix, et qu'à jamais elle bénisse votre saint Nom, et révère votre divin Cœur.

Ayez encore pitié, charitable Rédempteur, des âmes des fidèles trépassés. Soyez touché de l'état de ces âmes souffrantes ; elles sont le prix de votre sang. Ouvrez-leur votre Cœur, écoutez leurs gémissements, et accordez-leur, avec la délivrance de leurs peines, le bonheur d'aller vous glorifier dans le ciel. Souvenez-vous en particulier de celles qui, sur la terre, étaient dévouées à votre sacré Cœur, et zélées pour sa gloire. Ne les laissez pas plus longtemps privées de votre présence ; elles sont chères à votre Cœur, et c'est par ce Cœur plein de clémence que je vous conjure de les mettre en possession du bonheur éternel.

On pourra terminer l'adoration par la consécration et l'amende honorable au saint Cœur de Marie.

PRIÈRE APRÈS L'HEURE D'ADORATION.

Pardonnez-moi, mon Dieu, les distractions que j'ai eues pendant cette heure. Hélas ! ne pourriez-vous pas me reprocher, comme à vos trois Disciples, de n'avoir pu veiller une seule heure avec vous ? Une heure avec vous, aimable Cœur de Jésus, m'a paru trop longue ! eh ! ne devrais-je pas faire mes délices d'être toujours avec vous ? O Cœur plein d'amour ! pourquoi mon cœur a-t-il été si froid, si languissant à vos côtés ? Pardon, Seigneur, je ne veux plus respirer que pour vous. Oui, toute ma vie sera une adoration perpétuelle à votre sacré Cœur parce que je ne veux plus respirer et vivre que pour son amour. Ainsi soit-il !

Pour copie conforme :

Lucien BURON, *prêtre*



BIBLIOGRAPHIE DU SACRÉ-CŒUR

R. P. EMILE GEORGES : *Saint Jean Eudes*, 1 vol. in-8 de pp. ix. 518. Paris, Lethielleux, 1925.

Le P. Eudes a été canonisé le 31 mai 1925 et c'est précisément en une des fêtes de la canonisation que le R. P. Emile Georges a publié une nouvelle vie du Saint. Sans entrer dans tous les détails, l'auteur s'est efforcé de nous retracer, dans un tableau à la fois très fidèle et très vivant, les traits saillants de la physionomie de son héros et les œuvres multiples qui ont rempli sa vie traversée par tant d'épreuves.

On peut dire qu'il y a pleinement réussi.

Écrit d'une plume alerte, son livre se lit avec un intérêt qui ne languit jamais. Et d'autre part, il est visible que l'auteur est parfaitement au courant de tout ce qui touche à la vie du Saint. Pour être sûr de ne point s'écarter de la vérité, il a dépouillé avec un soin minutieux les *Œuvres complètes* et les anciennes biographies du Saint, mais il a également mis à profit les publications les plus récentes relatives à l'École française, à la fondation des grands séminaires, à l'établissement du culte public des Sacrés Cœurs et à d'autres questions analogues. Son livre est donc tout-à-fait à jour et aussi, semble-t-il, tout-à-fait au point. Il s'imposera désormais à quiconque voudra connaître le fondateur des Eudistes.

Et quelle grande et belle figure que celle de ce saint, jusqu'ici resté dans l'ombre et peu connu en dehors des instituts fondés par lui. Il fut le missionnaire le plus puissant de son temps et il exerça sur les foules avides de l'entendre une action que l'on a plus d'une fois comparée à celle de S. Vincent Ferrier. Il partage avec S. Vincent de Paul et M. Olier l'honneur d'avoir doté la France de ces grands séminaires qui ont ranimé dans le clergé l'esprit et les vertus sacerdotales. Il eut le mérite d'organiser les œuvres de repenties et de fonder pour les diriger l'ordre de Notre-Dame-de-Charité, dont les deux branches réunies, celle du Refuge et celle du Bon Pasteur d'Angers, ne comptent pas moins de 300 couvents, épars dans les cinq parties du monde. Il a été l'un des meilleurs représentants de cette belle école française sur laquelle M. Bremond vient d'attirer à nouveau l'attention du public. Enfin, et c'est par là peut-être que sa vie se recommande le plus aux lecteurs de *Regnabit*, il a été, comme l'a proclamé Pie x, le *Père*, le *Docteur* et l'*Apôtre* du culte public des S.S. Cœurs de Jésus et Marie. Bien des fois déjà ces titres glorieux ont été rappelés dans cette revue. Le P. Georges consacre un chapitre de près de 50 pages

à montrer qu'ils répondent à la réalité et que les efforts tentés pour en diminuer la portée sont entièrement dépourvus de fondement.

On voit par là tout l'intérêt qui s'attache, au point de vue historique, au travail du P. Georges. Mais le livre qu'il vient de publier est en même temps une œuvre de piété et d'apostolat. Au contact d'un saint prêtre dont la vie tout entière fut marquée au cours de la piété la plus exquise et du zèle le plus ardent, au subit doucement l'influence de sa belle doctrine et de ses éminentes vertus et on se sent porté à se donner plus complètement à Dieu et aux âmes. Les prêtres surtout ne liront pas ce livre où le sacerdoce catholique resplendit avec tant d'éclat et de grandeur sans se sentir pressés de marcher sur les traces d'un des prêtres les plus saints qui ont illustré l'église de France au XVII^e siècle.

C. J. A.

KANTERS (Ch. G.), Prêtre du Sacré-Cœur : *Le Cœur de Jésus, étudié dans la Tradition Catholique.*

I. — *Commentaires des Litanies du Sacré-Cœur.*

II. — *Les Demandes et les Promesses du Sacré-Cœur.* 2 vol. de 335 et 282., Bruxelles, Dewit, 1926.

C'est un ouvrage de piété, qui ne fait double emploi avec aucun autre. La doctrine de l'auteur est puisée aux plus pures sources de la théologie catholique ; son exposé est clair et très solide. Le P. Kanters s'est appuyé sur les grands docteurs et les plus célèbres théologiens, mais il n'a pas négligé pour autant les révélations des mystiques. A propos de ces derniers il a bien soin de mettre en garde les fidèles contre une trop grande facilité à accepter comme dogme de foi divine ce qui est simplement objet de foi humaine. Le P. Kanters nous avertit aussi que tous les textes anciens qu'il cite ne prétendent pas prouver la dévotion encore moins le culte de leurs auteurs envers le divin Cœur.

Ces deux volumes sont littéralement bourrés de vieux textes bien choisis, bien appropriés, bien situés, et tous plus suggestifs les uns que les autres. Quelques textes auraient demandé d'avoir une référence plus complète afin qu'il fut possible de les goûter dans leur contexte ; mais ce n'est là qu'un regret qui n'enlève rien à la beauté ni à la valeur de cet ouvrage.

Beaucoup de ces textes étaient inconnus aux lecteurs de langue française ; le grand mérite de l'auteur a été de les trouver et de nous les présenter en bon ordre. Cet ouvrage est une riche mine dont beaucoup par la suite sauront tirer parti.

L. B.

LÉPIDI (Rme P. Albert) O. P. : *Explication dogmatique sur le Culte du Cœur Eucharistique de Jésus.* Nouvelle édition par le P. Hugon, O. P. in-16 de 56 p., Paris, Téqui, 1926. 2 frs.

Le R. P. Hugon réédite une petite étude que le Rme P. Lépidi publia à Rome en 1905, sous le voile de l'anonyme. Cette réédition comprend le texte latin et la traduction française du regretté Maître du Sacré Palais. Le P. Hugon y a ajouté une belle préface et quelques

notes relatives à l'histoire de la dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus.

Ce texte dans sa brièveté est des plus suggestifs. L'exposé des raisons est simple et précis et témoigne de la science théologique de son auteur. Les additions du P. Hugon sont opportunes et parfaitement claires.

A l'occasion de cette réédition le R. P. Hugon a reçu une lettre du Cardinal Gasparri le félicitant le 16 Juillet au nom du Pape « d'avoir publié ces pages du Rév. P. Lépidi, aussi modestes par leurs volumes que denses de science théologique ».

Quelques jours plus tard, l'Emin. Van Rossum félicitait également le P. Hugon, faisant le vœu que cette brochure introduise « la dévotion si providentielle du Cœur Eucharistique dans les cercles où, jusqu'ici, on lui faisait le plus d'opposition. »

L. B.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

COUTY (R. P. Victor) S. J. : *Vie et Lettres de Sœur Emilie, des Filles de la Croix*, I. — *Vie*, in-16 de 217p., Éditions du Museum Lessianum, Paris, Giraudon, 56, rue Notre-Dame-des-Champs, 1926.

« Ce livre a la valeur d'une démonstration et d'une démonstration par le fait », dit le P. François Jansen, S. J. au début de l'avant-propos.

Nous voyons en effet dans la Sœur Emilie les occupations les plus prenantes, et la vie mystique la plus profonde ; on ne peut plus prétendre maintenant reléguer cette dernière uniquement dans le silence des cloîtres. Les âmes, au milieu des tracasseries des affaires, peuvent être appelées et parvenir à l'union la plus étroite avec l'Époux. Fille de la Croix, réformatrice, supérieure d'une communauté et d'un hôpital, elle connaît tous les soucis et se tire d'embarras.

Car c'est une âme forte, qui pratique jusqu'à l'héroïsme les vertus crucifiantes dont on ne veut plus actuellement entendre parler.

Et à cette âme Dieu se communique avec une étonnante libéralité. Il lui départit le don des larmes, au point que ses yeux s'affaiblissent et que ses joues en sont comme brûlées. Jésus vient à elle miraculeusement dans la Sainte Eucharistie ; elle contemple les plaies de Jésus et tout particulièrement la plaie du Côté plus brillante que les autres. Elle voit le divin Cœur tout rayonnant ; elle le voit aussi blessé et le 9 janvier 1857 un rayon parti du Cœur de Jésus entra dans le sien la blessant d'amour. Et signe de sa haute vertu Sœur Emilie demeure humble et soumise devant les faveurs de Dieu.

Il faut lire ce poème de l'amour divin. On comprend mieux ensuite l'excès de la miséricorde de Jésus et la confiance jaillit d'elle-même de notre pauvre cœur.

Un second volume nous est promis : les *Lettres de Sœur Emilie*. Il nous réserve certainement de bien douces surprises.

J. Luc.

DOSDA (P. J.) C. SS. R. : *L'Union avec Dieu. Ses commencements, ses progrès, sa perfection*, nouvelle édition revue et augmentée, 2 in-8°

de XII-500 et 544 p. ; Paris, Giraudon. Saint Etienne, « *L'Apôtre du Foyer* », 1925. Prix : 22 frs.

Cet ouvrage primitivement destiné à des scolastiques ou à des futurs missionnaires a été remanié par l'auteur pour qu'il atteigne un plus grand nombre d'âmes. Cette petite « Somme d'ascétique et de mystique » est excellente. Tout y est, et cependant l'exposé ne manque ni de clarté, ni de logique ; sa lecture en est facile et agréable. Plus de vingt pages sont consacrées à l'étude des divergences qui séparent les deux écoles mystiques : l'école *simplifiante* et l'école *dualisante* ; l'auteur semble plutôt pencher vers l'opinion de ceux qui affirment l'existence de deux voies spirituelles l'une proprement ascétique et l'autre mystique, avec comme une cloison étanche entre les deux ; l'ascétisme pour le commun des mortels, la mystique pour le *pusillus grex*, pour les rares privilégiés. Quoi qu'il en soit de son opinion, l'exposé de la question comme l'examen des preuves est fait en toute charité et douceur.

A remarquer la solidité de l'enseignement sur les vertus qui font le vrai chrétien, le saint.

Deux chapitres traitent du Sacré-Cœur : *Le Sacré-Cœur de Jésus* dans lequel on trouve d'excellentes idées, mais qui gagnerait, à notre humble avis, à être traité à la lumière de l'histoire du Sacré-Cœur : *L'Ame Victime du Sacré-Cœur* exposant le but du victimat et les qualités de la victime.

Un tel ouvrage est susceptible de faire beaucoup de bien. Il sera pour les âmes une lumière et un appui précieux dans leur voie montante vers Dieu.

J. LUC.

GORCE (Docteur Denys) : *Beatus Vir... Méditation de la loi et bonheur chrétien*, in-16 de 199 p., Bruges-Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 1926.

Ainsi que le dit le grand cardinal Mercier dans la Lettre-Préface qu'il voulut bien écrire pour ce livre : « L'auteur de ces pages est un chrétien et un psychologue. »

Les Saintes Ecritures n'ont plus de secret pour lui ; il les a méditées assidument et son livre en est comme tissé. Ce commentaire du Psaume est simple et pratique. Point de littérature, mais de la finesse et de l'observation ; l'érudition de l'auteur ne s'étale pas, mais on la devine aisée et très abondante. Lorsqu'on a lu un tel livre on connaît le bonheur chrétien, on sait ce qu'il faut faire et éviter pour l'atteindre ; on désire vivre au milieu du paysage que décrit le psalmiste, et on est convaincu du triomphe final du juste sur l'impie.

La lecture de cet ouvrage devrait bien nous porter à l'étude de la Sainte Ecriture, si délaissée de notre temps des meilleurs chrétiens et même, faut-il le dire d'un grand nombre de prêtres. L'exemple de M. le Docteur Gorce est une leçon et un encouragement.

KLEIN (Abbé Félix) : *Etudions les Mystères*, in-8° tellière de 60 p. ; Aubanel Fils Aîné, 15, Place des Études, Avignon, franco 2 frs. 75.

Ce petit livre nous invite à puiser la lumière dans l'étude des mystères de la foi chrétienne. La « foi du charbonnier » certes est belle,

mais combien plus vivante est celle que la réflexion et l'étude ont illuminée et fortifiée. Ne craignons pas de scruter les mystérieuses profondeurs de la doctrine du Christ ; l'humilité nous gardera de la voie mauvaise sur laquelle ne brille pas le phare éclatant de la Sainte Église et les douceurs que nous goûterons dans cette étude compenseront largement le labeur accompli.

Lecture Biblique, in-16, Torino, Società Editrice internazionale.

Cette collection très appréciée entreprise par le P. Valente, a pour but de permettre à tous la lecture profitable de la Sainte Ecriture. Elle a déjà fait beaucoup de bien.

Cristofolletti (Emilio) M. I. *Gli Atti degli Apostoli*, 67 p., 1926, 3 liras. La traduction des Actes des Apôtres du P. Cristofolletti est fidèle et les notes historiques, brèves mais suffisantes, éclairent le texte et situent les divers événements dans le cadre où ils se sont déroulés.

VALENTE (Ferruccio) M. I. *I Salmi*, X-314 p., 1925, 10 liras.

Ce volume s'adresse à tous ceux qui veulent connaître et utiliser les richesses du psautier. La traduction faite sur l'hébreu est claire, et bien nuancée. Les notes qui garnissent le bas et parfois même plus de la moitié des pages, dissipent bien des obscurités ; non seulement elles font la lumière dans l'intelligence mais encore elles échauffent le cœur.

LINTELO (R. P. Jules) S. J. *La communion fréquente des enfants*, 16 p., Librairie eucharistique Woitrin, rue Matthieu, Namur, 1926. Prix : 0 fr. 25 ; 12 frcs les 50 ; 20 frcs le cent.

Réédition d'une brochure toujours opportune. Elle s'adresse aux parents et aux éducateurs et leur rappelle leur devoir grave au sujet de la communion précoce et fréquente des enfants.

MATTIUSSI (P. GUIDO) S. J. *Les Points fondamentaux de la Philosophie Thomiste*, ouvrage traduit par M. l'abbé Jean Levillain, in-8° de XII-396 p., Turin, Marietti, 1926, 25 frcs.

Le regretté P. Mattiussi décédé en 1925, était un maître incontesté, connaissant parfaitement la pensée de saint Thomas d'Aquin, pensée qu'il a exposée et commentée avec une rare simplicité et une incomparable clarté. Ces vingt-quatre thèses ne forment pas un manuel de philosophie, mais ne sont qu'une « déclaration succincte de quelques points fondamentaux dans la métaphysique du saint Docteur. » L'auteur étudie successivement la puissance et l'acte, l'essence et l'existence, la substance et l'accident, la quantité, la vie organique, l'âme et ses facultés, l'intelligence humaine et sa puissance, enfin l'essence divine et Dieu l'être suprême.

Ce qui fait la valeur de cette traduction c'est qu'elle reproduit fidèlement la pensée de l'auteur qui l'a revue avant de mourir.

Ajoutons que ces vingt-quatre thèses ont été approuvées par la S. Congrégation des Études le 27 Juillet 1914. L'ouvrage du P. Mattiussi en est le parfait commentaire.

MORTIER (R. P.) O. P. : *De la joie d'aimer Dieu, selon l'esprit*

de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, in-18 de 109 p., éditions de « La Vie Spirituelle », Paris, Desclée et Cie, 1926, 2 frs. 50.

Ce petit traité de la « joie » est vraiment délicieux. Les « petites âmes » sauront le comprendre et le goûter ; les esprits plus cultivés ne le goûteront pas moins, tant il contient de charme, de simplicité et de doctrine. La sainte de Lisieux n'y est pas nommée ; mais il nous semble à chaque page la retrouver dans la joie si profonde que ce livre a voulu retracer, pour le faire passer en nos âmes afin que nous aussi nous soyons comme elle remplis de la vraie joie qui doit s'épanouir dans l'éternité.

Professeur (UN) de grand Séminaire : *Le Corps de Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie*, in-8° couronne de 143 p., Avignon, Aubanel, Fils Aîné, 1926. 9 frs, 25.

Au début d'une collection intitulée : *La Prière et la Vie liturgique*, il était logique de commencer cette série liturgique par une étude sur Jésus-Hostie, centre de la vie liturgique.

L'auteur a bien soin de délimiter exactement son sujet. Il « traite exclusivement de la présence véritable du corps de Jésus au très saint Sacrement. » Il veut faire saisir l'harmonie qui existe entre le dogme et la liturgie. Point de déclamation dans ce livre ; les sources utilisées sont les conciles et saint Thomas d'Aquin, dont nous est montrée dans un chapitre spécial l'invincible autorité.

En 18 chapitres l'auteur anonyme de ce solide ouvrage étudie toute la doctrine eucharistique relative à la présence du Corps de Jésus dans l'Hostie : réalité et mode de cette présence, action eucharistique du Corps de Jésus, cessation de la présence eucharistique, union du Corps de Jésus avec les saintes espèces, etc. La doctrine est intégrale ; elle est bien quelquefois abstraite, mais il faut se souvenir que ce volume est destiné aux prêtres et aux fidèles instruits. D'ailleurs il n'y a jamais d'imprécision de termes ou de pensée. Ce bon résumé sera utile à tous ceux qui le liront et il guidera sûrement ceux qui voudront approfondir le mystère eucharistique.

ROUPAIN (E.) S. J. *Sur les pas de Jésus. Réflexions et lectures.* (1^{re} Série, in-18 de 588 p., Desclée et Cie, Paris-Tournai-Rome 1926.

Conçues selon la méthode de saint Ignace, ces méditations ont déjà fait leurs preuves, car elles ont paru dans le bulletin « l'Interdiocésaine ». Tous ceux qui les ont utilisées s'en sont montrés satisfaits. Et de fait elles sont excellentes. Le texte de chacune de ces méditations est long et peut convenir pour plusieurs jours selon la préférence de chacun ; la doctrine en est précise et agréablement présentée. Des extraits bien choisis d'auteurs ascétiques de toutes les écoles ; éclairent le sujet proposé. A la fin de chaque méditation est indiquée une série de lectures appropriées ; l'auteur indique le titre du livre et le résume brièvement.

REVUES.

MENSAGEIRO DO CORACAO DE JESUS (Ytu). — (Octobre 1926) ; *La fête du Christ-Roi* et la peste du laïcisme. Jésus-Christ règne sur l'Etat non pas par son pouvoir temporel, mais par son pouvoir spirituel

qu'il exerce de trois manières : par sa religion, par sa morale, et par l'autorité spirituelle de son Église.

RESENA ECLESIASTICA. — (septembre 1926). P. Pons étudie la *Royauté du Christ dans les Psaumes*. Il y trouve les promesses du Royaume messianique (LXXXVIII), l'Intronisation (XLIV), le Règne pacifique (LXXI), les ennemis du Messie et de son Règne (II, CIX), les souffrances du Messie (XXI), et sa Résurrection (XV).

REVUE DE LA PASSION. — Mensuelle-Illustrée. Direction des PP. Passionistes. Mérignac près Bordeaux (Gironde). Un an : 10 fr. Spécimen gratuit sur demande.

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'OCTOBRE 1926

Billet du Mois: Au Travail!.. P. AMÉDÉE, C. P. — Le Rosaire : P. GERMAIN, C. P. — Douzième Station (*poésie*) A. PRAVIEL. — La Sainte de Coutances : Marie des Vallées : P. RAPHAEL, C. P. — Dissertation sur la Passion : CONTENSON. — Stella Matutina : Adolphe RETTÉ. — Les Lettres sur la souffrance d'Elisabeth Leseur : Ch. d'ANORÇAN. — La Fin de Pilate (*Variété*) Mgr. BAUNARD. — Bibliographie.



L'Imprimeur-Gérant : TH. HIRT,

IMPRIMERIE HIRT & Co 53 RUE DES MOISSONS - REIMS.